ФРИ
IFR

SANS FRONTIERES

ISSN 2519-2639

Janvier 2017

Journal de l'Institut franco-russe de Donetsk et du Département français des sciences et techniques de l'Université nationale technique de Donetsk

Hommage au Docteur Liza

Russes et Serbes : histoire d'une véritable fraternité slave

ANDREÏ MAKINE : un symbole de l'amitié franco-russe devenu immortel

SANS FRONTIÈRES
Certificat d'enregistrement
No 212 du 14.04.2015
Édition en ligne depuis 2015
ISSN 2519-2639

EQUIPE EDITORIALE :

Directrice de la Rédaction :
Elena SYDOROVA

Rédacteur en chef :
François MAURICE

Rédacteurs :
Alexandre ARTAMONOV – Christophe BAGOT – Karine BECHET-GOLVKO – Guillaume BERNARD – Nicolas BONNAL – Jean-Charles BRADLEY – David BRET – Bertrand BRISSET – Tiffany BUTON – Stanislav BYSHOK – Erwan CASTEL – Alexandra CERDAN – Françoise COMPOINT – Slobodan DESPOT – Antoine DUVIVIER – Sylvain FERREIRA – Philippe GAUCHER – Anna GICHKINA – Bruno GUIGUE – Alexandre LATSA – Emmanuel LEROY – Pascal K. MAS – François MAULD d'AYMÉE – Olivier MENUT – Nikola MIRKOVIC – Michel MOGNIAT – Xavier MOREAU – Roland PIETRINI – Tetyana POPOVA -BONNAL – Vladimir TCHERNINE – Pascal TRAN-HUU – Jean-Cyril VADI – Christian VANNESTE – Alexandre WATTIN

Contributeurs à ce numéro :
Jacques SAPIR – Alain DE BENOIST – Nicolas GAUTHIER – Frédéric SCHWINDT – Jean-Robert RAVIOT – Marc KELLER – Véronique LIKFORMAN

NOS CONTACTS:
Rédaction « Sans Frontières »,
58, rue Artiom, 283001 Donetsk,
République Populaire de Donetsk
tél. : + 38 062 305 24 69
courriel : revuesf@gmail.com
http://sf.donntu.org

RÉSEAUX SOCIAUX :
https://www.facebook.com/sf.dfst.untd
https://vk.com/sf.dfst.untd
https://twitter.com/revuesf

SOMMAIRE

L'Édito 4

Nos nouveaux rédacteurs 5

FRANCE

François MAURICE
Andreï MAKINE : un symbole de l'amitié franco-russe devenu immortel 8

Andreï MAKINE
Discours de réception à l'Académie française 11

Alexandra CERDAN
Louis XX : « En politique, l'irréversible n'existe pas » ! 20

Pascal Klovdovitch MAS
Paris, une fin d'année très… Tatare 23

Nicolas BONNAL
BHL et le terrorisme intellectuel en France 27

Nicolas GAUTHIER
Alain de Benoist : « Patriotisme – aimer les siens ne signifie pas qu'il faille détester les autres » 29

RUSSIE

Françoise COMPOINT
Liza Glinka : In Memoriam 32

Emmanuel LEROY
Qui a tué le Docteur Liza ? 35

Jean-Robert RAVIOT
À quoi (et à qui ?) sert la « menace russe » 37

Bruno GUIGUE
Et si les Russes étaient plus intelligents ? 40

POLITIQUE & SOCIÉTÉ

Jacques SAPIR
Ankara est-il le Sarajevo du XXIè siècle ? 43

Roland PIETRINI
Iran, Syrie, Alep : retour sur une victoire à la russe 45

Karine BECHET-GOLOVKO
La libération d'Alep et l'Occident face à ses bassesses 49

Emmanuel LEROY
Brexit, Trump, Fillon ! Et si BFM TV nous avait menti ? 51

Nicolas BONNAL
Pourquoi les minorités votent comme Soros 59

Jean-Cyril VADI
La Lituanie distribue des manuels à ses enfants 62

HISTOIRE

Nikola MIRKOVIC
Russes et Serbes : histoire d'une véritable fraternité slave 65

Christian VANNESTE
La France et son indépendance 72

Jean-Charles BRADLEY
Le voyage de Charles de Gaulle en Russie, décembre 1944 : Chronique d'un séjour qui permet à la France d'affirmer sa place dans le camp des vainqueurs 75

Marc KELLER
Les coulisses de Yalta. Traité Franco-Russe et sort de la Pologne 79

Frédéric SCHWINDT
Le général de Gaulle (1890-1970) parmi les écrivains : La rédaction du premier tome des Mémoires de Guerre (partie 2) 82

Pascal TRAN-HUU
Les comptoirs français en Inde 95

François MAURICE
C'était il y a un siècle… Janvier 1917 98

FORMATION & SCIENCES

Véronique LIKFORMAN
L'intercompréhension, qu'est-ce que c'est ? 103

CULTURE

Erwan CASTEL
Un chant que la révolte traverse comme une flamme 108

Olivier MENUT
L'Ordre National du Mérite. Etre chevalier au XXI° siècle 113

Michel MOGNIAT
C'était de Gaulle par Alain Peyrefitte (partie 2) 121

Michel MOGNIAT
Jean Lacouture : « De Gaulle » 124

Anna GICHKINA
L'idéologie humaniste comme religion mondiale 128

Antoine DUVIVIER
Le rassemblement en clan : une expérience avant-gardiste 133

Les Brigandes : Laissez vivre la Russie 138

Tiffany BUTON
Salutations et courtoisie en Russie 139

SANTÉ & GASTRONOMIE

Christophe BAGOT
La thérapie cognitivo comportementale 141

Tetyana POPOVA-BONNAL
Sur le génie cosaque et sur l'enfance du lard… 143

David BRET
La recette du Chef David Bret : Ile flottante revisitée Pistache-Framboîses 146

L'ÉDITO

Chers lecteurs,

Une nouvelle année qui débute... laissant derrière elle une année de guerres un peu partout dans le monde dont malheureusement notre propre nation. L'année 2016 emporte avec elle le douloureux souvenir de la « Docteur Liza » et des dizaines de chanteurs des Chœurs de l'Armée rouge qui ont péri lors du crash de leur avion et à qui nous rendons hommage en ce numéro. Chaque jour nous devons faire face à de nouvelles tragédies sur notre sol et subir le feu mortel des troupes et milices ukrainiennes. Mais chaque jour nous devenons plus forts car les peuples se réveillent doucement face aux manipulations étasuniennes et prennent peu à peu conscience qu'on leur ment sans vergogne depuis des décennies. Chaque nouveau jour est donc un jour d'espoir. Hier, Andreï Makine était reçu comme membre de l'Académie française, la plus illustre institution française, et dénonçait, lors de son discours les crimes commis par les Ukrainiens avec l'appui des Etats-Unis et leurs supplétifs européens. Demain, nous espérons que l'investiture du nouveau président des États-Unis ainsi que les élections présidentielles en France permettront de radicalement changer les rapports diplomatiques entre les nations.

Mais notre quotidien c'est également de vous apporter du plaisir. Ainsi au-delà de la violence de l'actualité nous souhaitons continuer à vous faire découvrir de nouveaux auteurs, de nouveaux sujets et, comme toujours, de vous permettre d'apprécier la vaste étendue culturelle qui relie la Russie à la France.

L'équipe éditoriale de «Sans Frontières» tient à vous remercier pour la confiance que vous lui accordez et vous souhaite, chers lectrices et lecteurs, une merveilleuse année 2017. Que celle-ci soit synonyme de bonheurs simples et de joies quotidiennes. Qu'elle soit pour vous et vos proches une année d'espoir et de réussite.

Elena SYDOROVA
Directrice de la rédaction de « Sans Frontières »

Une nouvelle année qui débute avec le plaisir d'accueillir de nouveaux auteurs au sein du comité de rédactions de « Sans Frontières ». Des profils qui sont, une fois de plus, très atypiques et dont la diversité des parcours et des opinions permettront à notre mensuel de s'enrichir de nouveaux points de vue. Nous leur souhaitons la bienvenue et une merveilleuse année 2017.

Christophe BAGOT

Né à Morlaix en Bretagne dans une famille ayant des racines dans différentes régions du monde, Christophe BAGOT est médecin depuis 1983 et psychiatre depuis 1991. En 1988 il se spécialise dans le stress et les troubles anxieux et depuis 1996 dans les troubles du comportement alimentaire et l'obésité.

Entre 1984 et 2006, il étudie puis travaille dans le domaine de la recherche en pharmacologie des psychotropes (antidépresseurs, somnifères, tranquillisants…), dont 8 ans comme salarié de l'industrie pharmaceutique au Canada puis en France (1987-1995). Dans sa famille paternelle il y avait déjà eu quelques médecins, par exemple un maire de St Brieuc à la fin de l'Ancien Régime et son arrière-grand père Louis Bagot qui fonda le premier institut de Thalassothérapie à Roscoff à la fin du 19ème siècle…

Orienté jusque-là vers les pays de langue anglaise, il commence à apprendre le russe après la Perestroïka et fait de nombreux séjours à Moscou, St Pétersbourg, en Crimée et aussi à Odessa.

En 2007, il obtient son équivalence de médecin psychiatre en Russie, ce qui lui permet de travailler par intermittences à l'European Medical Center de Moscou.

Il fonde alors le groupe de professionnels de santé russophone en France. Devant une demande d'intervenir dans la Business School Skolkovo (Moscou) sur le stress au travail, il commence à étudier les données disponibles dans la littérature internationale. Ce travail (en collaboration avec sa cousine Laurence Bagot, coach de dirigeants) donnera la publication du livre « L'Empire du Stress » aux Editions de l'Homme à Montréal (2012) et à la version russe publiée à Moscou en novembre 2015.

Pascal Klovdovitch MAS

Pascal MAS, 53 ans, Français n'ayant aucune parenté ni antériorité familiale avec la Russie est néanmoins un des meilleurs spécialistes de la Russie et de l'ex-URSS.

Conseiller spécial auprès du Ministre-représentant permanent à Paris de la République du Tatarstan, c'est un expert du monde musulman si particulier des peuples de la Volga.

Bien qu'orthodoxe, il s'exprime régulièrement au cours de conférences et de colloques sur l'islam russe et reçoit souvent des soutiens de personnalités musulmanes tatares surprises de cette connaissance si peu répandue.

Depuis son 1er voyage en URSS en 1979 jusqu'à aujourd'hui il a connu toutes les évolutions de la Russie dans tous les domaines et comme il aime à le dire sur le ton des histoires drôles dont les Russes raffolent : « J'en suis à mon 7ème tsar »

Secrétaire général de l'association « Maison France-Tatarstan » il s'implique parallèlement à son fonction administrative à la promotion et la découverte de la culture Tatare.

Jean-Charles BRADLEY

Actuellement en première année de Master Civilisation Histoire Patrimoine Sources en spécialité « Epoque Moderne et contemporaine » à l'université de Poitiers où il mène des recherches sur les récits de voyages que les flibustiers français ont écrits dans les Caraïbes au XVIIème siècle. Il prépare, en parallèle de ce Master, un diplôme universitaire « Archives et Métiers des Archives », toujours à l'université de Poitiers. il suit également des cours de préparation à l'Agrégation d'Histoire Moderne, Agrégation qui constitue pour lui l'objectif à atteindre à la suite de ses deux années de Master.

Il a auparavant fait trois années de Classe Préparatoire aux Grandes Ecoles en section littéraire (Hypokhâgne puis deux années de Khâgne) qui se sont conclues par une sous-admissibilité à l'Ecole Normale de Lyon et une admissibilité aux Instituts d'Etudes Politiques de Lille et Lyon. C'est durant la préparation des oraux pour ces IEP qu'il rencontre le rédacteur en chef de « Sans Frontières » Monsieur Maurice, avec qui il a beaucoup échangé et qui lui a proposé de rejoindre l'équipe éditoriale.

Passionné d'histoire, Jean-Charles Bradley a une appétence particulière pour la période de la Seconde Guerre Mondiale, dont il fut lauréat régional du Concours National de la Résistance en 2009, et pour l'histoire Maritime. Un projet de conférence au Musée National de la Marine de Rochefort lui a d'ailleurs été proposé pour le mois de juin 2017. Il est enfin passionné de littérature, et particulièrement de roman d'aventure. Ses contributions à la revue Sans Frontières seront principalement historiques ou littéraires, avec une attention toute particulière pour les périodes modernes et contemporaines.

Antoine DUVIVIER

Antoine Duvivier est secrétaire et documentaliste pour le groupe « Les Brigandes ». Il anime aussi les émissions « Radio Brigandes », diffusées sur Youtube, en général avec Marianne, chanteuse leader des Brigandes, et Maxime, arrangeur musical du groupe.

« Les Brigandes » est un groupe de musique féminin formé durant l'été 2014 et défendant à travers ses chansons des positions antimondialistes et identitaires. Les Brigandes et les « Brigands », leurs maris, forment un clan de familles regroupées autour d'un village de la Montagne Noire, dans le sud de la France.

Les Brigandes produisent essentiellement des clips sur Youtube (environ deux par mois), et ont jusqu'ici sorti trois albums : Le Grand Remplacement en octobre 2015, France notre Terre en juin 2016 et Foutez le camp ! en janvier 2017.

À l'occasion, les Brigandes peuvent aussi se produire en concert.

Le projet musical des Brigandes consiste à remettre à l'honneur la chanson populaire française dans un style de contestation. Outre cet aspect, le groupe des Brigandes promeut le rassemblement en clan comme alternative à la civilisation du matérialisme et de l'individualisme – ce qui sera présenté dans plusieurs numéros de ce journal.

Alexandra CERDAN

Alexandra est née dans le sud de la France. Très jeune, elle se rapproche du milieu musical et enregistre en studio, plusieurs de ses compositions musicales. C'est en 1997, qu'elle signe la musique du sketch « Tam-Tam » pour Elie Kakou. Alexandra, est auteure-compositrice.

En 2009, les éditions de l'homme (Québec) publient dans l'ouvrage « Enquête de paternité » un chapitre écrit par Alexandra Cerdan. Après de longues années d'écriture, la maison d'édition Alphée, décide de publier sa biographie. Depuis plus de six ans, Alexandra est journaliste-rédactrice pour le magazine Paris/Montmartre.

Photographe occasionnelle, elle réussira à prendre des clichés de qualité de diverses personnalités pour le magazine Paris-Montmartre. Passionnée d'images de synthèse et de 3D, elle consacre le reste de son temps, à la réalisation vidéo.

Erwan CASTEL

Erwan Castel, breton de France à 53 ans se définit comme un européen, païen et rêvant d'une « Europe aux cents drapeaux » dont l'unité serait fondée sur le respect de ses peuples natifs et fondateurs et la reconnaissance de leurs identités dans une vision fédérale fondée sur les principes de subsidiarité et de démocratie participative.

A l'issue d'études d'Histoire, Erwan Castel vit pendant 12 années une carrière d'officier au sein d'unités françaises spécialisées dans le renseignement aéroporté. Puis, il retourne en Bretagne pour militer au sein du mouvement culturel breton, notamment dans le sport et le chant traditionnels, avant de reprendre son sac à dos et s'installer en Guyane française où il exercera le métier de Guide expédition en milieu amazonien pendant 14 ans.

Resté attentif à la tectonique géopolitique du monde, Erwan Castel qui s'est engagé depuis environ 25 ans dans un combat antimondialiste de plus en plus prononcé, décide au moment du Maïdan de dénoncer la propagande de guerre occidentale et de sur les réseaux où il essaye de ré-informer l'opinion. En juin 2014, il décide d'abandonner sa situation privée et professionnelle et de rejoindre le Donbass, ce qu'il réalisera en janvier 2015.

Après avoir servi au sein des forces armées de la République de Donetsk pendant 1 an, Erwan Castel vit aujourd'hui au Nord de Donetsk à proximité de l'aéroport et se consacre exclusivement au travail de réinformation qu'il réalise seul, sur des blogs et les réseaux sociaux disponibles sur Internet.

Andreï MAKINE : un symbole de l'amitié franco-russe devenu immortel.

par François MAURICE

Elu au mois de mars, l'écrivain d'origine russe Andreï Makine a été reçu, lors de la séance solennelle de l'Académie française, le 15 janvier 2017. IL n'est certes pas le premier écrivain d'origine russe à siéger quai Conti puisqu'avant lui Joseph Kessel, Henri Troyat, Maurice Druon et Hélène Carrère d'Encausse eurent l'honneur de porter l'habit vert.

L'usage veut que dans son discours d'intronisation, chaque académicien reçu pour la première fois sous la Coupole rende un hommage à son prédécesseur. Andreï Makine ne dérogea pas à l'usage et rendit l'hommage à Assia Djebar envers qui il loua la « romancière à l'imaginaire fécond, cinéaste subtile, professeur reconnu sur les deux rives de l'Atlantique », et dont la carrière était « une illustration vivante de ce que la sacro-sainte école de la République avait de plus généreux ».

Mais son discours, peu attendu, a également été marqué par un plaidoyer en faveur de la Russie, des relations franco-russes et de l'attitude des dirigeants européens, au moment où, à Bruxelles, ils continuent d'accentuer la pression sur Moscou pour infléchir sa position dans le conflit syrien mais aussi en Ukraine.

Face à un public venu en très grand nombre, où l'on reconnaissait Olivier Bétourné, Bertrand Visage, Olivier Nora et Adrien Bosc du Seuil, Vera Michalski, Philippe Rey et Juliette Binoche, Makine a rappelé la raison d'être même de l'Académie en ces termes: « Assurer à la langue et à la culture françaises le rayonnement le plus large possible et offrir à cette tâche le concours des intelligences œuvrant dans les domaines les plus variés. » Ce fut donc un discours fleuve, dans lequel il a évoqué Saint-Simon, la visite de Pierre le Grand aux académiciens, la tsarine francophone Catherine II, Fonvizine et ses Lettres de France, qu'il a citées abondamment, Voltaire, Pouchkine et Tolstoï, Tchekhov et Dostoïevski, et

plus près de nous, Edmonde Charles-Roux.
Au milieu de son discours, le désormais benjamin de l'auguste Compagnie a regretté que « les grandes puissances » occidentales « jouent avec le feu, en livrant des armes aux intégristes, en les poussant dans la stratégie du chaos, au Moyen-Orient ». IL est par ailleurs revenu sur la sanglante bataille de la Moskova, la guerre de Crimée et politique fratricide de l'Ukraine. Ainsi, à rebours de la position officielle de la France qui dénonce depuis deux ans l'annexion de la Crimée et les atteintes de Moscou à l'intégrité territoriale de l'Ukraine, l'écrivain a évoqué « l'horrible tragédie ukrainienne » en condamnant « la guerre fratricide orchestrée (à Kiev) par les stratèges criminels de l'Otan et leurs inconscients supplétifs européens ».
L'attitude face à la littérature des dirigeants d'aujourd'hui n'a pas non plus été passée sous silence. « Cette haute conception de la parole littéraire est toujours vivante sur la terre de France. Malgré l'abrutissement programmé des populations, malgré la pléthore des divertissements virtuels, malgré l'arrivée des gouvernants qui revendiquent, avec une arrogance éhontée, leur inculture. « Je ne lis pas de romans », se félicitait l'un d'eux, en oubliant que le bibliothécaire de Napoléon déposait chaque

L'épée de l'académicien réalisée par la Maison Chopard

ŒUVRES

Sous le nom d'Andreï Makine :

⇒ 1990 : La Fille d'un héros de l'Union soviétique
⇒ 1992 : Confession d'un porte-drapeau déchu
⇒ 1994 : Au temps du fleuve Amour
⇒ 1995 : Le Testament français
⇒ 1998 : Le Crime d'Olga Arbélina
⇒ 2000 : Requiem pour l'Est
⇒ 2001 : La Musique d'une vie
⇒ 2003 : La Terre et le Ciel de Jacques Dorme
⇒ 2004 : La Femme qui attendait
⇒ 2006 : Cette France qu'on oublie d'aimer
⇒ 2006 : L'Amour humain
⇒ 2007 : Le Monde selon Gabriel
⇒ 2009 : La Vie d'un homme inconnu
⇒ 2011 : Le Livre des brèves amours éternelles
⇒ 2013 : Une femme aimée
⇒ 2014 : Le Pays du lieutenant Schreiber
⇒ 2016 : L'Archipel d'une autre vie

Sous le nom de Gabriel Osmonde :

⇒ 2001 : Le Voyage d'une femme qui n'avait plus peur de vieillir, Albin Michel
⇒ 2004 : Les 20 000 Femmes de la vie d'un homme, Albin Michel
⇒ 2006 : L'Œuvre de l'amour, Pygmalion
⇒ 2011 : Alternaissance, Pygmalion

jour sur le bureau de l'Empereur une demi-douzaine de nouveautés littéraires que celui-ci trouvait le loisir de parcourir.

« Entre Trafalgar et Austerlitz, pour ainsi dire », s'indigne l'écrivain. « Ces arrogants incultes oublient la force de la plume du général de Gaulle, son art qui aurait mérité un Nobel de littérature à la suite de Winston Churchill. Ils oublient, ces ignorants au pouvoir, qu'autrefois les présidents français non seulement lisaient les romans mais savaient en écrire. Ils oublient que l'un de ces présidents fut l'auteur d'une excellente Anthologie de la poésie

française ». Est-ce là une allusion à un président normal ?

Installé en France depuis 1987, l'écrivain âgé de 59 ans a obtenu la nationalité française en 1996, un an après la publication du « Testament français » qui lui a valu le prix Goncourt, le Médicis et le Goncourt des lycéens. Cet amoureux de la langue française, né au cœur à Krasnoïarsk au temps où existait encore l'Union soviétique a depuis publié une vingtaine d'œuvres en français.

Interrogé par l'AFP à l'issue de la cérémonie sous la Coupole, Andreï Makine, vêtu de son habit vert dessiné par Giorgio Armani et épée à la main, a jugé « ridicules » les accusations contre la Russie à propos d'Alep : « voilà une ville bombardée pendant quatre ans, les Russes arrivent et ce sont eux les responsables ! C'est ridicule ».

En entrant parmi les immortels, Andreï Makine aura su insuffler le « charme russe » dans l'Académie, selon certains, et ne doutons pas que par lui les relations franco-russes continueront d'avoir l'un de ses plus brillants ambassadeurs.

F.M.

Discours de réception à l'Académie française

Andreï Makine
Membre de l'Académie française

Mesdames et Messieurs de l'Académie,

Il y a trois cents ans, oui, trois siècles à quelques mois près, au printemps de 1717, un autre Russe se rendit à l'Académie, une institution encore toute jeune, quatre-vingts ans à peine, et qui siégeait, à l'époque, au Louvre. La visite de ce voyageur russe, bien que parfaitement improvisée, était infiniment plus éclatante que mon humble présence parmi vous. Il s'agissait de Pierre le Grand ! Le tsar rencontra les membres de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, s'attarda – le temps de deux longues séances – à l'Académie royale des sciences, observa plusieurs nouveautés techniques et réussit même à aider les géographes français à corriger les cartes de la Russie. Il alla aussi à l'Académie française et là il ne trouva présents que deux académiciens. Non que les membres de votre illustre Compagnie fussent particulièrement dissipés mais le tsar, nous l'avons vu, improvisait ses visites sans s'enquérir des règlements ni de l'heure des séances. Néanmoins, les deux académiciens eurent l'élégance d'initier Pierre aux secrets de leurs multiples activités. L'un d'eux cita, bien à propos, Cicéron, son dialogue *De finibus bonorum et malorum.*

Pierre le Grand et le jeune Louis XV

Les langues anciennes n'étaient pas encore considérées en France comme un archaïsme élitiste et la citation latine sur les fins des biens et des maux, traduite en russe par un interprète, enchanta le tsar : « Un jour, Brutus, où j'avais écouté Antiochus comme j'en avais l'habitude avec Marcus Pison dans le gymnase dit de Ptolémée [...], nous décidâmes de nous promener l'après-midi à l'Académie, surtout parce que l'endroit est alors déserté par la foule. Est-ce la nature, dit Pison, ou une sorte d'illusion, [...] mais quand nous voyons des lieux où nous savons [...] que demeurèrent des hommes glorieux, nous sommes plus émus qu'en entendant le récit de leurs actions ou en lisant leurs ouvrages... »

L'enthousiasme de Pierre le Grand fut si ardent que, visitant la Sorbonne, il s'inclina devant la statue de Richelieu, l'embrassa et prononça ces paroles mémorables que certains esprits sceptiques prétendent apocryphes : « Grand homme, je te donnerais la moitié de mon empire pour apprendre de toi à gouverner l'autre. »

Le tsar embrassa aussi le petit Louis XV, âgé de sept ans. Le géant russe tomba amoureux de l'enfant-roi,

sans doute percevant en ce garçonnet un contraste douloureux avec son propre fils, Alekseï, indigne des espoirs paternels. Mais peut-être fut-il touché, comme nous le sommes tous, quand nous entendons un tout jeune enfant parler librement une langue, pour nous étrangère, et dont nous commençons à aimer les vocables. Oui, cette langue française qui allait devenir, bientôt, pour les Russes, la seconde langue nationale.

Non, ce n'est pas cette passion linguistique qui traça l'itinéraire du tsar. Son programme, si je puis dire, était bien plus pratique : la manufacture des Gobelins qui allait inspirer la fabrication des tissus en Russie, la Manufacture royale des glaces qui, malgré l'opposition de l'Église orthodoxe, allait faire briller mille miroirs de Saint-Pétersbourg à Moscou et, enfin, Versailles et le défi que le tsar allait lancer en faisant bâtir son Versailles à lui, son **Peterhof** et ses fabuleuses fontaines...

Cependant, la discussion avec les deux académiciens ne fut pas vaine. Pour la première fois de sa vie, Pierre découvrait un pays qui avait dédié à sa langue une savante Académie, appelée à défendre l'idiome national. Dès le retour du tsar à Saint-Pétersbourg, l'idée de l'Académie russe prend forme et se réalise peu de temps après sa mort.

Mes paroles s'éloignent, pourrait-on penser, du but de ce discours qui doit rendre hommage à cet écrivain remarquable que reste pour nous Assia Djebar. En effet, quel lien pourrait unir le souverain d'une lointaine Moscovie, une romancière algérienne et votre serviteur que vous avez jugé digne de siéger à vos côtés ? Ce lien est pourtant manifeste car il exprime la raison d'être même de l'Académie : assurer à la langue et à la culture françaises le rayonnement le plus large possible et offrir à cette tâche le concours des intelligences œuvrant dans les domaines les plus variés.

Assia Djebar avait, en ce sens, un immense avantage sur un

Russe, qu'il fût un monarque ou un jeune citoyen de l'Union soviétique. Elle n'avait pas eu à subir le refus de Louis XIV qui, en 1698, pour ne pas froisser son allié, le sultan de la Sublime Porte, évita de recevoir le tsar.

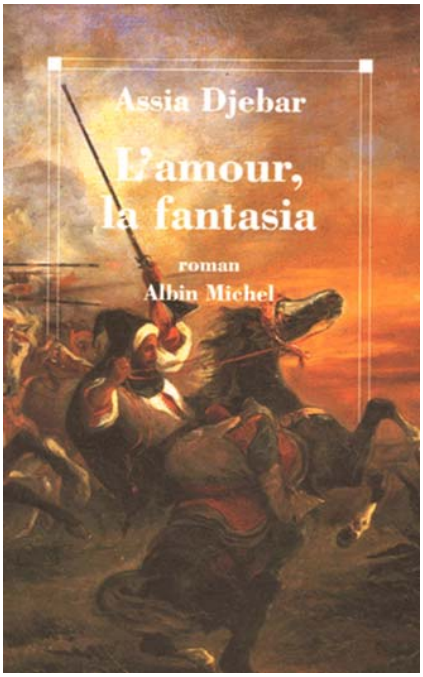
Ce refus, nous confie Saint-Simon, « mortifia » le jeune monarque russe.

Aucun Rideau de fer n'empêcha la brillante élève algérienne de traverser la Méditerranée, de venir étudier à Paris, au lycée Fénelon d'abord et, ensuite, à l'École normale supérieure. Aucune pression idéologique ne commanda, en France, les choix qu'elle devait faire pour persévérer dans ses études. Aucune censure ne lui opposa un quelconque *index librorum prohibitorum.* Et même quand la grande Histoire – la guerre d'Algérie – fit entendre son tragique fracas, Assia Djebar parvint à résister à la cruauté des événements avec toute la vigueur de son intelligence. Romancière à l'imaginaire fécond, cinéaste subtile, professeur reconnu sur les deux rives de l'Atlantique – la carrière de la future académicienne est une illustration vivante de ce que la sacro-sainte école de la République avait de plus généreux.

Un destin aussi exemplaire fait presque figure de conte de fées ou, plutôt d'une apothéose où le général de Gaulle apparaît, un jour, en *deus ex machina,* pour aider l'universitaire et la militante pro-F.L.N. Assia Djebar à réintégrer ses fonctions.

Cette vie, d'une richesse rare, est trop bien connue pour qu'on soit obligé de rappeler, en détail, ses étapes. Maintes thèses universitaires abordent l'œuvre d'Assia Djebar. Ses étudiants, en Algérie, en France, aux États-Unis, perpétuent sa mémoire. Des prix littéraires, très nombreux, ont consacré ses textes – depuis *Les Enfants du Nouveau Monde* jusqu'à *La Femme sans sépulture* – traduits en plusieurs langues.

Et pourtant, dans cette vie et cette œuvre subsiste une zone mystérieuse qui exerce un attrait puissant sur les étrangers francophones. Cette langue française, apprise, maniée avec une adresse indéniable, étudiée dans ses moindres finesses stylistiques, cette langue donc, que représente-t-elle pour ceux qui ne l'ont pas entendue dans leur berceau ? Une appropriation conquérante ? Une vertigineuse ouverture intellectuelle ? Un formidable outil d'écriture ? Ou bien, au contraire, une durable malédiction qui relègue notre langue d'origine au rang d'un patois familial, d'un sabir enfantin, d'une langue fantôme qui ne pourra plus que végéter au milieu des vestiges de nos jeunes années ? Apprendre cette langue étrangère, se fondre en elle, se donner à elle dans une fusion quasi amoureuse, concevoir grâce à elle des œuvres qui prétendent ne pas lui être infidèles et même, suprême audace, pouvoir l'enrichir, oui, ce choix d'une nouvelle identité linguistique serait-il une bénédiction, une nouvelle naissance ou bien un arrachement à la terre des ancêtres, la trahison de nos origines, la fuite d'un fils prodigue ?



Cette formulation qui peut vous paraître trop radicale reflète à peine la radicalité avec laquelle la question est soulevée dans les livres d'Assia Djebar. « Le français m'est une langue marâtre », disait-elle dans son roman *L'Amour, la fantasia*. Une langue marâtre ! Donc nous avions raison : adopter une langue étrangère, la pratiquer en écriture peut être vécu comme une rupture de pacte, la perte d'une mère, oui, la disparition de cette « langue mère idéalisée » dont parle la romancière.

« Sous le poids des tabous que je porte en moi comme héritage, disait-elle, je me retrouve désertée des chants de l'amour arabe. Est-ce d'avoir été expulsée de ce discours amoureux qui me fait trouver aride le français que j'emploie ? »

Le français, une langue marâtre, incapable d'exprimer la beauté des chants de l'amour arabe, une langue aride... Et, en même temps, une langue qui peut servir d'armure à la jeune Algérienne et qui libère son corps : « Mon corps s'est trouvé en mouvement dès la pratique de l'écriture étrangère. » Une langue d'émancipation donc, un parler libérateur ? Certes, mais le sentiment de privation, de déchéance même

n'est jamais loin :
« Le poète arabe, nous expliquait Assia Djebar, décrit le corps de son aimée ; le raffiné andalou multiplie traités et manuels pour détailler tant et tant de postures érotiques ; le mystique musulman [...] s'engorge d'épithètes somptueuses pour exprimer sa faim de Dieu et son attente de l'au-delà... La luxuriance de cette langue me paraît un foisonnement presque suspect... Richesse perdue au bord d'une récente déliquescence ! »
Tel est le dilemme qui se dresse devant la romancière algérienne comme devant tant d'autres écrivains francophones appartenant aux anciennes colonies françaises : une langue maternelle idéalisée, parée de tous les atours de finesse et de magnificence et la langue étrangère, le français, dont l'utilité d'armure intellectuelle et la force émancipatrice ne pourront jamais remplacer le paradis perdu où résonnaient les mélodies du verbe ancestral. Serait-ce un enfermement insoluble ?

La **Grande Catherine de Russie** sembla avoir bien tranché ce nœud gordien. **« Voltaire m'a mise au monde »**, disait-elle, et cette affirmation ne concernait pas l'usage du français qu'elle pratiquait couramment grâce à mademoiselle Cardel et que toute l'Europe éclairée parlait à l'époque. Non, il s'agissait avant tout de l'ouverture au monde intellectuel de la France, à ses joutes philosophiques, à la diversité et à la richesse de ses belles-lettres. Le cas de la grande tsarine apparaît encore plus complexe que la situation d'une jeune Algérienne qui se culpabilisait de son geste de transfuge linguistique. Car Catherine, de langue maternelle allemande, et parfaitement francophone, a toujours été animée d'un désir impérieux de russité. Elle voulait comprendre le peuple de l'immense empire qu'elle eut à diriger toute jeune. Le russe, indispensable outil de gouvernance, est devenu pour Catherine une langue d'intimité, de communion avec l'insondable âme russe, avec la musique de ses paysages, de ses saisons, de ses légendes. Nature passionnée, Catherine se mit à étudier le russe en linguiste amateur, démontrant la témérité de son sens de l'étymologie.
« Le Périgord, disait-elle, mais c'est un nom purement russe ! « Peré » signifie au-delà. Et « gory » – montagnes. Le Périgord c'est un pays au-delà des montagnes, donc ce sont les Russes qui avaient découvert cette région ! » Son entourage à la cour de Saint-Pétersbourg avait le tact de ne pas démentir ces fulgurances lexicologiques, préférant rire sous cape en disant que l'Impératrice réussissait à commettre, en russe, quatre fautes d'orthographe dans un mot de trois lettres. Et c'était, hélas, vrai !
Jusqu'à sa mort, Catherine garderait un accent. Allemand ? Français ? Allez savoir. Et ses fautes d'orthographe seraient corrigées par le seul homme qui aimait véritablement cette femme, le jeune prince Alexandre Lanskoï.
Malgré toutes ses lacunes idiomatiques, la tsarine a laissé aux Russes un trésor inestimable : le privilège de parler français sans se sentir traître à la Patrie et la possibilité de communiquer en russe sans passer pour un patoisant borné, un inculte, un plouc. Bien sûr le dilemme que nous avons vu surgir si puissamment dans l'œuvre d'Assia Djebar – une langue d'origine, perdue, une langue étrangère, conquise – tourmentait aussi ces francophones russes qui, victimes d'une mauvaise conscience linguistique, se mettaient parfois à dénoncer les méfaits de la gallomanie et l'emprise du cogito français sur l'intellection russe. Le dramaturge Fonvizine consacra une comédie à cette influence française corruptrice des âmes candides. Son héros, un peu simplet, clame sans cesse : « Mon corps est né en Russie mais mon âme appartient à Paris ! » Fonvizine compléta cette satire en écrivant ses fameuses *Lettres de France* où, au lieu de moquer les Russes, lui qui a rencontré Voltaire trois fois, il s'en prend à certaines incohérences de la pensée française : « Que de fois, écrit-il, discutant avec des gens tout à fait remarquables, par exemple, de la liberté, je disais qu'à mon avis, ce droit fondamental de l'homme était en France un droit sacré. Ils me

répondaient avec enthousiasme que « le Français est né libre », que le respect de ce droit fait tout leur bonheur, qu'ils mourraient plutôt que d'en supporter la moindre atteinte. Je les écoutais, puis orientais la discussion sur toutes les entorses que j'avais constatées dans ce domaine et, peu à peu, je leur découvrais le fond de ma pensée – à savoir qu'il serait souhaitable que cette liberté ne fût pas chez eux un vain mot. Croyez-le ou non, mais les mêmes personnes qui s'étaient flattées d'être libres me répondaient aussitôt : « Oh, Monsieur, mais vous avez raison, le Français est écrasé, le Français est esclave ! » Ils s'étouffaient d'indignation, et pour peu que l'on ne se tût pas, ils auraient continué des jours entiers à vitupérer le pouvoir et à dire pis que pendre de leur état. » Involontairement, peut-être, Fonvizine nous laisse deviner que tout en critiquant les cercles éclairés de Paris, il est devenu lui-même très français dans sa manière de mener subtilement une controverse intellectuelle.

Et c'est dans cet apprentissage de la francité que nous découvrons le secret de la solidité des liens entre nos deux civilisations. Non, les Russes n'ont jamais été aveugles : **Fonvizine**, Pouchkine, Tolstoï, Dostoïevski, Tchekhov ont tous exprimé, à un moment de leur vie, le rejet de ce qui pouvait se faire en France ou de ce qui pouvait s'écrire en France. Mais jamais ces grands écrivains n'ont eu l'idée de chercher la cause de ces fâcheuses réalités dans la francité même – et la faiblesse des ouvrages publiés à Paris, dans je ne sais quelle tare congénitale de la langue française. Fonvizine le formulait sur le ton d'un amant trahi : « Il faut rendre justice à ce pays : il est passé maître dans l'art du beau discours. Ici, on réfléchit peu, d'ailleurs on n'en a pas le temps, parce qu'on parle beaucoup et trop vite. Et comme ouvrir la bouche sans rien dire serait ridicule, les Français disent machinalement des mots, se souciant peu de savoir s'ils veulent dire quelque chose.

De plus, chacun tient en réserve toute une série de phrases apprises par cœur – à vrai dire très générales et très creuses – et qui lui permettent de faire bonne figure en toute circonstance. » Reconnaissons-le, ce jugement reste actuel si l'on pense au langage politique et médiatique d'aujourd'hui.

Et pourtant le dramaturge russe ne parle que de la manière – abusive, redondante, hypocrite – d'user d'une langue, mais il n'attribue nullement ces défauts-là à la langue française même. Et Dostoïevski, ce grand pourfendeur de l'esprit bourgeois dans la France contemporaine, il salue le génie de Balzac, son art de peindre ces mêmes bourgeois dans *La Comédie humaine*. « Bonheur, extase ! J'ai traduit *Eugénie Grandet* ! » : on oublie souvent que la carrière du jeune romancier russe a débuté par ce cri de joie. Et Tolstoï qui n'hésitait pas à éreinter la production romanesque française, lui, il donnait au jeune Gorki ce conseil de vieux sage : « Lisez les Français ! »

Ces écrivains russes n'avaient jamais étudié Ferdinand de Saussure ni, encore moins, Roman Jakobson. Mais ils devinaient, d'instinct, ce distinguo linguistique désormais trivial : la langue et la parole, le dictionnaire et notre façon d'en faire notre usage personnel dans l'infini de ses possibilités. Oui, un dictionnaire, des règles, un corpus fermé, codifié, normatif et la fantaisie de chacun de nous, simples locuteurs ou bien écrivains.

Alors, y aurait-il un sens à blâmer une langue étrangère dans laquelle on écrit, à mettre en doute sa richesse, sa grammaire, à se plaindre de son aridité, lui reprochant de ne pas répondre à toutes les circonvolutions de notre imaginaire d'origine ? Non, bien sûr que non. La langue parfaite n'existe pas. Seule la parole du poète atteint parfois les sommets de la compréhension visionnaire où les mots mêmes paraissent de trop. La parole du poète, dans toutes les langues, à toutes les époques. Mais très, très, très rarement.

Notre jeune romancière algérienne était-elle consciente de cette fondamentale neutralité des langues ? Sans aucun doute. Sinon, Assia Djebar n'aurait jamais évoqué, à propos du français, cette part d'ombre que l'histoire des hommes dépose au milieu des mots d'un dictionnaire : « Chaque langue,

je le sais, entasse dans le noir ses cimetières, ses poubelles, ses caniveaux ; or devant celle de l'ancien conquérant, me voici à éclairer ses chrysanthèmes ! » Encore une définition lourde à porter : « la langue de l'ancien conquérant ». 1830, la conquête de l'Algérie et la langue française qui serait donc à jamais associée à la violence, la domination, la colonisation.

Comme le ciel de l'entente franco-russe semblerait léger à côté de ces lourds nuages ! Serait-ce la raison pour laquelle le français, en Russie, n'a jamais été entaché par le sang de l'histoire ? Pourtant, le sang, hélas, a coulé entre nos deux pays et bien plus abondamment que dans les sables et les montagnes de l'Algérie. Soixante-quinze mille morts en une seule journée dans la bataille de la Moskova, en 1812, un carnage pas si éloigné, dans le temps, de la conquête algérienne. Oui, quarante-cinq mille morts russes, trente mille morts du côté français. Mais aussi la guerre de Crimée, dévastatrice et promotrice de nouvelles armes, et jadis comme naguère, l'Europe prête à s'allier avec un sultan ou – c'est un secret de Polichinelle – à armer un khalifat, au lieu de s'entendre avec la Russie. Et le débarquement d'un corps expéditionnaire français en 1918 au pire moment du désastre révolutionnaire russe. Et la Guerre froide où nos arsenaux nucléaires respectifs visaient Paris et Moscou. **Et l'horrible tragédie ukrainienne aujourd'hui.** Combien de cimetières, pour reprendre l'expression d'Assia Djebar, les Russes auraient pu associer à la langue française ! Or, il n'en est rien ! En parlant cette langue nous pensons à l'amitié de Flaubert et de Tourgueniev et non pas à Malakoff et Alma, à la visite de Balzac à Kiev et non pas à la guerre fratricide orchestrée, dans cette ville, par les stratèges criminels de l'OTAN et leurs inconscients supplétifs européens. Les quelques rares Russes présents à la réception de Marc Lambron lui ont été infiniment reconnaissants d'avoir évoqué un fait d'armes de plus ou plus ignoré dans cette nouvelle Europe amnésique. **Marc Lambron a parlé de l'escadrille Normandie-Niémen, de ses magnifiques héros français tombés sous le ciel russe en se battant contre les nazis. Oui, ce sont ces cimetières-là, cette terre où dorment les pilotes légendaires, oui, cette mémoire-là que les Russes préfèrent associer à la francité.**

Comme tous les livres engagés, les romans d'Assia Djebar éveillent une large gamme d'échos dans notre époque. Ces livres parlent des massacres des années cinquante et soixante, mais le lecteur ne peut s'empêcher de penser au drame qui s'est joué en Algérie, tout au long des années quatre-vingt-dix. Nous partageons la peine des Algériens d'il y a soixante ans mais notre mémoire refuse d'ignorer le destin cruel des harkis et le bannissement des pieds-noirs. Et même les mots les plus courants de la langue arabe, les mots innocents (le dictionnaire n'est jamais coupable, seul l'usage peut le devenir), oui, l'exclamation qu'on entend dans la bouche des personnages romanesques d'Assia Djebar, ce presque machinal *Allahou akbar,* prononcé par les fidèles avec espoir et ferveur, se trouve détourné, à présent, par une minorité agressive – j'insiste, une minorité ! – et sonne à nos oreilles avec un retentissement désormais profondément douloureux, évoquant des villes frappées par la terreur qui n'a épargné ni les petits écoliers toulousains ni le vieux prêtre de Saint-Étienne-du-Rouvray.

Il serait injuste de priver du droit de réponse celle qui ne peut plus nous rejoindre et nous parler. À la longue liste des villes et des victimes, la romancière algérienne aurait sans doute eu le courage d'opposer sa liste à elle en évoquant le demi-million d'enfants irakiens massacrés, la monstrueuse destruction de la Libye, la catastrophe syrienne, le pilonnage barbare du Yémen. Qui aurait, aujourd'hui, l'impudence de contester le martyre de tant de peuples, musulmans ou non, sacrifiés sur l'autel du nouvel ordre mondial globalitaire ?

Assia Djebar ne pouvait ne pas noter cette résonance soudaine que suscitaient ses œuvres. Ainsi, dans son discours de réception à l'Académie, se référait-elle à... Tertullien qui, d'après elle, n'avait rien à envier, en matière de misogynie, aux fanatiques d'aujourd'hui. Que peut-on répondre à cet argument ? Juste rappeler peut-être que nous vivons au vingt et unième siècle, dans un pays laïc, et que presque deux millénaires nous séparent de Tertullien et de sa bigote misogynie. Est-ce suffisant pour que certains pays réexaminent la place de la femme dans la cité et dans nos cités ? Et que les grandes puissances cessent de jouer avec le feu, en livrant des armes aux intégristes, en les poussant dans la stratégie du chaos, au Moyen-Orient ?

Je ne crois pas que la romancière algérienne ait pu

être heureuse de cet imprévisible revif d'intérêt pour des polémiques que, bien sincèrement, elle devait croire dépassées. On la sentait habitée par un désir d'apaisement, de retour vers cette langue rêvée, une langue poétique, dont elle a toujours recherché la musicalité. Et c'est par antiphrase que l'un de ses derniers livres l'exprimait dans son titre : *La Disparition de la langue française*. Une langue apprise, passionnément explorée, comparée jalousement au palimpseste de sa langue maternelle, une langue que, dans une introspection très lyrique, elle essaye de définir : « Ma langue d'écriture s'ouvre au différent, s'allège des interdits paroxystiques, s'étire pour ne paraître qu'une simple natte au-dehors, parfilée de silence et de plénitude. » Ou encore : « Mon français, doublé par le velours, mais aussi les épines des langues autrefois occultées, cicatrisera peut-être mes blessures mémorielles. » « Mon écriture en français est ensemencée par les sons et les rythmes de l'origine. » « Mon Français devient l'énergie qui me reste pour boire l'espace bleu-gris, tout le ciel. »

Une telle auto-analyse, une longue mélopée mystique dont la compréhension finit par nous échapper comme dans un poème qui viserait un hermétisme mallarméen, cette métalangue pour définir sa propre langue d'écriture, a ses limites, Assia Djebar en était certainement consciente. Elle qui a bien lu Saussure, Jakobson, Barthes et Chomsky, elle savait que dans le travail d'un écrivain toutes ces belles et rotondes épithètes, toutes ces arabesques métaphoriques comptent peu. Et que se demander indéfiniment comment s'entrelacent les prétendus métissages linguistiques, velours, épines et autres nattes parfilées, est un exercice distrayant sans plus. Et que la vocation d'un artiste, quels que soient sa langue ou son mode d'expression, sera toujours cette tâche humble et surhumaine si bien définie par les scholastiques : *« Adequatio mentis et rei ».* Oui, par l'effort de tout son être, faire coïncider sa pensée avec les choses de ce monde. Dans le but prométhéen de dépasser ce monde visible, rempli de haine, de mensonges, de stupides polémiques, de risibles rivalités, de finitudes qui nous rendent petits, agressifs et peureux.

Si l'on me demandait maintenant de définir la vision que les Russes ont de la francité et de la langue française, je ne pourrais que répéter cela : dans la littérature de ce pays, ils ont toujours admiré la fidélité des meilleurs écrivains français à ce but prométhéen.

Ils vénéraient ces écrivains et ces penseurs qui, pour défendre leur vérité, affrontaient l'exil, le tribunal, l'ostracisme exercé par les bien-pensants, la censure officielle ou celle, plus sournoise, qui ne dit pas son nom et qui étouffe votre voix en silence.

Cette haute conception de la parole littéraire est toujours vivante sur la terre de France. Malgré l'abrutissement programmé des populations, malgré la pléthore des divertissements virtuels, malgré l'arrivée des gouvernants qui revendiquent, avec une arrogance éhontée, leur inculture. « Je ne lis pas de romans », se félicitait l'un d'eux, en oubliant que le bibliothécaire de Napoléon déposait chaque jour sur le bureau de l'Empereur une demi-douzaine de nouveautés littéraires que celui-ci trouvait le loisir de parcourir. Entre Trafalgar et Austerlitz, pour ainsi dire. Ces arrogants incultes oublient la force de la plume du général de Gaulle, son art qui aurait mérité un Nobel de littérature à la suite de Winston Churchill.

Ils oublient, ces ignorants au pouvoir, qu'autrefois les présidents français non seulement lisaient les romans mais savaient en écrire. Ils oublient que l'un de ces présidents fut l'auteur d'une excellente *Anthologie de la poésie française*. Ils ne savent pas, car **Edmonde Charles-Roux** n'a pas eu l'occasion de leur raconter l'épisode, qu'en novembre 1995 le président François Mitterrand appelait la présidente du jury Goncourt et d'une voix affaiblie par la maladie lui confiait : « Edmonde, cette année, vous avez fait un très bon choix... » Par le pur hasard de publication, cette année-là le Goncourt couronnait un écrivain d'origine russe, mais ça aurait pu être un autre jeune romancier que le Président aurait lu et commenté en parlant avec son amie et la grande femme de lettres qu'était Edmonde Charles-Roux.

Ceux qui aujourd'hui, au sommet, exaltent le dédain envers la littérature ne mesurent pas le courage qu'il faut avoir pour lancer un auteur inconnu, le défendre et ne pas même pouvoir vivre la joie de la victoire remportée – tel était le merveilleux dévouement de Simone Gallimard qui, quelques semaines avant sa disparition, avait publié *Le Testament français* au Mercure de France. Ces non-lecteurs ne comprendront jamais ce que cela signifie, pour un éditeur, de monter à bord d'une maison d'édition dans la tempête, de ressaisir la barre, de consolider la voilure, de galvaniser l'équipage et de sauver ce bon vieux navire comme l'a fait, du haut de sa passerelle, le capitaine du Seuil. Non, ceux qui ne lisent pas ne pourront jamais deviner à quoi s'expose, financièrement et médiatiquement, un éditeur en publiant un livre consacré à un soldat oublié, à un obscur lieutenant Schreiber, des souvenirs qu'il faudra imposer au milieu du déferlement des best-sellers anglo-saxons et de l'autofiction névrotique parisienne. L'homme qui a eu le panache d'accepter ce risque, chez Grasset, a balayé mes doutes avec le brio d'un Cyrano de Bergerac : « Avec ce texte, Monsieur, je ne suis pas dans la logique comptable ! » Oui, du pur Cyrano. Quelle folie mais quel geste ! Et quel dommage que les usages du discours académique m'interdisent, paraît-il, de divulguer le nom de ces deux hommes, de ces deux grands hommes !

La nouvelle caste d'ignorants ne pourra jamais concevoir ce qu'un livre français, oui, un petit livre de poche tout fatigué, pouvait représenter pour les Russes francophones qui vivaient derrière le Rideau de fer. Je me souviens qu'un jour à Moscou, dans les années soixante-dix, j'ai été intrigué par le roman d'un jeune écrivain français, par l'originalité de son titre : *Les Enfants de Gogol*. Les catalogues de la Bibliothèque des langues étrangères reléguaient cet auteur dans ce qu'on appelait le fonds spécial. Il fallait obtenir une autorisation assortie de trois tampons et consulter ce livre sous l'œil vigilant de la préposée. *Les Enfants de Gogol,* écrit par Dominique Fernandez. Un auteur donc à la réputation suffisamment sulfureuse pour effaroucher les pudibonds idéologues du régime.

On pouvait aussi tenter sa chance sur le marché noir et acquérir ce livre-là ou un autre au prix moyen de cinq à dix roubles, deux journées de travail pour un Russe ordinaire, l'équivalent d'une centaine d'euros. Mais voyez-vous, Mesdames et Messieurs, personne à cette époque ne parlait du prix excessif des livres.

Un Moscovite aurait gagné la réputation du dernier des goujats s'il s'était plaint d'avoir trop dépensé pour un livre de poche français qui avait bravé le Rideau de fer.
On me fera observer que cette haute exigence littéraire n'est plus tenable dans notre bas monde contemporain où tout a un prix mais rien n'a plus de valeur. Parler de la mission prométhéenne de l'écrivain, de l'idéal du verbe poétique, des ultimes combats pour l'esprit sur un donjon assiégé par l'inculture, les diktats idéologiques, les médiocrités divertissantes, n'est-ce pas un acte devenu suicidaire ?
Eh bien, quittons cet Olympe de poètes et descendons sur terre, retrouvons-nous dans cette France d'antan, qui n'avait rien d'idyllique, en 1940, par exemple. Au milieu des combats, des blessés, des morts, dans le feu d'une atroce défaite, aux côtés des soldats qui se battent pour l'honneur de leur vieille patrie. Ce ne sont pas des intellectuels ni des poètes, et pourtant l'un d'eux, un presque anonyme lieutenant Ville décide de tracer quelques strophes sur la page de garde dans le *Journal des marches* du 4e régiment de cuirassiers. Il le fait pour son tout jeune frère d'armes, l'aspirant Schreiber, sachant que la mort peut les séparer d'une minute à l'autre. Un bref poème sans prétention, à la versification impromptue, le seul poème sans doute que le lieutenant ait rédigé durant sa vie :

Écrire une pensée à ce gosse-là, quoi dire ?

Sinon qu'un soir, il arrivait au cantonnement

En rigolant comme un enfant !

Un matin de printemps, il pleut du fer mais

Il rigole bien comme un gamin !

Un jour, la frontière de France s'allume,

Il faut être partout où ça brûle et cogner, cogner,

En hurlant aux vieux guerriers : « Souriez, souriez ! »

Un crépuscule sombre et rouge. Derrière nous, la mer,

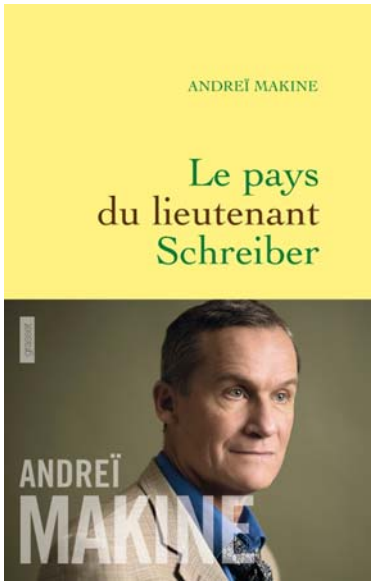
Sur nos têtes, devant nous, l'enfer.

Lui s'en amuse, sort des plaisanteries, comme un titi !

Revenus sur la belle terre de France, hélas, tout est perdu.

On baroude encore pour l'honneur.

Le gosse est toujours là, souriant et sans peur…



Non, le lieutenant Ville n'avait pas l'intention de rivaliser avec Victor Hugo. Ces strophes notées entre deux bombardements témoignaient d'une époque où les enfants apprenaient encore par cœur Corneille et Racine, Musset et Rostand. Cette musique intérieure créait dans leur âme ce qu'on pourrait appeler une « sensibilité littéraire », oui, la compréhension que, même dans les heures où l'homme est réduit à la simple chair à canons, la vie pouvait être rythmée autrement que par la haine sauvage et la peur bestiale des mortels.
Une sensibilité littéraire. Serait-elle la véritable clef qui permet de deviner le secret de la francité ?
J'ai cherché à l'exprimer en parlant, dans un livre, du lieutenant Schreiber et de ses frères d'armes. Ce jeune lieutenant français, âgé de quatre-vingt-dix-huit ans, est aujourd'hui parmi nous. Tout au long de nos conversations, son seul désir était de rendre un peu plus pérenne la mémoire de ses camarades morts pour la France. Surtout le souvenir de Francis Gilot, un jeune tankiste de dix-huit ans – dix-huit ans ! – tué en août 44, dans la bataille de Toulon.
Le général de Gaulle en parlant de ces combattants oubliés disait avec tout son talent d'écrivain, avec toute sa sensibilité littéraire : « Maintenant que la bassesse déferle, ces soldats regardent la terre sans rougir et le ciel sans blêmir ! »

Merci.

A.M.

Louis XX : « En politique, l'irréversible n'existe pas » !

Alexandra CERDAN
Journaliste et auteure compositrice

Le mois dernier, Alexandra Cerdan, journaliste de *Paris-Montmartre*, s'entretenait avec le prince Louis de Bourbon, héritier du trône de France. Voici le résultat de cette entrevue :

Alexandra Cerdan : En l'an 1792, la Convention abolit la royauté en France et proclame la République. Pensez-vous que cette décision soit irréversible ?

Monseigneur Louis de Bourbon : En politique l'irréversible n'existe pas. L'histoire nous le montre à travers de multiples exemples. La royauté en France a connu des heures sombres à côté de celles de gloire et de grandeur. Pour ne rester qu'autour de l'événement que vous citez, souvenons-nous que cette République n'eut qu'un temps bien court. Le Consulat l'a remplacé, puis l'Empire. La monarchie a été restaurée en 1814. Le XIXe siècle a connu après 1848 une longue instabilité institutionnelle. Tout est possible, cela dépend de ce que souhaitent les Français.

Alexandra Cerdan : Quel regard portez-vous sur la situation de la France et de l'Europe ?

Monseigneur Louis de Bourbon : Actuellement la situation de l'Europe est assez complexe. Le « vieux » continent affronte des crises multiples. Il y a la crise économique d'un monde qui est passé, sans doute trop rapidement, d'une économie reposant sur de multiples entreprises employant une main-d'œuvre importante en utilisant d'abondantes ressources à une économie dématérialisée, financiarisée, demandant plus de cerveaux que de bras. Tout cela s'est fait rapidement. Il faut trouver de nouvelles règles de conduite d'autant plus difficiles à trouver qu'elles doivent l'être dans le cadre non pas des Etats mais des continents, voire du monde. Ce bouleversement des conditions de vie s'accompagne d'un bouleversement des valeurs. Certaines anciennes ont été rejetées. On se rend compte désormais que sans elles la société n'est plus viable. Heureusement il y a de nombreux signes d'un renouveau qui se met en place. Ce n'est pas en regardant derrière que l'on trouvera les solutions mais en affrontant, sans œillères, le futur et en redonnant à l'homme toute sa place. C'est lui le référant du progrès.

Alexandra Cerdan: Pourquoi n'avez-vous pas fait

une carrière dans la politique ?

Monseigneur Louis de Bourbon : Il n'appartient pas à un chef de maison souveraine de faire de la politique au sens des partis. Il faut être réaliste. Quel serait le poids de ces prises de position ?
Ce qui est certain en revanche est que, par ce que je représente, c'est-à-dire une autre tradition politique que celle dans laquelle nous vivons, j'offre une alternative.

Alexandra Cerdan : A votre avis, pourquoi la France ne reconnaît-elle pas, même symboliquement pour un bien-être spirituel, qu'elle a aussi un Roi – au même titre que l'Espagne, l'Angleterre, la Belgique, etc.

Monseigneur Louis de Bourbon : Les pays que vous citez sont des monarchies. Les rois y ont donc toute leur place et pas seulement symbolique. En France, depuis l'abolition des lois d'exil, les héritiers des maisons qui ont à un moment ou un autre régné sur la France – car cela s'applique aussi aux Bonaparte ou aux Orléans – peuvent tenir leur rôle de témoins. Comme héritier des rois de France qui ont régné près de 1000 ans sur la France, j'essaye de remplir ma tâche et je suis présent partout où les autorités me demandent de faire vivre ou représenter la mémoire de la tradition et de la grandeur passée.

Alexandra Cerdan : Une partie du peuple français aimerait vous voir plus souvent dans les médias. Qu'en pensez-vous ?

Monseigneur Louis de Bourbon : Il faut poser la question aux médias… Mais je note lors de mes déplacements en province que les médias locaux sont beaucoup moins frileux que les médias nationaux.

Alexandra Cerdan : Quels sont vos sports favoris et lesquels d'entre eux pratiquez-vous ?

Monseigneur Louis de Bourbon : Je pratique ou j'ai pratiqué beaucoup de sports. Avec l'âge les goûts changent. Je pratique plusieurs fois par semaine la course à pied, qui est un bon contrepoids au stress de la vie quotidienne, et avec mes enfants je me suis remis au football !

Alexandra Cerdan : Pensez-vous que la tête d'Henri IV pourra être inhumée comme il se doit, en la basilique de Saint Denis ?

Monseigneur Louis de Bourbon : Je l'espère bien. Saint-Denis est la nécropole des rois de France. Le roi Henri IV y avait trouvé le lieu de sa sépulture en 1610. La Révolution l'en a chassé. Il est normal que ses restes y reviennent. Chaque fois que la vérité

Monseigneur Louis de Bourbon : Je donne une grande importance à l'analyse scientifique. Alors j'ai été très heureux des premiers résultats qui ont montré l'authenticité de la relique. Ce fut une grande satisfaction pour moi. D'autres analyses sont en cours car certains avaient soulevé des doutes sur quelques points ou interprétations. Quand le dossier sera clos nous pourrons poursuivre, avec les autorités publiques et l'administration, le projet de dépôt solennel à Saint-Denis.

Alexandra Cerdan : Pour terminer, je souhaite vous laisser le dernier mot.

Monseigneur Louis de Bourbon : Je m'adresse donc aux Français à qui je dis, comme avant moi le Saint-Père : n'ayez pas peur ! Pas peur de l'avenir. Une histoire riche de traditions et de grandeur reposant sur les valeurs nées du baptême de Clovis, sont là pour aider à croire dans le destin de la France.

A.C.

historique peut être rétablie, par une restauration ou en redonnant à des objets leur place d'origine, cela doit être fait. C'est ainsi que les monuments conservent leur authenticité et gardent tout leur sens.

Alexandra Cerdan: Vous avez fait expertiser la tête d'Henri IV. Quelle a été votre réaction lorsqu'elle a été identifiée authentique ?

Paris, une fin d'année très … Tatare

Pascal Klovdovitch MAS
Conseiller spécial auprès du Ministre-représentant permanent à Paris de la République du Tatarstan

1. VISITE DU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE DU TATARSTAN, RUSTAM NURGALIEVITCH MINNIKHANOV

Si en France comme en Russie on regrette que les relations entre les deux pays ne soient pas au niveau auquel elles devraient être à la suite de décisions politiques hasardeuses, il n'en demeure pas moins que le lien n'est pas rompu et que les échanges se perpétuent dans de nombreux domaines.

Les 29 et 30 janvier 2017, le Président de la République du Tatarstan, Rustam Nurgalievitch MINNIKHANOV a effectué pour la première fois depuis sa prise de fonctions en qualité de Président de la République du Tatarstan, une visite officielle de travail.

Accompagné d'une importante délégation de hauts fonctionnaires d'état, d'industriels et de personnalités du monde des affaires, il a passé 48 heures à Paris à un rythme coutumier pour un coureur automobile comme lui, c'est-à-dire à 200 km/heure.

Le séjour a débuté le 29 novembre par un grand concert réunissant les plus grands artistes tatars du moment. 80 musiciens, chanteurs, et danseurs se sont succédé sur la scène de l'auditorium de l'ambassade de la Fédération de Russie à Paris, offrant un spectacle des plus extraordinaires dont tous les participants ont salué avec enthousiasme et admiration la qualité exceptionnelle. Il ne fait aucun doute que cette soirée fera partie des plus grands

événements de l'année 2016, et même au-delà de cette seule année, accueillis par l'ambassade de la Fédération de Russie.

Après ce spectacle éblouissant qui mettait en exergue la spécificité si originale du Tatarstan et du mode de vie de ses habitants, l'ambassadeur Alexandre ORLOV a offert un buffet que les participants français ne sont pas prêts d'oublier. Tandis que dans les couloirs se tenaient une exposition de photos du Tatarstan moderne et de l'artisanat local.

Une rencontre entre le Président MINNIKHANOV et la diaspora tatare en France s'est déroulée dans un des salons au cours de laquelle le président a entendu les représentants de la communauté tatare de France et remis quelques décorations.

Dans son allocution en direction de la diaspora tatare, le Président MINNIKHANOV a manifesté avec chaleur son souhait que soit organisé de manière visible et attirante le Sabantuy 2017 à Paris en un lieu accessible et ouvert susceptible de mieux faire connaître des Parisiens ce grand festival culturel tatar désormais fêté dans le Monde entier.

La journée du 30 novembre était consacrée aux visites et rencontres protocolaires et professionnelles.

Après une séance de travail intensif au siège du MEDEF-International au cours de laquelle ont été signés quatre accords de coopération entre des entités tatares et des entreprises françaises, la délégation présidentielle s'est rendue au siège de l'UNESCO afin d'y rencontrer **Mme BUKOVA,** Directrice générale de l'UNESCO qui apporte une attention très spéciale et favorable au classement du deuxième site tatar au patrimoine universel : la ville de Bolgar.

A l'aspect culturel a succédé l'aspect politique avec la réception du Président MINNIKHANOV par le Président du Sénat de France, deuxième

Mosquée de Bolgar

personnage de la République Française : Monsieur Gérard LARCHER. Les relations entre le Sénat de France et la République du Tatarstan sont anciennes car elles ont été établies dès 1991 lorsque de Président de la nouvelle République du Tatarstan, Mintimer Charipovitch CHAÏMIEV a souhaité tisser des liens étroits avec une institution française proche structurellement de la république du Tatarstan.

Ces liens ne se sont jamais distendus et c'est avec un plaisir visible que le Président LARCHER a fait honneur au Président MINNIKHANOV, qui lui non plus n'a pas masqué le plaisir de cette rencontre.

Alors que tant d'officiels français ignorent jusqu'à l'existence de la République du Tatarstan, le Président LARCHER a bien compris l'importance du Tatarstan dans l'économie de la Fédération de Russie et le rôle du Président MINNIKHANOV dans la gouvernance de la Fédération et de conseil auprès du Président POUTINE.

En octobre, c'est une personnalité politique française éminente qui avait fait le voyage à Kazan pour une mission d'étude sur l'Islam russe pratiqué au Tatarstan dans le cadre de sa fondation : Jean-Pierre CHEVENEMENT.

L'ancien ministre qui visitait la capitale tatare pour la première fois est revenu comme tous les Français qui se rendent à Kazan : Enchanté.

Cette visite a été évoquée dans les entretiens du Sénat car Jean-Pierre CHEVENEMENT, ancien sénateur du Territoire de Belfort, et conseiller spécial au Ministère des Affaires Etrangères de la France, n'a pas manqué de rapporter au Président LARCHER ses impressions enthousiastes.

La mi-journée étant atteinte, au cours d'un déjeuner offert par SE Alexandre ORLOV à la résidence de l'Ambassadeur, le Président MINNIKHANOV s'est entretenu avec Monsieur Christian ESTROSI, président de la région française « Provence-Alpes-Côte d'Azur » avec laquelle le Tatarstan a contracté un accord de coopération en 2014. Puis une fois le café bu, la délégation a pris le chemin du siège parisien de la société Schneider Electric, grand entreprise industrielle qui fut l'une des premières sociétés françaises à s'installer dans la Zone Economique Spéciale d'Alabuga et qui envisage une seconde implantation au Tatarstan.

De retour de cette visite technique, le Président MINNIKHANOV était attendu au Quai d'Orsay pour une rencontre avec Monsieur Matthias FEKL, secrétaire d'état au Commerce Extérieur, au Tourisme et au Développement International.

C'est cette visite qui a clôt le programme officiel du Président MINNIKHANOV qui n'a pas pu profiter d'un Paris étrangement ensoleillé en cette saison car attendu à Moscou pour une autre réunion de travail.

Ces 48 heures de visite du Président MINNIKHANOV à Paris ont suscité une vague d'intérêt et de curiosité envers le Tatarstan. Les Français qui ont été

Le Président MINNIKHANOV et Monsieur Matthias FEKL

impliqué dans cette visite ont découvert une « autre Russie » avec sa langue particulière, ses coutumes originales et surtout un dynamisme économique et technologique qui place pour la 3ème fois consécutive le Tatarstan en première place pour le climat favorable aux affaires.

Avec deux Zones Economiques spéciales, dont l'une consacrée intégralement à l'innovation et aux nouvelles technologies numériques (Innopolis) ; des événements sportifs, culturels, économiques de renommée mondiale, la République du Tatarstan apparaît comme l'une des régions de Russie les plus attractives.

Kazan est reconnue comme la 3ème capitale de la Fédération de Russie, et officiellement « capitale sportive de la Russie ». Ce titre ne devrait pas lui être disputé dans les deux années à venir car Kazan accueillera cinq matchs de la coupe du monde de football FIFA-2018 dont un quart de finale, ce qui ne manquera pas de renforcer la notoriété du Tatarstan dans le Monde.

2. VISITE DU MAIRE DE KAZAN M. ILSUR RAÏSSOVITCH METCHINE

A quelques jours de la visite à Paris du Président de la République du Tatarstan, Rustam Nurgalievitch MINNIKHANOV, c'est le Maire de Kazan qui s'est rendu dans la capitale française pour y signer un accord d'amitié et de coopération avec Paris.

Mardi 13 décembre c'est dans les salons prestigieux de l'Hôtel de Ville de Paris qu'a été officialisé un protocole d'accord entre la capitale française et la capitale tatare.

Cet accord s'articule essentiellement sur des échanges de valorisation touristique entre Paris et Kazan. Paris, lourdement éprouvée au cours des

années 2015 et 2016 effectue des rapprochements avec des villes dynamiques à fort potentiel touristique et culturel. C'est le cas de Kazan.

En paraphant le document, Anne HIDALGO, Maire de Paris, n'a pas oublié de mentionner que Paris était candidate pour l'organisation des Jeux Olympiques de 2024. Ilsur METCHINE a rappelé que Kazan bénéficiait d'une grande expérience en matière d'accueil d'événements sportifs d'envergure mondiale en citant : les Universiades de 2013, les Championnats du Monde de sports nautiques de 2014, les championnats d'Europe de Judo de 2015 et la prochaine venue en 2018 de la Coupe du Monde de football FIFA2018.

Ilsur Raïssovitch METCHINE et Anne HIDALGO

Parmi les opérations de promotion touristico-culturelles, il est envisagé de célébrer le Sabantuy 2017 à Paris sous la Tour Eiffel, dans les jardins du Champs de Mars. Cette fête traditionnelle tatare produit un enthousiasme collectif dans toutes les villes du monde où elle est célébrée. Le Sanbantuy 2017 sera sans aucun doute la façon la plus joyeuse de prendre contact avec la culture tatare.

P.K.M.

BHL et le terrorisme intellectuel en France

Nicolas Bonnal
Ecrivain et essayiste

Cela fait quarante ans qu'il dure et ce n'est pas ce papier qui fera mettre à la retraite le BHL qui réclamait avec notre presse mobilisée sa guerre contre la Russie après la Libye - en attendant la Chine. BHL synthétise à lui seul *le mal français* jadis plus ou moins défini par le ministre gaulliste Alain Peyrefitte.

Il incarne la chasse aux sorcières à la française, le fanatisme à la française, la superficialité à la française, le manque de professionnalisme à la française, le style pompeux à la française ; le goût enfin pour la lutte contre les *tyrans* qui s'est exprimé au-delà du ridicule ces dernières années avec ces présidents héritiers de Guy Mollet et de la Convention – sans oublier le gouvernement de 1849 qui voulait faire la guerre *pour rien* à la Russie (voyez la fin des Souvenirs de Tocqueville).

Ce n'est pas un hasard si les intellectuels juifs comme Raymond Aron et Simon Nora l'avaient remis à sa place, après la publication de son « idéolochie ». Car BHL incarne - et sans le vouloir - la stupidité du cuistre à la française, certainement pas le complot juif pour attardés des Alpes ! Il n'est certainement pas le grand Marx ou le Trotski que je référence ici ; il est le pédant de salon plastifié que nous avons connu depuis des lustres, le Trissotin dont se moque

Molière, ou le jésuite défroqué qui lançait jadis ses croisades roboratives contre le monde entier (Albion à midi, l'Autriche l'après-midi, la lointaine Russie le soir - en attendant la raclée contre la Prusse le lendemain).
Aude Lancelin a eu maille à partir avec lui et elle en parle bien ici :

Qu'une telle affaire fût simplement possible constituait décidément un terrible symptôme. Ce Bernard-Henri Lévy, en soi, était un hapax, une bizarrerie à tous égards, mais la situation qui lui était faite, l'état d'exception permanent dont il jouissait, disait tout de la dégradation à peine concevable dans laquelle la société culturelle et médiatique française était tombée.

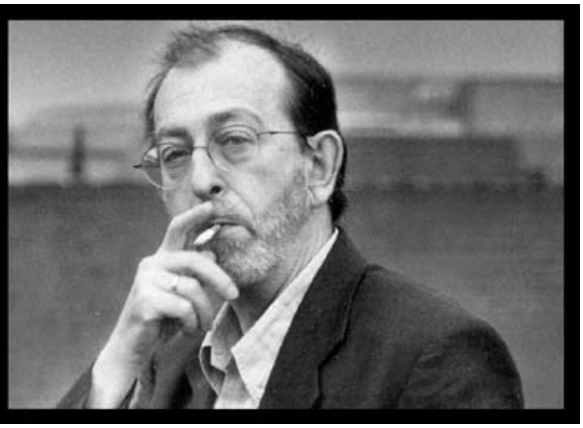
Lancelin excuse l'homme de la rue, moi pas. L'homme de la rue soutient l'euro, l'OTAN, les guerres socialistes et il bouge encore moins que ses ancêtres. Et elle nous dénonce aussi la presse à ses ordres.
Or il y a erreur encore. La presse française n'est pas à ses ordres. Subventionnée, non commerciale, nulle, elle pense simplement comme lui sur tous les sujets ! C'est ce que Tocqueville appelait *la tyrannie de la majorité*…
L'homme de la rue, lui, n'était plus la dupe de Bernard-Henri Lévy cependant. Les ventes de ses livres ne se redresseraient jamais vraiment de l'annus horribilis que fut pour lui 2010. Tout ce qu'il pourrait faire désormais, c'était entretenir quelques parasites pour l'admirer de façon intéressée, ou nuire encore dans la coulisse. Les médias officiels ne le lâcheraient jamais tout à fait cependant, c'était là l'étrangeté du temps. Plutôt que de pousser de nouveaux noms, ils préféraient mourir avec leurs intellectuels croupions.
A propos de ces suicides médiatiques et du fanatisme suiviste, on recommandera la lecture de Cochin sur la terreur sèche, ce cocktail continu de bêtise et de terrorisme intellectuel qui n'a rien à envier à l'illuminisme anglo-saxon que dénonceront Johnson ou Chesterton.
Et voici ce que dit Cochin sur *la terreur sèche* dans *La Libre pensée* :
« La Terreur régnait sur la France en 1793, mais elle régnait déjà sur les lettres, au temps où le philosophisme jetait Fréron à Vincennes, Gilbert à l'hôpital et Rousseau hors de ses sens et fermait l'Académie aux « hérétiques ». Avant le Terreur sanglante de 1793, il y eut, de 1765 à 1780 dans la république des lettres une Terreur sèche dont l'Encyclopédie fut le Comité de Salut public et d'Alembert le Robespierre. Elle faucha les réputations comme l'autre les têtes ; sa guillotine, c'est la diffamation, « l'infamie », comme on disait alors... Et les têtes tombent en grand nombre : Fréron, Pompignan, Palissot, Gilbert, Linguet, l'abbé de Voisenon, l'abbé Barthélemy, Chabanon, Dorat, Sedaine, le président de Brosses, Rousseau lui-même pour ne parler que des gens de lettres, car le massacre fut bien plus grand dans le monde politique. »
Notre BHL n'est que le président – ou le chef de meute, de la *cabale* dit Molière dans Don Juan - de **la minable république des lettres sous l'éteignoir de laquelle nous vivons depuis des siècles**. Il incrimine l'antisémitisme, or il incarne la nullité impétueuse du cuistre à la française. Il n'est même que cela, au-delà de son indécente incompétence et de ses prédictions ridicules. Après Clinton, Hollande ? Après Hollande, Juppé ? Cette nullité est aussi caractéristique de la presse *mainstream* que certains s'échinent encore à lire, fût-ce pour la critiquer.
Voilà pourquoi on ne s'intéresse ici qu'à la littérature du début du dix-neuvième siècle, celle de Tocqueville, Chateaubriand, Balzac, Gautier, Dumas, tous amis de la Russie, de l'esprit romantique, libre et aristocratique – dont de Gaulle fut le dernier héritier littéraire et politique.

N.B.

Alain de Benoist :

Patriotisme - aimer les siens ne signifie pas qu'il faille détester les autres

Nicolas GAUTHIER
Auteur et journaliste



Pour certains patriotes, la ligne de fracture politique se résumerait entre les « nôtres » et les « autres »… Ce concept ne serait-il pas un peu court ?

Il est surtout équivoque. Veut-on dire que, par principe, il est toujours légitime de préférer les « nôtres », ou que par rapport aux « autres » les « nôtres » ont toujours raison ? Le vieux principe *« my country, right or wrong »* est souvent mal interprété. Il ne signifie nullement qu'il faut donner raison à son pays même quand il a tort, mais que lorsqu'il a tort il n'en demeure pas moins notre pays, ce qui n'est pas la même chose.

En outre, pour admettre que notre pays puisse parfois avoir tort, il faut disposer d'un critère de jugement excédant notre seule appartenance. Faute d'un tel critère, la vérité se ramène à l'appartenance, c'est-à-dire à la pure subjectivité. C'est la conception développée par Trotski dans *Leur morale et la nôtre* (1938). Ce n'est pas la mienne.

Sur la préférence, je n'ai en revanche pas d'objection. La commune appartenance nourrit, non seulement chez l'homme, mais aussi chez les autres animaux, un sentiment naturel qui porte à préférer ceux qui nous sont plus proches, qui nous ressemblent et en qui nous pouvons nous reconnaître. Il ne s'ensuit pas que nous devions détester les autres. En règle générale, un homme préfère ses enfants aux enfants

des autres. Si son fils est en train de se noyer en même temps que l'un de ses camarades, c'est son fils qu'il cherchera à sauver en premier. Il y a, bien sûr, toujours des exceptions, parfois justifiées, mais elles confirment la règle.

Le patriotisme n'en est pas moins devenu aujourd'hui, aux yeux de beaucoup, une idée ringarde, digne de cette « France moisie » jadis stigmatisée par Philippe Sollers. Comment en est-on arrivé là ?

Excellente question. Lactance, qu'on a surnommé le *« Cicéron chrétien »*, disait au début du IVe siècle que *« l'attachement à la patrie est, par essence, un sentiment hostile et malfaisant »*. Apparemment, il a fait école. Mais comment en est-on arrivé à diaboliser le sentiment naturel de préférence pour les siens ? Esquisse d'une réponse.

Dans la foulée de l'idéologie du progrès, on a d'abord disqualifié le passé au seul motif que la modernité attribue plus de valeur au présent qu'au passé. Porteur de valeurs et d'exemples révolus, le passé n'a dès lors plus rien à nous dire. Il n'est au pis qu'une erreur, au mieux qu'une annonce imparfaite des catégories modernes. Les grandes idéologies universalistes nous ont ensuite convaincus, d'abord que tous les hommes sont partout les mêmes, ensuite que parmi ces mêmes il y en a quand même qui sont pires que les autres, à savoir les Européens.

Cette conviction a ouvert en grand les portes de la repentance : il faut se repentir, voire finalement s'excuser d'exister. Amour de l'autre et haine de soi. Dette infinie à l'égard du reste du monde, rédemption par l'immigration. Comme l'écrit François Bousquet, *« le majoritaire est trois fois coupable : en tant que mâle (c'est le procès en misogynie), en tant qu'hétérosexuel (c'est le procès en homophobie), en tant que Blanc (c'est le procès en racisme) »*.

On s'est aussi attaché à discréditer tout ce qui est de l'ordre de la nature, de l'ancrage ou de l'enracinement. Dans son dernier livre, Yann Moix déclare fièrement que *« la naissance ne saurait être biologique »*, car *« naître […] c'est s'affranchir de ses gènes [sic] »*, ce dont ne sont capables que *« ceux qui préfèrent les orphelins aux fils de famille, les adoptés aux programmés, les fugueurs aux successeurs, les déviances aux descendances »*. *« La question se pose de savoir pourquoi une femme devrait préférer ses propres enfants à ceux du voisin du simple fait qu'ils sont biologiquement les siens [sic], alors que tous ont la même valeur morale en tant que personnes humaines »*, écrit de son côté le philosophe « branché » Ruwen Ogien.

Enfin, on a désacralisé. Même si elle a finalement été annulée, l'invitation faite au rappeur Black M de venir chanter à Verdun entre dans ce cadre (Prokofiev à Palmyre, Black M à Verdun : deux mondes). Plus remarquables encore sont les paroles prononcées par Najat Vallaud-Belkacem pour justifier qu'on puisse encore chanter « La Marseillaise » : *« La Marseillaise est un hymne national tourné vers l'universel [sic]. Sa place au sein de notre école est donc multiple, diverse et variée [sic]. Elle s'appuie sur la voix, l'instrument le plus démocratique qui soit [sic]. »* Ce tissu d'imbécillités

traduit une véritable contorsion mentale. C'est dans le même esprit qu'on s'applique à représenter les opéras de Wagner avec des mises en scène grotesques, afin de discréditer le contenu idéologique du livret.

L'antiracisme a aussi joué un rôle…

Le « racisme » dont on parle aujourd'hui n'a, depuis longtemps, plus rien à voir avec les races. Le terme est devenu un opérateur commode permettant de stigmatiser toute critique dont feraient les frais des minorités dont les revendications s'expriment dans le langage des droits afin de placer la majorité en état de sidération et de la rendre étrangère à elle-même. De la plaisanterie au « harcèlement », tout ce qui est susceptible d'être perçu comme désagréable, déplaisant, humiliant, offensant, par tel ou tel individu à raison de son appartenance à tel ou tel groupe, est considéré comme du « racisme ».

On ne cache d'ailleurs pas qu'une définition objective du racisme serait encore de la discrimination : *« Une attitude perçue comme raciste par une personne "racisée" doit être considérée comme telle sans discuter. Seules sont légitimes à définir le racisme d'une situation les personnes "racisées" concernées »*, pouvait-on lire dans un texte récent.

Parallèlement, au cinéma, les films de science-fiction ont pris le relais des westerns, parce qu'il n'y a plus qu'avec les extra-terrestres qu'on peut, sans « discriminer », imaginer une lutte sans merci.

Le « racisme » en est ainsi venu à regrouper toutes les « phobies » face auxquelles des sensibilités exacerbées exigent des réponses institutionnelles et judiciaires. La loi est plus que jamais appelée à consacrer le sentiment ou le désir. On retrouve là les ravages de la subjectivité.

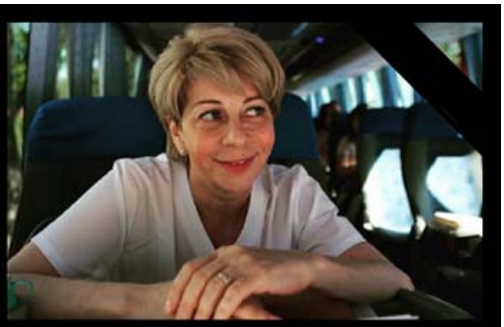
Ainsi la figure du nomade, de l'individu hors-sol, désincarné, qui n'est « déterminé » par rien et se crée librement lui-même, s'est-elle peu à peu imposée, tandis que la « société ouverte » s'imposait comme l'horizon indépassable de notre temps.

N.G.

Entretien réalisé par Nicolas Gauthier, pour nos amis de Boulevard Voltaire, reproduit avec l'autorisation de Nicolas Gauthier et Alain de Benoist

LIZA GLINKA : IN MEMORIAM.

Françoise Compoint
Journaliste à Pravda.ru



Menue et forte, voix rauque et regard doux, celle que certains comparent à la Mère Teresa a trouvé une sépulture à sa taille : la mer Noire. Elle était au nombre des 97 passagers du Tupolev Tu-204 qui s'est écrasé, pour des raisons qui restent obscures, à l'aube du 25 décembre. Difficile de décrire en quelques mots ce que fut le parcours professionnel de docteur Liza après son retour en Russie, vers 2006, et un peu plus tôt, en 1999, lorsqu'elle avait quitté les USA pour venir s'installer à Kiev et y fonder un hospice pour les cancéreux en phase terminale. Depuis, elle formule un credo auquel elle restera fidèle jusqu'au dernier souffle : aider les misérables, les démunis, les rejetés.

En 2007, elle fonde une organisation caritative, *L'aide juste*, qui regroupe actuellement sept bénévoles. On la voit panser les plaies suppurantes des SDF, humecter les lèvres gercées des mourants, administrer des soins palliatifs aux vieillards qui se savent condamnés et dont beaucoup souffrent d'être seuls au soir de leur vie.

Mais c'est au début de la guerre ukraino-otanienne que docteur Liza se fait particulièrement remarquer. Membre du Conseil russe des droits de l'homme, elle organise l'évacuation systématique des enfants du Donbass malades et/ou blessés de guerre. Dans un contexte de blocus humanitaire sévère mais surtout de blocus administratif – les FAU étaient plus d'une fois hostiles au passage des convois humanitaires vers la Russie – la tâche était aussi périlleuse que de longue haleine. Liza n'a jamais baissé les bras. Bien au contraire.

A force de ténacité et de combat avec l'engrenage bureaucratique, des centaines d'enfants donbassiens ont pu suivre un traitement gratuit dans les meilleures cliniques de Moscou. Cette gratuité des soins est aussi le résultat de l'investissement personnel de Liza qui a su intercéder auprès des autorités. On connaît même des cas de transplantation rénale ou d'amputations complexes, des cas a priori désespérés qui auraient pu doubler le sinistre bilan infantile des pilonnages ukrainiens des Républiques du Donbass.

– Vous qui avez été plus d'une fois dans le Donbass, en gardez-vous des souvenirs troublants, voire choquants, lui demandait, il y a environ deux ans, un

journaliste de Life News ?
– Oui, parmi tant d'autres, celui d'un petit garçon de deux ans. Il ne savait pas encore parler. Pourtant, quand on lui criait Gare aux obus, il tombait à plat ventre, se cachait les oreilles avec les mains, fermait les yeux, et tirait la langue pour équilibrer la tension. Il le faisait si bien, on aurait dit un petit soldat.
– Qu'est-ce qui vous a encore surpris?
– Que l'on puisse s'habituer à tout. Même à la guerre. Et que l'on s'y habitue à la vitesse grand v.
Il s'était trouvé des contempteurs de différents bords politiques pour lui reprocher son apolitisme. Comme par hasard, dans la plupart des cas, il s'agissait des fameux libéraux russes qui, de concert avec le Croix-Rouge, mettant eux-mêmes à nu la déliquescence de leur pensée, se refusaient à comprendre que l'on puisse venir en aide à des enfants appartenant « au camp opposé, au camp pro-Poutine ».

S'étonnerait-on alors de la réaction indignée de la clique « démocratique » lorsque Liza attesta ne pas avoir vu de contingents russes dans le Donbass ? C'est toujours en tant que médecin et philanthrope que Glinka a élargi son engagement à l'enfer syrien. Si elle a trouvé la mort avec les Chœurs de l'Armée rouge et les journalistes qui les accompagnaient pour couvrir les concerts de fin d'année, c'est bien qu'elle avait profité de l'occasion pour acheminer des médicaments vers Alep via Lattaquié. C'était loin d'être son premier déplacement en Syrie car pour elles, il n'y avait ni Russes, ni Ukrainiens, ni Syriens – rien que des êtres humains voués à la souffrance et dont elle retranscrivait les histoires dans son journal en ligne.
Celle d'un garçonnet de cinq ans, condamné, qui demandait au Père Noël un peu de silence à la place d'une tortue Ninja, celle d'un ancien détenu, voyou à peine repentant, les traits durs et le cœur tendre, qui

avait demandé un chevreuil dans son lit d'hôpital parce qu'il lui rappelait son enfance campagnarde, celle d'une sans-abri qui pleurait encore son grand amour de jadis et donnait des leçons de philo dignes de Paris-X et des penseurs existentialistes. Il m'a fallu une nuit blanche pour égrener tous ces visages à multiples facettes que Liza, après de longues journées de dur labeur, a pris la peine d'immortaliser.
Pour les russophones, une réalisatrice de talent, Elena Pogrebizhskaya, avait tourné en 2009 un documentaire consacré au quotidien de docteur Liza. Son quotidien à elle et celui de ses protégés, tous de grands malades. Je me permets de traduire ici deux extraits d'entretien.
Elena P. : Je vois que la mort ne vous fait pas peur...
Docteur Liza. : Qu'est-ce qui vous le fait penser ?
Elena P. : Ah, parce que finalement elle vous fait peur ?
Docteur Liza. : Mais bien sûr ! Et même beaucoup ! Je ne sais pas comment je vais mourir. Peut-être que ma disparition sera instantanée, peut-être que je vais mettre du temps, souffrir... Je ne sais pas. Et c'est le fait de ne pas savoir qui fait peur. Mes sentiments religieux me laissent supposer qu'il y a quelque chose dans l'Après mais quoi au juste .. Il n'y a rien de pire que l'Inconnu (...)
Elena P. : C'est pas trop dur ?
Docteur Liza. : Quoi donc ?
Elena P. : Et bien de s'occuper des gens qui sont condamnés.
Docteur Liza. : Et c'est quoi la différence entre toi et ces gens-là ?
Elena P. : Et bien... Moi, je ne suis pas condamnée.
Docteur Liza. : Ah bon ? Non, tu n'es pas condamnée POUR L'INSTANT. Mais tu le seras, comme je le serai, un jour ou l'autre. Pourquoi me serait-il plus dur de leur parler à eux que de te parler

Elizaveta Glinka décorée au Kremlin pour son travail humanitaire. Photo Alexei Druzhinin. AFP

à toi ?

Silence tombal. Elena est désarçonnée.

Le dix décembre, Elizaveta Glinka a été décorée au Kremlin pour son engagement humanitaire. Nous ne savons jamais si nous reviendrons vivants, parce que la guerre, c'est l'enfer sur terre, et je sais de quoi je parle, dit-elle lors de son discours officiel. Mais nous avons la ferme conviction que la bonté, la compassion, et la charité, ont toujours raison des armes.

Hommage.

F.C.

La rédaction de « Sans Frontières » se joint à cet hommage de notre amie Françoise Compoint et adresse ses condoléances aux familles et aux proches des victimes, au peuple et aux autorités russes. Cette tragédie est d'autant plus triste qu'elle a touché, outre la Docteur Glinka, l'un des plus illustres ensembles russes. Nous sommes, aujourd'hui plus encore, avec le peuple russe en ce moment de deuil et cette perte irréparable.

Elizaveta Glinka, alias Docteur Liza[1], grande figure de l'action humanitaire, était dans l'avion qui s'est abîmé en mer Noire le 25 décembre dernier avec le chœur de l'Armée rouge qui se rendait en Syrie.

Je suis d'autant plus bouleversé par sa disparition que je l'avais rencontrée l'année dernière en décembre 2015 au ministère des affaires étrangères de la république populaire de Donetsk et nous avions travaillé ensemble pour la coordination de l'aide à apporter aux populations du Donbass victimes du régime de Kiev.

Nous avions évoqué lors de cette rencontre, divers projets, dont celui de créer une structure humanitaire franco-russe afin de renforcer les liens entre nos deux pays.

A ce stade, et dans l'attente de l'analyse des boites noires de l'avion, il est impossible d'affirmer avec certitude que l'appareil a été frappé par une puissance hostile ou s'il a été victime d'une avarie.

Toutefois, il me paraît difficile de ne pas faire le rapprochement entre les menaces proférées[2] par Barack Obama et la série d'attaques répétées que la Russie subit depuis. Tout se passe comme si l'administration étatsunienne sortante mettait en œuvre un processus de durcissement extrême des relations avec la Russie afin de ruiner à l'avance la politique pro-russe de Donald Trump en créant une

Le Dr Liza, à droite sur la photo, avec Emmanuel Leroy,
Président de l'association humanitaire française Urgence Enfants du Donbass

situation de conflit irrémédiable sur laquelle son successeur ne pourra revenir.

Le 19 décembre, assassinat de l'ambassadeur de Russie[3] Andreï Karlov en Turquie suivie quelques heures plus tard de la mort mystérieuse de Piotr Polshikov, diplomate de haut rang spécialiste de l'Amérique Latine, retrouvé mort par arme à feu dans son appartement moscovite. Suicide ou assassinat ? nous n'avons pas de réponse pour l'instant.

Est-ce que tous ces faits seraient à mettre en relation avec la capture d'officiers occidentaux[4], y compris Français, qui auraient été découverts dans un bunker d'Alep Est lors de la libération de la ville ? Pour ceux qui seraient surpris par cette révélation, ou pour les sceptiques invétérés, je rappellerai les propos de Laurent Fabius[5], alors Ministre des affaires étrangères sur la branche syrienne d'Al Qaïda ou encore les nombreuses sources faisant état de la présence de forces spéciales françaises en Syrie, au moins depuis 2012 voir ici[6], ou là[7], ou encore là[8].

Une source russe non officielle va même encore plus loin[9] en accusant l'occident, voire la France d'être à l'origine de cette attaque contre le Tupolev qui s'est abîmé en mer Noire. L'auteur émet l'hypothèse d'une agression radio-électronique comme étant la cause de la panne soudaine la disparition brutale de fonctionnement des transpondeurs de l'appareil puis de sa chute.

Il est certain qu'aujourd'hui un certain nombre d'états disposent des moyens de brouillage électronique ou de la capacité de prendre le contrôle à distance de l'électronique embarquée d'un aéronef[10].

Si par malheur cette suspicion se trouvait confirmée, il s'agirait là d'une dérive gravissime de la politique étrangère française et d'un acte de guerre commis en temps de paix. Obliger les troupes d'élite de l'armée française à servir la cause des égorgeurs « modérés » d'Al Qaïda représente déjà une forfaiture dont les responsables politiques devront rendre compte, mais si cette ignoble conjecture devait être confirmée et si François Hollande, à la demande de l'OTAN, a donné le feu vert de l'Elysée pour cet acte inqualifiable, il aura définitivement ruiné le crédit et l'honneur de la France et il devra répondre de son geste devant l'Histoire.

Adieu Docteur Liza ! Nous garderons votre mémoire.

E.L.

---

1. http://www.liberation.fr/planete/2016/12/26/crash-en-mer-noire-la-disparition-de-liza-glinka-est-une-perte-immense-pour-la-russie_1537534
2. http://www.leparisien.fr/politique/obama-menace-la-russie-17-12-2016-6466284.php
3. http://www.voltairenet.org/article194674.html
4. http://canempechepasnicolas.over-blog.com/2016/12/parmi-les-rebelles-d-alep-des-officiers-de-l-otan-captures.html
5. http://www.lefigaro.fr/flash-actu/2014/12/10/97001-20141210FILWWW00263-des-syriens-demandent-reparation-a-fabius.php
6. http://french.irib.ir/info/moyen-orient/item/169723-des-forces-speciales-francaises-arretees-en-syrie
7. https://fr.sputniknews.com/international/201606151025861924-forces-speciales-france-allemagne-syrie/
8. http://blog.lefigaro.fr/malbrunot/2013/05/syrie-les-forces-speciales-fra.html
9. http://numidia-liberum.blogspot.fr/2016/12/confirmation-le-crash-de-lavion-russe.html
10. http://reseauinternational.net/les-causes-possibles-de-laccident-dairbus-321-dans-le-sinai/

A quoi (et à qui ?) sert la «menace russe»

Jean-Robert Raviot
Professeur de civilisation russe
à l'université Paris-Ouest Nanterre

Dans un livre paru en mai dernier, 2017 : War with Russia, le général britannique Sir Richard Shirreff livre une fiction glaçante : celle d'une guerre nucléaire, en vrai, avec la Russie. L'ours russe « peut demain envahir les Etats baltes comme il a envahi l'Ukraine et annexé la Crimée ». L'Occident devra y répondre : Shirreff donne vie, par son récit vivant et prenant, à toutes ces procédures d'application de l'article 5 de la Charte de l'Alliance atlantique, en vertu duquel les Etats-membres de l'alliance doivent sans délai se prêter militairement assistance si l'un des leurs est attaqué par tiers. La menace russe donc serait non seulement une réalité, mais elle serait parfaitement évaluée, quantifiée, chiffrée et modélisée.

Ainsi, tout à la préparation de son offensive prochaine, Moscou chercherait à prendre, en aval, le contrôle de nos institutions, de nos médias, de nos esprits. Ce serait d'ailleurs déjà presque fait…

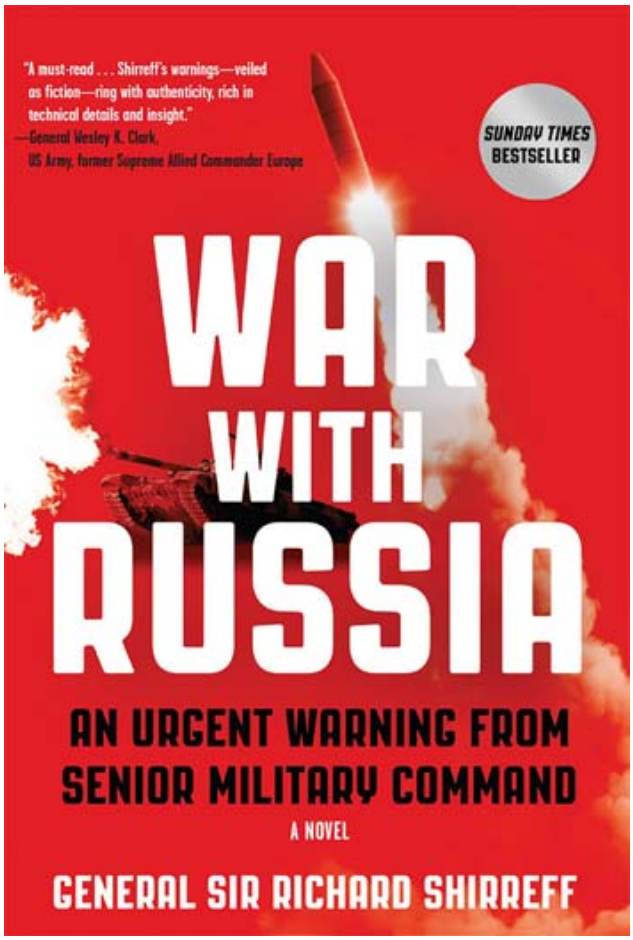
Cette fiction pseudo-réaliste vient appuyer un plaidoyer insistant, lancinant et passionné en faveur d'un renforcement substantiel des moyens militaires de l'OTAN et, de ce fait, d'une augmentation encore plus substantielle des moyens du « complexe militaro-industriel » du monde occidental…

UN LIVRE-MÉDICAMENT ?

Fiction-catastrophe destinée à alimenter la machine à convaincre le grand public du bien-fondé des exigences impérieuses du puissant lobby du réarmement à l'œuvre au sein du bloc euro-atlantique, ce livre est peut-être aussi un moyen pour son auteur de se débarrasser d'une gêne personnelle, voire d'un sentiment de culpabilité qui, à nul doute, a du l'étreindre en mars 2014. A l'heure même où, contraint par l'âge de prendre une retraite bien méritée après une carrière impeccable au sein des forces armées britanniques et alliées, Shirreff quitte ses fonctions, il se passe enfin quelque chose ! La Russie occupe, puis annexe promptement la Crimée !

Or, la préparation de cette annexion, rondement menée – saluée par tous les stratèges de la planète – a, de toute évidence, échappé aux radars de l'OTAN… Et Shirreff fut pendant trois ans (2011-2014) au cœur de la machine, en tant que commandant-en-second des forces alliées en Europe – le poste le plus élevé au sein de l'OTAN pour un Européen, le poste de commandant suprême (SACEUR) étant toujours systématiquement occupé par un Américain, et ce en dépit des demandes

répétées des Européens : pour mémoire, le président Chirac s'était vu opposer une fin de non-recevoir très claire à ce sujet par Washington…



Gardant en mémoire vive les scénarios fondés sur des jeux de simulation échafaudés « en chambre » par les stratèges de l'OTAN et auxquels il avait sans doute largement contribué, Shirreff les fait vivre aujourd'hui dans cette fiction, fortement inspirée par tous ces jeux, tous ces scénarios et toutes ces simulations élaborées « en chambre » et qui – c'est ce qui rend le livre passionnant – sont finalement aux antipodes des vraies menaces, telles qu'elles sont ressenties et vécues « sur le terrain ».

Une fois de plus, et à son insu, un général allié dévoile le poids des « mondes virtuels » dans la mise en œuvre de la guerre aujourd'hui. La lecture de ce livre peut se lire comme une véritable alerte. Elle achève de convaincre de toute la vérité et de toute la profondeur de la fameuse boutade de Clemenceau – « la guerre est une chose trop grave pour être confiée à des militaires »… Du danger des univers clos, des cénacles fermés sur eux-mêmes où règnent le conformisme intellectuel et le groupthink, pour citer George Orwell.

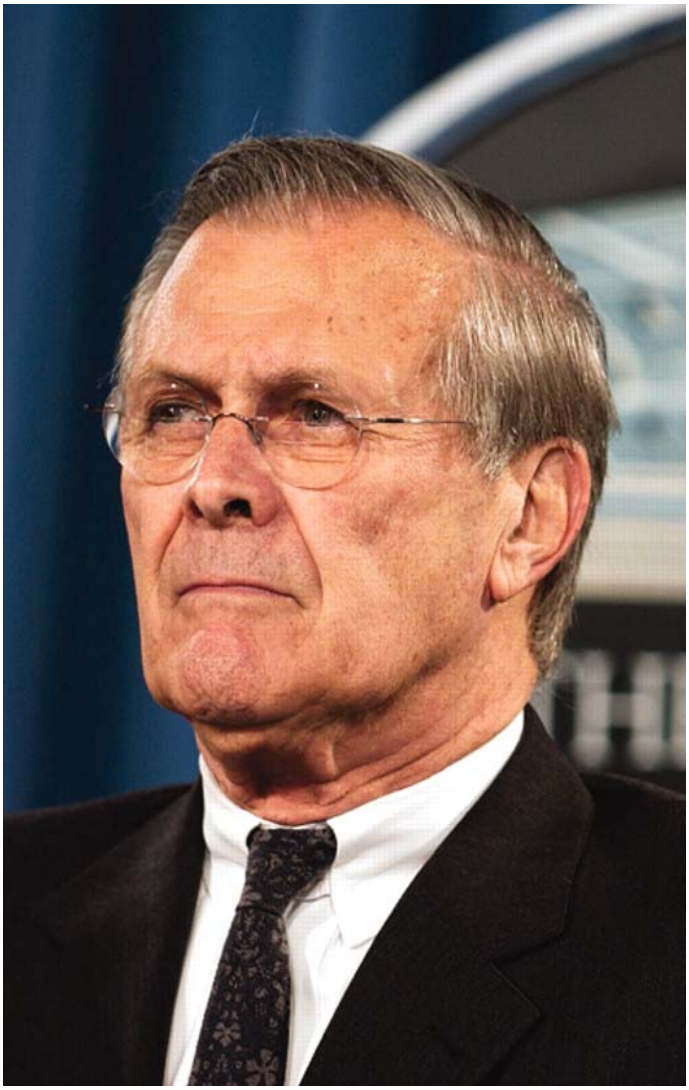
LES HEURES LES PLUS SOMBRES…

Soulignons à cet égard un aspect du livre, très significatif : le poids des références au passé dans l'écriture de tous ces scénarios, qui se présentent comme autant de « modélisations historiques » fondées sur des case *studies* grandeur nature, telles que l'invasion des Sudètes par l'Allemagne de Hitler

L'OTAN déploie ses troupes en Europe de l'Est

en 1938 ou l'invasion des Etats baltes par l'URSS en 1940… Voilà des grilles de lecture qui donnent toujours le beau rôle aux puissances occidentales et ne s'appesantissent ni sur Munich, ni sur l'immense sacrifice de 26 millions de Soviétiques tués en 1941-1945 et ce que le monde occidental doit à ce sacrifice… Ces représentations, pour historiquement biaisées qu'elles soient, sont alimentées par les craintes, bien réelles, qui sont exprimées par ces pays de l'axe hyper-atlantiste qui s'est formé au sein de l'Alliance au cours des quinze dernières années.

Les pays de la « nouvelle Europe » – ainsi baptisée en 2003 par le néo-conservateur **Donald Rumsfeld**, secrétaire à la Défense des Etats-Unis, par opposition à la « vieille Europe » (France et Allemagne) qui avaient alors eu le mauvais goût de s'opposer à l'aventure militaire américano-britannique en Irak – sont les nouveaux Etats membres de l'OTAN et de l'UE, anciens satellites de l'URSS et anciennes républiques de l'URSS (Etats baltes).



Au sein de cette « nouvelle Europe », certains – en tout premier lieu la Pologne – pèsent lourd. On observe d'ailleurs à la manœuvre sur bien des fronts de la « politique russe » de l'OTAN et de l'UE un « axe de la Baltique » – qui associe deux poids lourds, la Pologne et la Suède (très atlantiste, quoique non-membre de l'OTAN), et les trois Etats baltes, rejoints, selon les circonstances et la nature des dossiers, par les autres membres du « groupe de Visegrad (en plus de la Pologne : Tchéquie, Slovaquie, Hongrie).

Indice pertinent du poids important de cette « nouvelle Europe » dans cette reconfiguration mentale atlantiste de l'espace stratégique européen, la bonne place, parmi les editorial reviews de la quatrième de couverture du livre de Shirreff, de l'éloge très appuyé de Radoslaw (dit Radek) Sikorski, ancien ministre polonais des Affaires étrangères (2007-2014), ancien d'Oxford, au cœur des réseaux transatlantiques, qui signait déjà, avec son épouse (la journaliste américaine Anne Applebaum, spécialiste de la Russie) en 2009 une dithyrambique review de la première édition du bestseller d'Edward Lucas, grande plume de l'hebdomadaire The Economist, sur cette « nouvelle guerre froide » – que cet auteur analyse comme entièrement voulue et orchestrée par le Kremlin…

À quoi (et à qui ?) sert la « menace russe » ? Rappelons ces propos prémonitoires que le diplomate américain George F. Kennan, le père de la politique dite d'endiguement (containment) de l'URSS – qui a inauguré la guerre froide à la fin des années 1940 – tenait au crépuscule de sa carrière, en 1987, à la veille de la chute de l'URSS et du « bloc de l'Est », dans ses passionnantes mémoires : « Si l'Union soviétique venait à être engloutie demain dans les profondeurs des océans, le complexe militaro-industriel américain resterait en place, inchangé en substance, jusqu'à ce qu'un autre adversaire puisse être inventé. Aucune autre solution ne serait acceptable pour l'économie américaine ».

J.-R. R.

Article publié avec l'autorisation de l'auteur et de notre confrère

CAUSEUR.fr
Surtout si vous n'êtes pas d'accord

Et si les Russes étaient plus intelligents ?

Bruno Guigue
Essayiste et Analyste politique

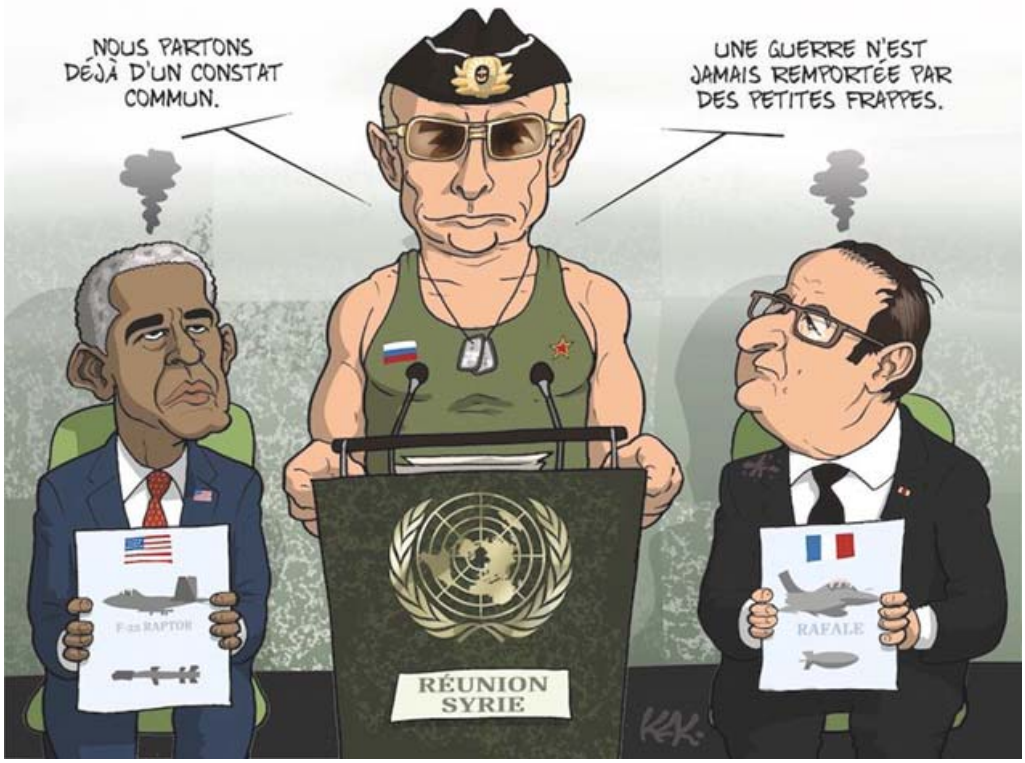
Barack Obama vient de déclarer que la Russie est « un petit pays qui ne produit rien, qui exporte du pétrole, du gaz et des armes … un pays qui n'innove pas ». La Russie ne prétend pas à l'hégémonie sur le plan économique, en effet. Elle connaît parfaitement ses limites. Mais elle ne vole pas le pétrole et le gaz des autres pays en y fomentant la guerre civile, comme les Occidentaux l'ont fait en Libye. Elle ne sème pas le chaos à l'étranger sous le prétexte hypocrite des droits de l'homme. Elle n'envahit ou ne déstabilise aucun Etat souverain, elle ne finance aucune organisation chargée d'y semer le trouble. Elle intervient en Syrie à la demande du gouvernement légal, et elle affronte les terroristes au lieu de leur livrer des armes tout en prétendant les combattre.

Les Russes ne sont pas les plus forts sur le plan militaire. Ils ne détiennent pas le dixième de la capacité de projection extérieure des forces dont disposent les USA. En pleine modernisation depuis une décennie, leur appareil militaire sert à protéger l'immense territoire de la Fédération. Leur stratégie est défensive, non offensive. Ils ont deux bases militaires à l'étranger, tandis que les USA en ont 725. Les Russes ne se laissent pas marcher sur les pieds, mais ils ont le sens de la mesure.

C'est l'OTAN qui a relancé la course aux armements en déployant un bouclier antimissiles, et non la Russie. On l'accuse de menacer la paix, mais son budget militaire (48 milliards) est inférieur à celui du Royaume-Uni (53 milliards) et il représente 8 % de celui des USA (622 milliards).

Mais si les Russes ont des moyens modestes, ils savent les utiliser. Inutile d'employer des forces colossales pour parvenir à ses fins, il suffit de le faire à bon escient. En un mois, sans un coup de feu, la Crimée est revenue au giron de la Mère-Patrie. Les Occidentaux vont devoir s'y faire. C'est définitif. Les Russes ont aussi gagné la partie sur le théâtre syrien. En un an, l'intervention russe a enrayé l'offensive des mercenaires sponsorisés par les puissances occidentales et les pétromonarchies corrompues. Au terme d'une féroce bataille de 30 jours, la libération d'Alep, deuxième ville de Syrie, ouvre la voie à la restauration intégrale de la souveraineté syrienne.

Avec 5 000 hommes et 70 avions, Moscou a fait basculer le rapport de forces. Il a déjoué les plans



(image : KAK)

du « changement de régime » conçu par Washington et déclenché en 2011 à la faveur des « printemps arabes ». Avec la déroute des bandes armées d'obédience wahhabite, les apprenti-sorciers occidentaux viennent de recevoir une dérouillée. Elle explique sans doute l'amertume d'un président américain en train de faire ses valises pour laisser la place à un successeur qui veut reprendre le dialogue avec Moscou.

Quelle claque ! A croire qu'il ne suffit pas d'aligner les porte-avions sur les océans pour peser sur le cours des choses. Les Occidentaux n'ont rien compris, ou rien voulu comprendre à ce qui se passait en Syrie. Ces prédateurs arrogants ont perdu la partie.

Ce « petit pays qui ne produit rien » aura administré une leçon d'humilité à des yankees qui se prennent pour des génies de la géopolitique. Adossé à une Chine qui est la puissance montante, il aura donné ses chances à l'instauration d'un monde multipolaire. Les Américains croyaient mener le bal, et ils sont condamnés à faire tapisserie. Il va falloir l'admettre. Si les Russes dament le pion aux Occidentaux, ce n'est pas parce qu'ils sont plus forts. C'est surtout parce qu'ils sont plus intelligents. Ils comprennent le monde qui les entoure avec davantage de finesse.

Ils captent mieux

Obama peut-il seulement comprendre ce qui se passe ? Les USA, ce sont les moyens de la civilisation pris pour la civilisation. Leur expérience historique montre qu'un PIB colossal ne se monnaye pas toujours en perspicacité. Aucune loi physique ne fait transfuser la puissance matérielle, comme par enchantement, en intelligence stratégique. Les yankees se croient supérieurs, et ce sentiment de supériorité les aveugle. Ils s'imaginent que l'attrait de leur modèle culturel vaut approbation universelle. Ils pensent que leur croyance en eux-mêmes est partagée par les autres.

les inflexions du réel. Ils ont cette acuité du regard qui repère le point de bascule, l'endroit et le moment où il faut agir pour influer sur les événements. La supériorité russe n'est pas quantitative, elle est qualitative. il en coûte de sous-estimer le pays de Tolstoï et Dostoïevski. Une culture millénaire lui a appris la patience. Une histoire tragique lui a donné le sens des réalités.

C'est ce qui manque le plus aux Américains. Barack

Quelle illusion ! Le « moment unipolaire » inauguré par la chute de l'URSS n'est pas la « fin de l'histoire », mais une parenthèse aujourd'hui refermée. Un petit pays qui ne produit rien s'est chargé de cette fermeture à double tour.

B.G.

Ankara est-il le Sarajevo du XXIè siècle?

par Jacques SAPIR
Économiste et directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS)

L'assassinat de l'ambassadeur russe à Ankara, Andreï G. Karlov, réveille le spectre glacial et menaçant de Sarajevo et de l'Archiduc François-Ferdinand. Le fait que son assassin ait été semble-t-il un officier de la police anti-émeutes d'Ankara ne peut qu'inciter à se poser des questions sur la pénétration par des islamistes de l'administration Turque.

Il faut cependant reconnaître que le gouvernement d'Erdogan sera certainement mis sur la sellette à un moment où il cherche par tous les moyens à trouver un modus-vivendi avec son quasi-voisin russe. Si les relations entre les deux pays ont été détestables à la suite de la destruction de l'avion russe par la chasse turc, et si le gouvernement russe avait alors pris des mesures de rétorsions, en particulier économiques, qui ont fait mal à l'économie turque, ces relations s'étaient améliorées ces dernières semaines.

Le gouvernement russe avait accepté les excuses de la Turquie pour la destruction de son appareil. Le Président Erdogan, isolé par les Etats-Unis, lancé dans une politique d'épuration massive contre ses opposants internes, et en particulier contre les kurdes, ne peut se permettre d'une nouvelle période de crise avec la Russie. La coopération qui semble s'installer entre ces deux pays pour régler les suites de la bataille d'Alep-Est, la négociation que devait avoir lieu dans les prochaines heures entre la Russie, l'Iran et la Turquie, montrent que ni la Russie, ni la Turquie, n'ont besoin d'une nouvelle crise. Ce n'est pas un mariage d'amour, ni même un mariage de raison, mais simplement une reconnaissance des faits et des rapports de forces. La Russie est devenue, de fait, le pays dominant de la région.

Mais, la Turquie ne peut s'exonérer entièrement de toute responsabilité dans ce lâche attentat. Les liens entre l'AKP, le parti de Recep Erdogan, et les islamistes, qu'on les dise « modérés » ou pas, ont été trop visibles et trop nombreux. Les compromis et les compromissions avec ce que l'on appelle « l'Etat islamique », même si elles sont monnaies courantes au Moyen-Orient, ont visiblement laissé des traces dans les administrations. Erdogan récolte ici les fruits amers de cette compromission qu'il a tolérée quand il ne l'a pas encouragée. A vouloir poursuivre les militants laïques et les kurdes, il se découvre un nouvel ennemi, mais cette fois un ennemi qu'il a réchauffé sur son propre sein, un ennemi issu de ses propres rangs. Entre l'affirmation nationale et l'affirmation religieuse, il ne peut y avoir de compromis. Cela, Erdogan va l'apprendre à ses

dépens.

Quant à la Russie, si elle peut légitimement vouloir venger la mort de son ambassadeur, elle ne peut que comprendre que l'heure n'est pas à l'émotion mais à l'analyse froide d'une situation compliquée. La diplomatie et l'Etat russe doivent s'inspirer ici des leçons que leur a léguées Evguenny Primakov. La politique des réalités implique de mettre de côté les grandes envolées, les colères, qu'elles soient saintes ou non.

La politique des réalités implique de se comporter comme ce monstre froid dont nous parlait Hegel, de poursuivre vers son but sans se laisser dévier. Car, peut-être est-ce là justement ce qu'attendent ceux qui ont commandités ce crime, si tant est qu'ils existent. Si cet acte n'est pas celui d'un isolé, d'un exalté, si l'homme qui a appuyé sur la détente n'est que le dernier pion d'une longue ligne de participants, il faut réfléchir soigneusement à qui aurait intérêt qu'aujourd'hui russes et turcs se déchirent à nouveau. Il convient, alors, de ne pas leur offrir sur un plateau ce qu'ils attendent et désirent. Mais, mettre de côté ne signifie pas oublier. Il y aura, sans doute, un temps pour la vengeance, ou plus précisément, pour la rétribution.

Les enjeux de la situation au Moyen-Orient sont énormes, et – pour l'heure – c'est la Russie qui a la main. Elle n'a aucun intérêt à renverser une table sur laquelle elle est en mesure de dérouler un jeu gagnant. On a eu l'occasion, sur ce carnet, de dire le succès que représentait la réunion à Vienne des pays OPEP et non-OPEP des 10 et 11 décembre. Cette réunion, et l'accord qui en est sorti, montrent bien la puissance actuelle de la diplomatie russe, et sa capacité à faire se parler des ennemis aujourd'hui irréconciliables. C'est pourquoi l'analogie avec la situation de juillet 1914 n'est pas pertinente : Ankara n'est pas Sarajevo.

J.S.

Retrouvez les analyses de Jacques SAPIR sur http://russeurope.hypotheses.org/

Iran, Syrie, Alep : retour sur une victoire à la russe.

Roland PIETRINI
Auteur et Consultant

Le 30 septembre 2015, le Conseil de la Fédération de l'Assemblée fédérale de la Fédération de Russie approuve l'appel de Vladimir Poutine afin de permettre l'utilisation des forces armées russes à l'étranger. Le jour même, l'aviation russe bombarde des positions anti-Assad en Syrie désignées comme terroristes. Il s'agit de la première intervention militaire de la Russie en dehors des frontières de l'ancienne Union soviétique, depuis la guerre d'Afghanistan (1979-1989).

Le 30 janvier 2017, à Astana, la Russie et la Turquie se sont entendues pour co-parrainer l'accord de cessez-le-feu en Syrie, avec le soutien du Haut Comité de Négociations (HCN), considéré par les Nations Unies comme le principal organe de l'opposition syrienne.

Ce processus avait été initié le 9 août dernier à Saint -Pétersbourg, lors d'une rencontre entre le président de la République turque, Recep Tayyip Erdoğan et Vladimir Poutine. Peu de choses avaient filtré de leurs échanges, mais on ne peut que constater le spectaculaire de leur réconciliation, réalisée sur le dos des Etats-Unis, et donc de l'Otan, ce qui du point de vue russe, n'est pas un détail. Dans l'art du billard à trois bandes, Poutine est passé maitre. L'axe Russie –Turquie –Iran, que nos chancelleries occidentales n'avaient pas vu venir, cache d'autres surprises.

Il faut se souvenir que la Russie et la Turquie étaient au bord de l'affrontement après qu'un Sukhoï 24 avait été abattu par la chasse turque en novembre 2015. Pourtant, le tsar et le sultan sont aujourd'hui très proches, tant leurs intérêts paraissent communs, car l'un comme l'autre veulent redonner à leur pays une indépendance et une influence nouvelles dans ce nouvel échiquier du monde.

Même l'assassinat de l'ambassadeur russe, à Ankara, le 19 décembre n'aura porté aucun ombrage à ce nouvel axe stratégique, alors qu'Obama, sur la fin de son mandat, use de son pouvoir agonisant pour utiliser des méthodes totalement inefficaces, comme au bon vieux temps de la guerre froide. Comme si l'exclusion de diplomates, qui sera suivie d'un effet de réciprocité de la part de Moscou, (l'intelligence

consisterait à ne pas appliquer cette règle), pouvait cacher son absence totale de politique contre le terrorisme concomitant à une vision d'un monde qu'il ne comprend pas. A force de vouloir pousser la poussière sous le tapis, on finit par s'y prendre les pieds.

La Russie a désormais toutes les cartes pour régler le conflit syrien, elle le réglera. Ce n'est que le premier élément d'une fusée à plusieurs étages lancée par un Poutine triomphant qui a mené de bout en bout une opération politico-militaire modèle.

Il faut se souvenir que la phase active de l'intervention de la Russie en Syrie avait été préparée et pensée bien en amont et pourtant cela n'a pas empêché la Russie par l'ampleur et l'efficacité de son action à créer la surprise stratégique, mettant à mal la riposte diplomatique et militaire des occidentaux, plus que moyennement efficace en Irak.

Nos dirigeants avaient d'ailleurs oublié (mais le savaient-ils ?) que les relations d'ententes de la Russie avec l'État syrien dataient de 1946, d'avant l'indépendance de la Syrie, où un traité secret avait été signé entre l'Union soviétique et les futurs dirigeants syriens. Accord qui ne fut jamais démenti et qui a survécu à la chute de l'URSS, comme à la montée des nationalismes arabes. Bref, la surprise stratégique fut totale pour nos têtes pensantes. Il est probable qu'il y en ait d'autres comme celles qui eurent lieu en Crimée. La liste n'est pas close, Poutine a désormais les coudées franches.

La reconquête d'Alep par les forces russo-syrienne que certains ont dénoncée comme étant un génocide, une boucherie, un terrorisme de guerre, une atteinte au droit de l'homme, en oubliant le fait que dans la conception russe de l'art de la guerre en zone urbaine, les frappes ont pour objet de désorganiser l'adversaire, sans discrimination de cibles, lorsque celles-ci servent de protection à l'ennemi.

Notre conception « droits de l'hommisme tartuffienne », à géométrie variable sert surtout à dénoncer notre incapacité à se mettre à la hauteur des enjeux. Les groupes islamistes sunnites, dits indépendants, comme Ahrar al-Cham, ou salafistes djihadistes comme le Front al-Nosra qui sont tout aussi peu fréquentables que celui des daesh, qui tuent, violent, émasculent, prennent en otage la population méritent-ils de tels atermoiements sous prétextes qu'ils s'opposent à un autre dictateur ?

Comme le dit si bien un proverbe africain, « Quand le singe veut monter au cocotier, il faut qu'il ait le cul propre ».

La guerre est une saloperie, elle n'est que le constat de l'échec de la diplomatie. Il n'y a pas de guerre propre et nous n'y échappons pas. La guerre en

Démineurs russes à Alep

dentelle, sans morts visibles et sans blessés, sans destructions, tient de la désinformation, on tue en différé, mais on tue tout de même. On ne peut reprocher à la Russie le fait de ne pas l'avoir compris et de l'assumer.

C'est pourquoi, la communication dans ces phases de conflit est d'une importance capitale. Elle fut de la part des Russes un modèle du genre, ce qui fait prendre la mesure des efforts que devraient consentir les occidentaux, pour arriver à un tel niveau. Outre les images et les vidéos largement diffusées, la communication russe fut accompagnée d'un discours diplomatique tout azimut dont la cohérence pourrait se résumer en trois formules plus une :

- Bachar el-Assad est une pièce indispensable au règlement de la crise syrienne.
- Il n'est pas nécessaire de reproduire les erreurs faites en Libye et en Irak par les occidentaux.
- Aider l'opposition au régime légitime de Bachar el-Assad qui est composée en majorité d'extrémistes islamistes, autrement dit remplacer la peste par le choléra reviendrait à installer le même chaos constaté en Irak et en Libye, en Syrie.

Enfin, la lutte contre Daesh passera donc par une phase de stabilisation du régime syrien.

Ce discours constant a eu l'avantage d'être compréhensible par la majorité des gens, et cela a eu pour effet immédiat de faire passer le centre de décision de Washington à Moscou et de forcer les différents acteurs régionaux à un repositionnement face à cette nouvelle donne. D'ailleurs, le chef de la diplomatie russe, Sergueï Lavrov, avait annoncé le début de préparatifs aux négociations de paix sur le règlement du conflit syrien. « Nous commençons avec les Turcs et les Iraniens à préparer la rencontre à Astana », a-t-il indiqué, alors qu'Ankara et Téhéran ont affiché leur volonté d'être avec Moscou des garants d'un éventuel accord de paix entre le régime syrien et l'opposition qui pourrait être conclu à Astana. On ne peut être plus clair, les Etats-Unis et l'Europe, dont la France en premier, sont hors-jeux. Hollande, la cravate de travers, ne peut qu'avaler son chapeau pour le temps qui lui reste.

La chute d'Alep est une grande victoire pour Moscou à qui on a grandement facilité la tâche, par le fait d'une politique américaine inconséquente, hésitante, contre-productive, une Europe aux abonnés absents, une France prétentieuse, cumulant les erreurs et les imprécisions, incapable de choisir ses vrais amis et pactisant avec ses ennemis.

Poutine a gagné en quelque sorte par forfait des Occidentaux, et de la France en particulier, avec l'incompétence d'un ministre des affaires étrangères parfaitement étranger aux affaires réagissant encore comme s'il était à l'âge du minitel à défaut d'avoir compris l'importance du net.

La Russie est redevenue sur le plan international un acteur incontournable dans le règlement des grandes crises. J'oserais même dire qu'elle est aujourd'hui plus forte qu'elle ne l'était à l'époque de l'URSS, car elle est paradoxalement plus ouverte vers le monde, moins emprisonnée dans le carcan des idéologies. C'est un fait, le leadership des Etats-Unis en a pris un

Population en liesse pour accueillir les troupes de l'armée syrienne

bon coup et la venue aux affaires d'un Trump avec les incertitudes de sa politique risque de brouiller un discours de moins en moins compréhensible y compris pour ses alliés les plus fidèle.

Reste l'Europe, ce géant économique au pied d'argile, incapable de peser sur les affaires du monde, compte tenu de son incapacité à construire une politique de diplomatie et de défense commune, de défendre ses frontières, en danger de déstabilisation, envahie par une immigration, véritable bombe à retardement, qui inquiète (les chiffres en Europe sont passés de 200000 demandeurs d'asile en 2010, 1200000 en 2015, sans compter les clandestins), l'Europe ébranlée par des attentats, regarde passer le train de l'histoire et reste immobile sur son propre quai.

Ainsi, ce rééquilibrage vers un monde plus multi-polaire voulu par Poutine pour contrebalancer la politique hégémonique américaine tient sa première vraie victoire en dehors du continent eurasien. Il a su redonner un sens à ce pays et une fierté à son peuple bafoué et méprisé par une Europe que n'a pas su ou voulu tendre la main à la Russie, après la chute de l'URSS, mais qui a souhaité égoïstement profiter des soi-disant dividendes de la paix, avec les résultats que nous savons.

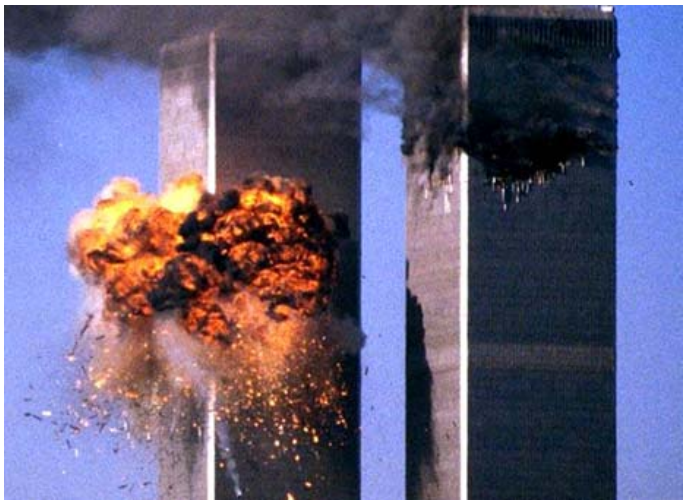
Un nouveau monde se dessine, il ne sera jamais plus comme avant. Nous sommes face à un défi permanent, une redistribution des cartes, une redéfinition des frontières au Moyen-Orient et au Levant.

Il est certain qu'une autre crise s'annonce en Europe de l'Est, au Donbass, en Ukraine, aux frontières de la Pologne et sur le pourtour de la Mer Noire. En Asie, des enjeux nouveaux se dessinent avec une Chine de plus en plus conquérante.

Jamais l'équilibre du monde n'a été à ce point précaire. Il est possible que nous vivions les prémices d'une conflagration mondiale aux conséquences dramatiques.

Poutine, en renversant la table au Levant et en construisant une coalition russo-iranienne avec le Hezbollah comme allié, et la Turquie comme nouveau partenaire, membre éminent de l'Otan, troublera le jeu des Etats-Unis. Le pire n'est pas certain, le meilleur non plus.

L'oncle Sam devra aussi réviser sa politique internationale en profondeur. Le 11 septembre



l'Amérique a vacillé, elle devrait se souvenir que les empires les plus solides finissent toujours par s'autodétruire comme à la fin d'un cycle, et ce cycle de la prééminence de l'occident sur les Orients semblent atteindre le point de non-retour.

Le prochain président français devra, s'il veut encore sauver de la France ce qui peut l'être encore, rééquilibrer ses relations avec la Russie et la Chine et prendre de la distance avec les Etats-Unis.

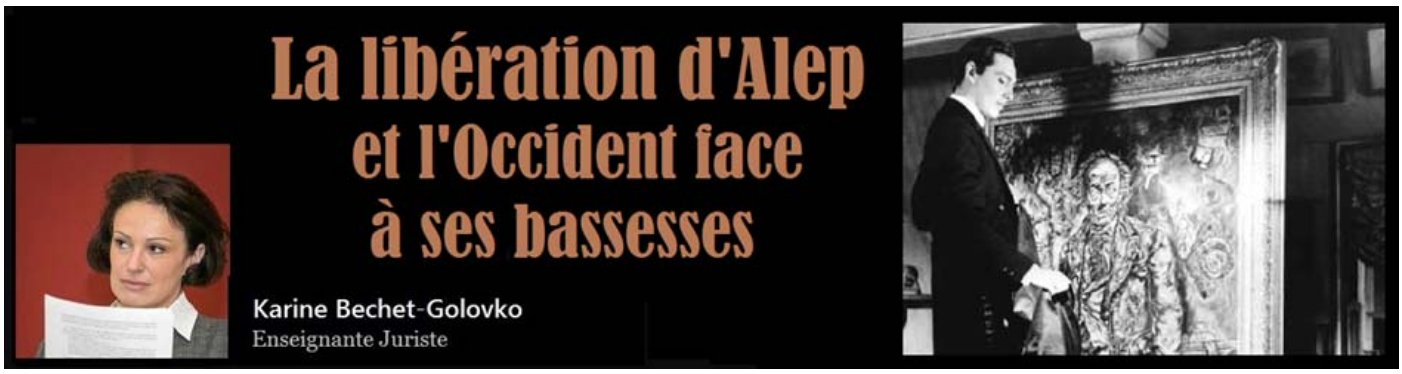
Parfois, il n'est de pire ennemi que sa propre famille. Il lui faudra tenter de secouer une Europe à bout de souffle et sans réel projet. Vaste programme, comme dirait de Gaulle. Nous devons tirer un trait sur la politique catastrophique que nous avons subie depuis de nombreuses années, depuis que nous sommes revenus dans le giron de l'Otan. Notre dernier acte d'indépendance aura été celui de ne pas nous engager dans la guerre en Irak, c'était sous Chirac, c'était hier, il y a un siècle... Il n'est pas certain que nous aurions la possibilité de le faire encore aujourd'hui.

Poutine a joué en Syrie le jeu de l'hyper-puissance dans l'intérêt de son pays et non du notre, cela va sans dire mais encore mieux en le disant, afin d'affaiblir la position intenable de l'occident.

Il me semble que celui qui a le mieux compris cette situation, parmi les candidats à l'élection présidentielle, est François Fillon. Nous verrons s'il maintient cette position et s'il est capable de faire adhérer à son projet une majorité de Français.

Sans quoi, nous serons les éternels invités de la dernière heure, à qui, à défaut d'un fauteuil, on offrira toujours un strapontin.

R.P.



Le 7 décembre, Federica Mogherini a fait une déclaration qui laisse sans voix : l'UE serait le SEUL fournisseur d'aide humanitaire en Syrie. Voici à quel degré d'hystérie tombe la communauté internationale lorsque la libération d'Alep semble irréversible.
Comme le reprend l'agence d'information Regnum :

« Nous sommes les seuls, non pas un parmi d'autres, mais bien les seuls à fournir une aide humanitaire en Syrie. »

Rappelons qu'en septembre, après le bombardement du convoi humanitaire de l'ONU sur la route Castello à l'entrée d'Alep, l'ONU a déclaré que c'était trop dangereux pour continuer et le grand plan d'aide est tombé à l'eau.
Pendant ce temps-là, la Russie apporte plusieurs tonnes d'aide alimentaire, en médicaments, en eau et autres besoins vitaux chaque jour, comme vous pouvez le voir en détail ici.
En octobre, la Commission européenne met en place un grand plan pour sauver la population civile ... à Alep-Est. Très ciblé, le plan ... pour 25 millions d'euros. Je cite la déclaration adoptée le 2 octobre :

> Elle vise premièrement à faciliter la fourniture urgente d'une aide humanitaire de base destinée aux civils d'Alep-Est qui couvre les besoins médicaux et les besoins en eau et en nourriture. (...) En second lieu, elle vise dans le même temps à garantir, depuis Alep-Est, l'évacuation sanitaire des blessés et des malades ayant un besoin urgent d'assistance médicale, la priorité étant accordée aux femmes, aux enfants et aux personnes âgées.

Rassurez-vous, Alep-Ouest n'est pas oubliée, car il est proposé d'y entreposer les réserves d'aide humanitaire ... pour ensuite tout transporter à l'Est.
Les civils à l'ouest peuvent donc... souffrir, avoir faim, soif, être sous les bombes des « terroristes modérés ».
Il faut sauver l'est de la ville, là où sont les groupes « d'opposition » soutenus par l'Occident : Daesh et Al Nusra.

COMMISSION EUROPÉENNE
Base de données des communiqués de presse

Commission européenne - Déclaration

Déclaration de Federica Mogherini, Haute Représentante et VP de la Commission, et de Christos Stylianides, commissaire chargé de l'aide humanitaire et de la gestion des crises, sur une «initiative humanitaire d'urgence en faveur d'Alep»

Bruxelles, le 2 octobre 2016

Alors que nous œuvrons sans relâche à la conclusion d'un cessez-le-feu, face au drame humanitaire qui se déroule actuellement à Alep, nous, en tant qu'Union européenne, prenons une initiative humanitaire urgente en faveur de la ville afin de permettre aux organisations humanitaires de faire leur travail et aux civils d'être secourus et protégés.

Nous appelons toutes les parties au conflit à soutenir cette initiative et à en faciliter la mise en œuvre.

Même si maintenant, avec la libération progressive de la ville, l'on sait que les civils à l'est n'avaient pas accès à l'aide humanitaire qui était réservée aux terroristes et stockée, que les hommes devaient se battre s'ils voulaient un bout de pain, que les terroristes faisaient un chantage à l'eau pour obtenir

de l'essence et les sac d'aides humanitaires étaient utilisés pour se protéger, rien ne change dans le discours de la communauté internationale.
La libération en cours d'Alep devrait les rendre heureux, mais non. L'on observe une hystérie collective, qui tend à protéger, désormais ouvertement, les terroristes.
L'on ne compte plus les ministres des affaires étrangères et les dirigeants qui demandent l'interruption immédiate des combats. A l'ONU, il est clairement affirmé que l'agresseur n'est pas Daech, mais le régime qui a le toupet de défendre son territoire :

> L'émissaire des Nations unies Staffan de Mistura a laissé entendre qu'Alep-Est pourrait tomber aux mains du gouvernement d'ici la fin de l'année. Lors d'une conférence à Rome, il a dit espérer qu'un « genre de formule » soit trouvé pour éviter « une terrible bataille qui se terminerait à Noël ou au Nouvel An ».

« *Tomber aux mains* », la ville tombe, elle n'est pas libérée. L'on appréciera la nuance. Du côté de l'UE, F. Mogherini est décidément très en verve :

> « Nous ne pouvons pas faire passer le message qu'Alep est perdu, que nous tournons la page, que nous avançons. Non, nous devons encore sauver la population d'Alep, protéger les civils, appeler à un arrêt des frappes aériennes. »

Alep libérée, c'est Alep perdue. Pour qui ? La Haute représentante de l'UE ne le précise pas, mais chacun a compris. Toutefois, elle se rassure et rassure en même temps le représentant de l'ONU :

> « I'm convinced the fall of Aleppo will not end the war, » Mogherini said during a panel discussion at a conference in Rome war with U.N. Syria envoy Staffan de Mistura.

La libération d'Alep et la joie des habitants enfin sortis du joug des terroristes sont des images insupportables pour l'Occident. La libération d'Alep confronte cet Occident boursoufflé à sa propre bassesse, insoutenable. Imaginez Dorian Gray révélant son portrait au monde entier?

K. B.-G.

---

[1]Federica Mogherini, est une femme politique italienne, membre du Parti démocrate, ministre des Affaires étrangères du gouvernement Renzi avec délégation aux Affaires européennes. Depuis novembre 2014, elle est Haute Représentante de l'Union pour les affaires étrangères et la politique de sécurité (chef de la diplomatie européenne).

BREXIT, TRUMP, FILLON !
Et si BFM TV nous avait menti ?

Emmanuel Leroy
Président de Urgence Enfants du Donbass

Depuis le vote du Brexit au Royaume-Uni le 24 juin dernier, tout se passe comme si l'agenda de la mondialisation semblait abandonné ou en tout cas avait du plomb dans l'aile.

En effet, si la perfide Albion elle-même, matrice historique de l'idéologie anglo-saxonne, abandonne le navire européen englué dans la crise migratoire et financière, alors on peut se dire à tout le moins que l'on assiste à un changement stratégique fondamental de la part de ceux qui visent à la gouvernance globale. En effet, alors que les archives déclassifiées de la CIA en 2000[1] ont révélé les liens étroits entre les présumés « Pères de l'Europe » Jean Monnet et Robert Schuman avec leurs maîtres anglo-saxons[2] on peut légitimement se demander quel est l'intérêt des mondialistes de laisser à la dérive un instrument précieux de contrôle et d'asservissement des peuples.

Mais si l'oligarchie anglo-saxonne, du moins une partie d'entre elle, a joué la carte du Brexit et la victoire de Trump[3], nous nous trouvons alors avec ce constat dans le cas de figure idéal pour aveugler les esprits et tromper les analystes les plus lucides et les plus circonspects.

Et de fait, depuis la sortie - théorique pour l'instant - du Royaume-Uni de l'Union européenne, de la victoire de Trump et de celle de Fillon, la Toile anticonformiste et la presse alternative chantent les louanges de ce qui apparaît comme un changement radical de paradigme et vis-à-vis duquel je suis beaucoup plus dubitatif.

1/ Commençons par le Brexit

Objectivement, le départ des Godons[4] des institutions bruxelloises ne peut que réjouir tout défenseur des patries charnelles quand on connait le rôle qu'a joué l'Angleterre dans la majorité des guerres qui ont déchiré l'Europe et cela depuis la victoire éclatante des armes françaises sur l'Anglois à la bataille de Castillon le 17 juillet 1453. Je crois, toute plaisanterie mise à part, que la couronne britannique n'a toujours pas accepté cette défaite et plus largement son éviction du continent, et que toute sa géopolitique des siècles ultérieurs a prouvé que non seulement elle entendait reprendre la main sur les destinées de la France et de l'Europe, mais au-delà, lorsqu'elle en eût les moyens après les Grandes découvertes[5], et surtout après la révolution industrielle, sur les affaires du monde lui-même.

Pour ce faire, elle a su combiner la suprématie maritime avec la domination financière, théorisée au XVIème S. par le navigateur anglais Sir Walter Raleigh qui, le premier, s'était exprimé ainsi : « Qui tient la mer tient le commerce du monde ; qui tient le commerce tient la richesse ; qui tient la richesse du monde tient le monde lui-même ».

Mais revenons au Brexit. Ma conviction, est que la pointe de la pyramide de l'oligarchie britannique – pas le lecteur de base du Times - a récemment pris acte de l'échec des néo-conservateurs étatsuniens pour achever la prise de contrôle total du monde après l'écroulement de l'Union soviétique.

En effet, le monde anglo-saxon a eu une fenêtre de tir relativement courte à l'échelle de l'Histoire – 1991/2000 - pour achever la prise de l'Eurasie par la chute définitive de Moscou. Pourtant, entre Gorbatchev et Eltsine, les maîtres de la finance

mondiale ne pouvaient rêver meilleurs partenaires pour mettre le dernier pays libre du continent eurasiatique à genou. Et de fait, entre le pillage des richesses, l'amputation des territoires et l'inoculation à haute dose du poison libéral dans les veines slaves, tout a été mis en œuvre pour achever le rêve fou des adeptes de la gouvernance mondiale.

Mais au tournant du millénaire, la Russie s'est réveillée, lentement, et a commencé très progressivement, à prendre conscience du fait que les « partenaires » occidentaux ne souhaitaient pas tant un partenariat qu'une reddition en bonne et due forme. Certains auteurs anti-conformistes, comme Pierre Hillard, nonobstant la qualité de leurs travaux, pensent toujours que les dirigeants Russes sont de mèche avec le Système. Je pense quant à moi que la réalité est plus complexe et plus précisément doit s'analyser dans le temps. Que Vladimir Poutine par exemple - bien qu'avouant une totale aversion pour toute idéologie - ait émergé de l'école « libérale » du KGB ne fait aucun doute[6].

Mais ma conviction est que la géographie d'abord, l'histoire ensuite, puis la découverte progressive de la volonté irrépressible des Anglo-saxons d'asservir le dernier peuple libre sur le continent eurasiatique, a conduit Vladimir Poutine, et avec lui la majorité du peuple russe, à prendre conscience des véritables enjeux et à commencer à imaginer une alternative à l'idéologie occidentale. Voir à ce sujet le remarquable article d'Alexandre Douguine sur le césarisme[7].

Ce réveil de la Grande Russie et la formidable modernisation de l'armée russe[8] opérée en l'espace d'une décennie, a sonné le glas des espérances anglo-saxonnes et néo-conservatrices de parachever la conquête militaire du monde dans des délais brefs en imposant leur présumée supériorité technologique.

Quel rapport toutes ces histoires ont-elles à voir avec le Brexit ? Eh bien tout simplement que lorsque le Système se heurte à des résistances qu'il ne peut vaincre, il utilise un chemin détourné pour parvenir à ses fins. Ayant pris acte de la supériorité militaire russe sur la technologie occidentale, et notamment étasunienne, il revient à ce qu'il sait faire le mieux, de l'ingénierie financière et c'est ce que la City a commencé à faire avec les DTS[9].

Pour bien comprendre la logique du Système, il faut garder en permanence à l'esprit que l'oligarchie, le NOM, la super-classe mondiale, les initiés, la haute finance, appelez-les comme vous voulez, poursuivent toujours le même but, et cela depuis des siècles, génération après génération : parvenir au contrôle total de toute l'humanité. Le Brexit doit donc être vu non pas comme une libération d'un peuple des griffes de la mondialisation, mais simplement comme une pause, ou plutôt comme une réorientation de la stratégie des véritables donneurs d'ordres.

On peut pousser les supputations encore plus loin et imaginer par exemple que la sordide affaire Strauss-Kahn au Sheraton de New-York en 2011 relèverait des prémices de ce que nous voyons éclore aujourd'hui de manière plus nette. On se rappellera que l'ancien directeur du FMI et en accord avec certains de ses mandants, poursuivait une politique de mise en place des droits de tirages spéciaux[10] en liaison étroite avec la Chine et la Russie et dans laquelle la Lybie devait jouer un rôle initial important, grâce à sa politique africaine et au poids que représentaient ses réserves financières à travers ses fonds souverains.

Mais si la mise en place de ces fameux DTS arrangeait la Chine et un certain nombre de pays émergents, qui souhaitaient ainsi sortir de l'emprise du dollar, il est évident que l'oligarchie étatsunienne ne pouvait voir d'un bon œil lui échapper la suprématie du dollar qui lui assure une prédominance sur la finance mondiale.

On peut donc supputer que la chute du patron du FMI relèverait d'un affrontement entre la City et Wall Street et que DSK serait la première victime d'envergure dans ce qui peut parfaitement s'analyser

comme une scission dans le camp de la globalisation, et dans ce combat fratricide, dans tous les sens du terme, c'est Wall Street et le complexe militaro-industriel étatsunien qui a remporté la première manche. Et cette victoire fut suivie d'une autre, à savoir la chute du dictateur Libyen[11], deuxième victime d'envergure de la lutte entre le dollar et ce qui est encore la livre sterling. Autrement dit, l'année 2011 peut encore être considérée comme une année de prédominance mondiale du complexe militaro-industriel étatsunien, incarné sur la scène internationale par Hillary Clinton et ses supplétifs européens Cameron et Sarkozy. Et c'est probablement parce qu'elle a remarquablement servi les intérêts d'une partie de l'oligarchie étatsunienne, désormais en rupture avec la City, qu'Hillary Clinton a été choisie comme championne du camp démocrate destinée à défendre coûte que coûte, y compris au prix d'une guerre mondiale[12], la prééminence des Etats-Unis sur le reste du monde. C'est dans cette perspective que l'on peut donc voir la candidature de Trump comme un contrefeu de la City, destiné à éteindre progressivement les velléités de domination mondiale des USA par la force brute, en faisant rentrer dans le rang la puissance étatsunienne et en la soumettant à la seule volonté de la matrice londonienne.

2/ Poursuivons avec Donald Trump

Il y a un fait qui a été peu relevé c'est que le premier homme politique européen qui a rencontré Donald Trump après son élection[13] est M. Brexit en personne, à savoir Nigel Farage *himself*, ex-patron du UKIP, démontrant par-là que les forces qui ont soutenu la sortie du Royaume-Uni de l'UE étaient en phase avec celles qui soutenaient Donald Trump aux USA.

Concernant le personnage très controversé qu'est le nouveau maître de la Maison blanche les

informations diffusées sont tellement contradictoires qu'il faudra attendre plusieurs mois avant de voir se dessiner réellement quelle sera véritablement la nouvelle politique intérieure et internationale des Etats-Unis.

Si l'on s'en tient à ce qui nous a été transmis durant la campagne ou aux propres déclarations de Donald Trump – et l'on ne s'attardera pas sur les questions graveleuses ou les suspicions de viol –, on peut normalement inférer les données suivantes :

En politique intérieure :

a/ Réindustrialisation du pays.

b/ Arrêt de l'immigration (sud-américaine et musulmane).

c/ Mise au pas de Wall Street et de la Fed.

d/ Baisse des impôts pour les entreprises.

e/ Relance par une politique de grands travaux.

f/ Indépendance énergétique avec les gaz et pétrole de schiste.

Si l'on s'en tient aux trois premiers points, et s'ils sont effectivement mis en œuvre à partir de janvier prochain, il s'agira indiscutablement d'une révolution en rupture totale avec la politique suivie par les Etats-Unis depuis Jimmy Carter. Si l'on considère que la politique étatsunienne à compter des années 70 a clairement favorisé « l'offshorisation » de la haute finance par les délocalisations industrielles de l'ensemble du monde occidental au bénéfice de l'Asie et de la Chine en particulier et par le développement simultané des paradis fiscaux, les projets de Donald Trump sont clairement en rupture avec cette politique de péréquation des richesses au niveau mondial.

Pour dire les choses clairement, quand on déménage une usine de Cleveland à Shanghaï ou de Detroit à Kuala Lumpur, on aboutit au constat suivant : on a appauvri les classes moyennes et populaires étatsuniennes ; on a enrichi des populations asiatiques et par-dessus tout on a augmenté considérablement les marges de profit des sociétés transnationales et des principales banques qui les contrôlent. Donc, si les engagements de campagne de Trump sont tenus, on assistera à une redynamisation de la société étatsunienne au détriment de la haute finance internationale. Cette volonté ira-t-elle jusqu'à renverser le pouvoir exorbitant de la Fed[14] et à restaurer un capitalisme d'Etat tel qu'il régnait aux Etats-Unis avant 1913

année de création de la Réserve Fédérale ? L'avenir nous le dira.

Ce qui est d'ores et déjà acquis, c'est que la victoire de Trump a manifestement libéré certaines consciences dans le monde anglo-saxon, notamment dans le monde des médias, puisque l'on commence à voir des articles dans la presse britannique remettant en cause la version officielle des attentats du 11 septembre[15].

Chose absolument impensable il y a encore seulement un mois.

SUNDAY EXPRESS

HOME NEWS SHOWBIZ & TV SPORT COMMENT FINANCE TRAVEL

UK WORLD POLITICS ROYAL HISTORY NATURE WEIRD OBITUARIES SCIENCE SUNDAY

'Get the f** out'! Travellers attack bailiffs with wooden bat...

Madeleine McCann FOUND? English-speaking girl called 'Maria...

'It makes me angry' Teen radio caller in shock rant as Tony...

What REALLY sent it down? Shock report reveals 9/11 tower DID NOT collapse because of fire

A SHOCK new report into the collapse of World Trade Centre Tower 7 is set to fuel the fires of conspiracy as it suggests multiple blazes caused its downfall.

By ZOIE O'BRIEN

SHARE TWEET

En politique internationale :

a/ Affichage d'une volonté de coopération avec la Russie.

b/ Amorce de tension avec la Chine en annonçant la remise en place de droits de douane élevés.

c/ Abandon des guerres d'agression et notamment dans le conflit syrien.

d/ Remise en cause des accords internationaux sur le climat.

e/ Remise en cause de la levée des sanctions contre l'Iran.

Dans l'ordre : sur la volonté de coopérer avec la Russie, notamment dans la lutte contre le terrorisme - largement commandité par les Etats-Unis et leurs alliés -, c'est la meilleure nouvelle que pouvait espérer la Russie et c'est ce qui explique la grande satisfaction exprimée à Moscou[16] après la victoire du candidat républicain. Il est évident qu'à l'inverse, si Hillary Clinton l'avait emporté, les risques d'une 3ème guerre mondiale n'étaient pas négligeables, et qu'un certain nombre de signaux alarmants étaient déjà passés au rouge vif ces derniers mois en Europe[17] et en mer de Chine[18].

Sur le regain de tension avec la Chine, ce serait la première fois depuis la fin des années 60 que l'on assisterait au réveil de la lutte contre l'empire du milieu. Depuis Nixon, l'entente cordiale entre la Chine et les USA n'avait quasiment pas connu de hiatus, si l'on excepte les remous créés par la fin de la guerre du Vietnam en 1975. Cette donnée est importante à prendre en compte, car elle est en porte à faux avec l'alliance financière que Londres a engagé avec Pékin[19] à travers la mise en place des DTS et le soutien à la banque asiatique des infrastructures - autrement dit le soutien à la politique stratégique de la Chine : une ceinture, une route.

Sur l'abandon des guerres d'agression, il s'agirait là d'un retournement majeur, s'il est respecté, de la politique étrangère étatsunienne depuis 1945. En particulier, l'arrêt du soutien des Etats-Unis à la politique de déstabilisation des Etats laïques du Proche et Moyen-Orient et de l'Afrique du Nord menée par l'Arabie Saoudite et le Qatar avec l'appui des Frères musulmans, représenterait un changement fondamental de stratégie de la part du monde anglo-saxon et là encore, montrerait une séparation nette entre la politique de Londres et celle de Washington.

Ce qu'il est intéressant de noter dans cette évolution c'est que le remodelage du Grand Moyen-Orient élaboré dans les officines néo-conservatrices en liaison vraisemblable avec l'Etat d'Israël va probablement subir un coup d'arrêt brutal, déjà esquissé avec le retournement d'alliance que l'Egypte vient de manifester en se ralliant à lutte contre le terrorisme en Syrie[20].

Si j'étais à la place du Premier ministre israélien, je commencerais à me poser des questions sur l'alliance renouvelée en 1917 entre Lord Balfour et Theodor Herzl[21].

Sur la remise en cause des engagements étatsuniens sur l'accord de la COP 21, il s'agit ici aussi d'une déclaration beaucoup plus importante qu'il n'y parait. En effet, malgré le battage médiatique de la presse

Le grand tournant de Sissi: l'Egypte envoie ses forces en Syrie pour soutenir l'armée

3 novembre 2016 3 novembre 2016

Egypte - Moyent-Orient - Spécial notre site

Rédaction du site

Selon une source militaire de haut rang, cité par le site « Iran Today », le gouvernement égyptien aurait envoyé des forces militaires en Syrie dans le cadre de la lutte contre le terrorisme et la coopération militaire et la coordination avec l'Etat syrien, a rapporté le site d'informations Syria-scop.com.

La source a affirmé que » l'Egypte est désireuse de fournir une aide militaire et d'envoyer des forces en Syrie pour participer aux batailles du gouvernement syrien contre les terroristes, surtout aprés avoir constaté que ses différends avec l'Arabie Saoudite sont profonds concernant l'aide de cette dernière qu'elle fournit aux terroristes en Irak et en Syrie sans compter sa guerre menée contre le Yémen ».

La source a poursuivi que « les gouvernements syrien et égyptiens comptent annoncer cette coopération dans la lutte contre le terrorisme officiellement et trés prochainement ».

mainstream sur l'unanimité des « experts » et des gouvernements, y compris celui-ci[22], sur la question du réchauffement climatique[23], il est intéressant de voir que le nouveau président étatsunien a exprimé son scepticisme sur le prétendu réchauffement de la terre. Après avoir examiné la genèse[24] de cette fumisterie et le matraquage médiatique phénoménal qui l'accompagne, je crois que l'on peut convenir qu'il s'agit là d'une nouvelle escroquerie, planétaire cette fois-ci, destinée à nous faire accepter le fait que dans les prochaines années il faudra payer de nouvelles taxes - devinez à qui – pour avoir le droit de respirer un air « salubre ».

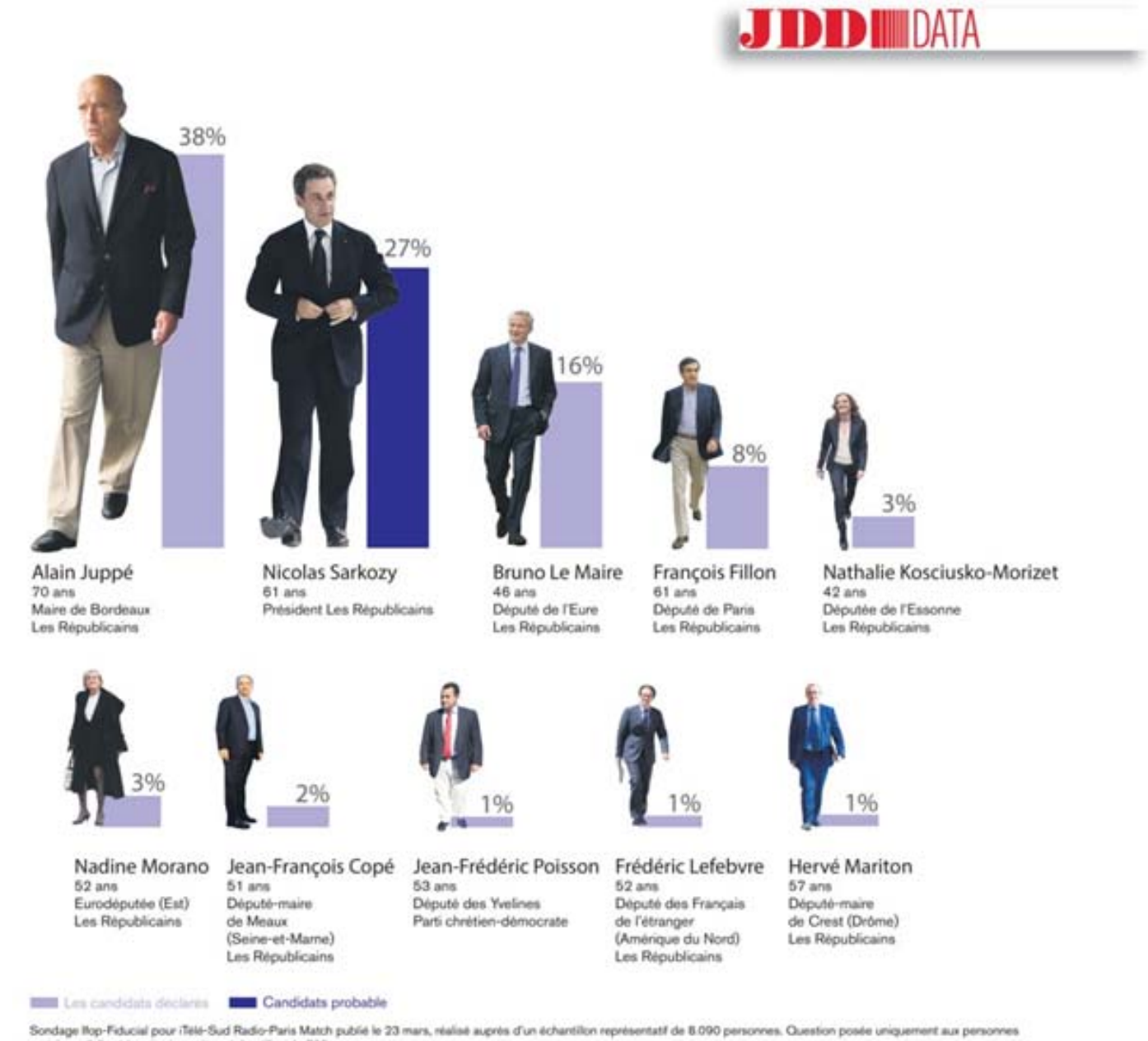
Enfin, quant à la position de Donald Trump sur l'accord avec l'Iran, j'avoue que je me perds en conjectures. A-t-il voulu apprivoiser le lobby sioniste dans le cadre de l'élection présidentielle ? Met-il dans le même sac le royaume wahhabite, ISIS/DAESH/EI, les Frères musulmans et la république islamique d'Iran ? Ce qui est certain c'est que la géopolitique a ses règles et qu'il me parait difficile de concilier une politique d'alliance avec la Russie pour éradiquer le terrorisme, notamment sur le théâtre d'opération syrien, avec une politique agressive de remise en cause des accords scellés avec l'Iran, quand ce dernier est un acteur majeur dans la lutte contre le

poison de l'Islam intégriste en action en Irak et en Syrie.
Quoi qu'il en soit, et même si nous ne sommes pas au bout de nos surprises avec ce que nous réserve l'élection de Donald Trump, il est certain que son avènement constitue un changement tectonique majeur dont nous n'avons pas fini de mesurer les effets, notamment en Europe et plus particulièrement en France.

3/ Terminons avec Fillon

Il est probable que la victoire de ce dernier à la primaire de la droite soit en lien direct avec l'élection de Donald Trump, cette dernière étant une conséquence logique du Brexit.

Le point commun qui unit ces trois surprises de ces derniers mois est le plantage complet des instituts de sondage et des médias dominants qui dans les trois cas de figure donnaient tous la victoire au camp adverse. Premier constat et qui corrobore l'idée de scission au sein du camp mondialiste, la volonté de changement de stratégie affichée par une fraction de l'oligarchie n'est pas prise en compte par les canaux habituels de diffusion de la pensée unique. Cette assertion méritant d'être tempérée par de notables exceptions dans la presse anglo-saxonne[25] mais hélas pas dans la presse conformiste française, totalement alignée sur les anciens standards de la mondialisation 1.0.
Il va falloir leur expliquer qu'on est passé à la



version 2.0 et que celle-ci inclut quelques révérences à des personnages aussi atypique que Trump ou aussi insipide que Fillon.

Deuxième constat : il semblerait que la puissance des réseaux sociaux pour créer des lames de fond ou inverser des tendances commence à produire ses effets. Depuis 2003 et la révolution de couleur ayant provoqué la chute en Géorgie du Président Chevardnadze jusqu'à nos jours, les réseaux sociaux se sont considérablement développés et l'emprise sur les cerveaux par le biais de ces canaux a considérablement augmenté. L'impact est d'autant plus fort, qu'en dehors des réseaux militants du style Avaaz largement connu pour être financé par M. Soros[26] il est désormais possible d'investir toute la Toile avec de la désinformation ou de l'information biaisée pour ruiner une candidature (Ali Juppé) y compris en passant par des canaux de l'Internet anticonformiste.

Sur la posture de François Fillon contre l'avortement[27] ou en sa faveur[28] il est bon de se remémorer les fables de La Fontaine : « Je suis oiseau, voyez mes ailes, je suis souris, vivent les rats… ».

Sans entrer dans cette polémique qui ne m'intéresse guère dès lors qu'il s'agit clairement d'une posture, voire d'une imposture, il me semble plus intéressant d'essayer de comprendre pourquoi Fillon l'a emporté contre Juppé alors que tout semblait indiquer que le Système, dans sa déclinaison française, avait voté pour le Maire de Bordeaux depuis de nombreux mois. Eh bien là encore, le décalque avec le Brexit et l'élection de Trump me semble assez valide et là encore nous nous trouvons en face de ce qui semble être une rupture au sein du Système où une fraction que nous appellerons archéo-étatsunienne ou clintonienne si vous préférez, soutient Juppé[29] tandis qu'une autre que l'on pourrait appeler néo-globaliste a compris – ou a été dûment informée – que l'on avait changé de stratégie et qu'il fallait désormais changer de braquet, voire de direction.

Et c'est ainsi que l'on nous ressert Fillon, falot petit homme politique de province, fils spirituel – et plus si affinités – de Joël Le Theule[30], ancien député de la Sarthe et qui a introduit au siècle dernier François Fillon dans les charmes et les tourments de la vie politique française.

Et nous voici désormais avec ce quasi désigné futur

Président de la république française, ex-gaulliste social, transformé en double ultra libéral et très conservateur de son futur homologue d'outre-Atlantique Donald Trump.

Il est clair maintenant, que François Fillon avec le soutien officiel des milieux catholiques de la Manif pour tous, sauf accident toujours possible, verra l'élection présidentielle de l'an prochain quasiment pliée et que nous aurons un gouvernement ultra-libéral et ultra anti-social en fonction pour le plus grand plaisir des marionnettistes qui tirent les ficelles.

Et pour bien vous prouver qu'il est difficile de s'y retrouver dans ce panier de crabes, mettez-vous un instant à la place d'Alain Juppé, à qui de puissants personnages avaient certainement annoncé depuis au moins deux ou trois ans que ce serait désormais à son tour de goûter aux délices du pouvoir, et qui brusquement lui annoncent, que non, après tout, ce ne serait pas lui, mais un autre dont le profil conviendra mieux à la politique que l'on veut mettre en place ou à l'évolution mentale que connait le pays.

Et si vous avez lu attentivement la notice de la *French American foundation* placée ci-dessus, vous aurez vu qu'un certain Henri de Castries[31] (PDG d'AXA jusqu'en 2016) en fut membre (promotion 1994) et qu'il fut donc très proche d'Alain Juppé en tant que co-Young Leader.

Mais Henri de Castries, descendant du marquis de Sade d'après sa notice Wikipédia, est également depuis 2011 patron du groupe Bilderberg[32] et il revendique sans complexe sa grande proximité avec le nouveau patron de la droite républicaine, après

avoir soutenu, toujours sans le moindre complexe, la candidature de François Hollande en 2012.

En conclusion, il me paraît important de regarder tous les événements qui surviennent avec la plus extrême circonspection et il convient de ne surtout pas se laisser abuser par des déclarations de circonstances ou par des joueurs de bonneteau destinés à détourner l'attention sur ce qui se passe vraiment. Le Système est passé maître dans l'art de manipuler les esprits.

Il y a clairement un changement de stratégie au sommet de l'élite mondialiste et vraisemblablement une lutte mortelle entre la faction archéo-étatsunienne et la faction néo-globaliste est en cours. La majorité des élites françaises, notamment médiatiques, n'a pas encore compris les raisons et les enjeux de ce changement. Il convient d'être d'une lucidité extrême dans les mois à venir car les changements vont être profonds et brutaux. Apparemment, les idées conservatrices, de retour à la tradition, de renforcement des nations et des identités vont être portées aux nues. Mais il conviendra de ne pas oublier que le Système est l'ennemi déclaré des patries, des peuples et des traditions[33].

Leur but est de parvenir à la domination absolue d'une humanité déracinée, sans mémoire et à sa mise en esclavage par le contrôle total des cerveaux. Les réseaux « sociaux », l'argent « numérique », le transhumanisme, l'homme bionique… voilà quelques-uns de leurs projets et je ne pense pas que le Brexit, Trump ou Fillon soient de nature à empêcher ce désastre annoncé. A moins que la Sainte Russie ne continue à jouer au petit village gaulois qui résiste encore et toujours à l'envahisseur… Qui sait ?

E.L.

1. http://philip.dru-administrateur.nwo.over-blog.com/article-archives-la-cia-finance-la-construction-europeenne-par-la-revue-historia-112373806.html
2. http://journal-audible.org/monnet-schuman-peres-de-leurope-ou-fils-des-americains/
3. https://www.theguardian.com/media/2016/jun/28/rupert-murdoch-brexit-wonderful-donald-trump
4. https://fr.wiktionary.org/wiki/Godon
5. https://fr.wikipedia.org/wiki/Grandes_d%C3%A9couvertes
6. https://fr.wikipedia.org/wiki/Anatoli_Sobtchak
7. http://katehon.com/fr/article/civilisation-souveraine-et-elimination-du-cesarisme
8. voir ici https://legrandsoir.info/les-dessous-du-tir-des-deux-missiles-en-mediterranee.html, ou là http://www.voltairenet.org/article185324.html ou encore là http://reseauinternational.net/la-russie-brouille-les-commandes-du-porte-avions-ronald-reagan-et-de-la-7eme-flotte/
9. http://www.algarathselect.com/dts-sdr/apres-lentree-yuan-dts-suite-logique/
10. http://www.voltairenet.org/article170056.html
11. https://www.youtube.com/watch?v=Fgcd1ghag5Y
12. http://numidia-liberum.blogspot.fr/2016/05/poutine-son-etat-major-si-hillary.html
13. http://www.politico.eu/article/nigel-farage-to-donald-trump-we-can-do-business/
14. http://www.voltairenet.org/article151713.html
15. http://www.express.co.uk/news/world/736223/9-11-tower-Building-7-collapse-fire-conspiracy
16. http://katehon.com/fr/article/analyse-de-douguine-la-victoire-de-donald-trump
17. https://fr.sputniknews.com/international/201607091026524484-otan-bataillons-deploiement/
18. http://geopolis.francetvinfo.fr/les-tensions-en-mer-de-chine-poussent-les-pays-de-l-asie-pacifique-au-rearmement-105405
19. http://www.lesechos.fr/01/02/2016/lesechos.fr/021664517146_la-chine-constitue-un-executif-mixte-pour-sa-banque-des-infrastructures.htm
20. http://french.almanar.com.lb/80243
21. http://reseauinternational.net/declaration-balfour-comment-la-grande-bretagne-a-detruit-la-palestine-ma-patrie/
22. http://reseauinternational.net/le-pape-demande-a-trump-de-ne-pas-renoncer-a-laccord-sur-le-climat/
23. http://www.wikiberal.org/wiki/Liste_de_scientifiques_sceptiques_sur_le_r%C3%A9chauffement_climatique
24. https://libertesinternets.wordpress.com/2007/10/17/manipulation_du_lobby_industriel/
25. http://money.cnn.com/2016/06/25/media/donald-trump-rupert-murdoch-scotland/
26. https://secure.avaaz.org/fr/petition/Denoncer_les_interets_frauduleux_de_Avaazorg/?pv=3
27. http://rosemar.over-blog.com/2016/11/fillon-s-impose-par-l-extreme-droite.html
28. http://www.sudouest.fr/2016/11/22/avortement-jamais-fillon-n-aurait-pu-penser-que-juppe-tombe-aussi-bas-2576794-7528.php
29. (vieux Young leader https://frenchamerican.org/young-leaders)
30. http://www.egaliteetreconciliation.fr/Des-pro-mariage-gay-denoncent-une-presumee-relation-entre-Francois-Fillon-et-Joel-Le-Theule-42095.html
31. https://fr.wikipedia.org/wiki/Henri_de_Castries
32. http://www.medias-presse.info/le-president-du-bilderberg-rejoint-lequipe-de-francois-fillon/65459/
33. http://reseauinternational.net/le-plan-des-elites-mondialistes/

Pourquoi les *minorités* votent comme Soros

Nicolas Bonnal
Ecrivain et essayiste

On est tous plus ou moins métissés, on a tous des copains de toute origine**. Le problème n'est pas dans les gens. Il est dans les minorités, il est dans la politique, il est dans ce plus vieux métier du monde.**

Combien ton vote ? Car la minorité est une notion créée par la politique.

92 % des noirs ont voté Clinton ; 92% des musulmans ont voté pour Hollande en 2012 au deuxième tour. C'est même grâce à eux qu'il est passé. 75 % des minorités (les Juifs, les latinos, les asiatiques) votent démocrate en Amérique, combien en France votent à gauche ?

Question : pourquoi ces minorités victimes du racisme, de la misère sociale, votent comme les barons de Wall Street, les stars hollywoodiennes ou le Qatar ? Oui, pourquoi les minorités jouent le jeu du *Soros* (le cercueil, en grec ancien) et des multimilliardaires ?

Ici, il faut comprendre que ce n'est pas la Gauche contre la Droite (les musulmans, de gauche ?), ni le « choc des civilisations », mais **le système contre toute société**. Et les oligarques fonctionnent comme les bolcheviques.

Emmanuel Todd a récemment évoqué à propos des élections US un mercenariat électoral pour les démocrates. Il aurait pu ajouter que la même attitude prévaut en France. Todd hurle après les cathos zombie qui font de sales coups aux musulmans, il oublie de rajouter que ces musulmans votent comme un seul homme pour le PS qui tue ou

Bureau de vote à Roubaix (France)

déplace un million de musulmans en Syrie et ailleurs. Le PS se maintient et retournera aux affaires en 2022 en faisant voter ses minorités, doit-il pour cela comme Obama/Hillary remplir la France de minorités et de réfugiés.

Le mercenariat électoral veut dire ce qu'il veut dire : on achète les votes avec de prodigieux déficits, on entretient une culture juridique paranoïaque (tout le monde vous hait, tout le monde veut vous gazer), aussi bien en France qu'en Amérique, et on rentabilise cette clientèle le jour des élections - en sachant que le petit blanc complexé hésitera toujours : le Fillon-Trump est décrété nazi, facho, catho (c'est pire selon Joffrin), homophobe, nazi, antisémite, antisocial, macho, nazi, donc comment osez-vous ? Plus très sûr de lui, le petit blanc hésite, surtout le jeune qui a été bien efféminé (lisez La Boétie) et essoré par son éducation internationale (et non plus nationale), et cela donne les votes roses en attendant les révolutions orange. **La femme blanche est accusé chez Trump d'avoir voté républicain, elle n'a pas voté la femme blanche pour le parti de la minorité féminine victime du** *féminicide* **de nos chers médiatiques. Et Hillary n'a pu atomiser la terre du machisme russe à cause d'Elle.**

Mais vous vous rendez compte où on va terminer ? Comment en est-on arrivé-là ?

L'explication est simple : il y a le système moderne ou postmoderne, la machine de Cochin ou d'Ostrogorski (génial envoyé russe qui décrivit le désastre en Amérique) qui veut du vote, du quantitatif, et qui veut fonctionner. Il y a de l'autre la société plus ou moins traditionnelle, plus ou moins conservatrice, et qui doit être diabolisée et remplacée. **Ostrogorski explique comment on détraque une grande ville américaine avec le fraîchement arrivé allemand, ou l'irlandais**. **L'immigré manipulé servait à s'emparer d'une ville.**

Cochin écrit dans sa magistrale étude sur les sociétés de pensée :

« **L'individualisme sape la famille comme les autres édifices sociaux. La cité de rêve ne sera faite que d'atomes humains directement agglomérés**.

Cet individualisme est l'œuvre propre de la Révolution, de l'esprit jacobin, car le reste se serait fait comme ailleurs sans eux. **D'eux, cette rage d'« affranchir » que nous voyons sévir**

Le clientélisme en action...

aujourd'hui, et d'affranchir les gens contre leur volonté ; cette rage aussi d'égalitarisme ennemi de toute élite et cette fièvre de nivellement rêvant pour tous le même programme d'instruction, d'éducation et de fonction, tous étant décrétés également capables. »

Cochin d'enfoncer le clou :

« C'est l'individualisme révolutionnaire qui est, on le voit, la première condition du bon fonctionnement des rouages de la machine. **Destruction de tout organisme politique, corps d'Etat et corps professionnels, destruction de toute foi, de toute idée commune, de tout esprit de corps et surtout de l'idéal religieux** ».

Comme dit Houellebecq, **l'individu doit être nu devant le marché**. Idem pour le corps électoral. Pour recréer l'homme nu, le citoyen dont rêve un délirant comme le V.Peillon dans son opus sur la Révolution, il faut mettre à bas le corps social. C'est le système : tu seras robot, consommateur, citoyen programmé, électeur du Valls ou démocrate. Et la minorité doit servir à détruire la société d'avant. O détruira cette société en affolant par les tsunamis ou les attentats, comme l'écrit Naomi Klein.

La minorité c'est ce qui doit être affranchi ; comme ces marchés qui doivent être dérèglementés. La minorité dépendante des assistantes sociales c'est l'atome idéal, comme la mère célibataire qui vote anti-macho. Le marché n'agit pas autrement. Ils sont deux alliés objectifs, comme on disait dans ma jeunesse ; ils iront jusqu'au bout de leur valse, comme le Joker et sa dernière conquête.

Les traîtres ou les amis sont partout. Surtout pas de racisme ou de délire identitaire. Tout le monde est divisé. **Nous sommes dans la « mystérieuse partie d'échecs » (Omar Khayyâm, CIII) du prisonnier : les pièces n'ont pas de couleur, on les reconnaît à leur mouvement.**

Le reste est comme toujours du Céline :

> « Nous périrons tous en chœur, avec plaisir en somme, dans un monde que nous aurons mis cinquante siècles à barbeler de contraintes et d'angoisses. »
>
> Car là est le problème : **on transforme de l'humanité en minorité pour nous manipuler et pour nous détruire.**

N.B.

Bibliographie

Bonnal – Lettre ouverte à la vieille race blanche
Cochin – La libre-pensée et la révolution
Klein – La thérapie de choc
Ostrogorski – Democracy and the organization of political parties

Filmographie

Le prisonnier (Checkmate)
Sturges – The Great McGinty (film de 1941)

La Lituanie distribue des manuels à ses enfants

Jean-Cyril VADI
Auteur, Acteur , Metteur en scène

La première fois que je suis allé en Lituanie, c'était au début des années 90. Je suis resté près de trois ans. Assez pour parler la langue et vivre des expériences extrêmes, à tous égards. Je me suis fait deux-trois amis que je garderai à vie. L'un d'eux a fait des centaines de kilomètres en auto-stop pour accompagner mon errance lorsque j'étais retenu malgré moi en Pologne. Un autre m'a plusieurs fois sorti d'un mauvais pas, quand j'étais pris à parti par quelques jeunes nationalistes qui ne supportaient pas la vue d'un métèque. J'étais un Français raffiné pour les uns, et un immigré voleur de poules pour les autres. Je tairai par pudeur mes expériences amoureuses. Je me suis battu autant de fois que j'ai aimé. J'ai perdu plus que je n'ai gagné. Et pendant ces années-là, j'ai parlé avec toutes sortes de gens – des jeunes, des vieux, des paysans, des enseignants, des médecins, des hommes d'affaires. Tous avaient en mémoire, et fraîchement, pour ne pas dire « organiquement » de longues années de soviétisme, et une brève expérience d'indépendance.

Ils avaient chacun des histoires à me raconter à propos des périodes les plus sombres des dernières décennies, comme ils avaient des anecdotes à propos des belles choses que la vie l'Histoire leur avait donné la chance de vivre. Ils étaient lituaniens depuis des générations, ou bien russes installés là depuis plus ou moins longtemps, ou bien encore polonais. Evoquant mes amis, je peux dire qu'ils jouaient ensemble dans un groupe de rock – et qu'ils ont cessé de le faire depuis qu'ils une famille à nourrir. Ils amenaient leurs enfants dans les mêmes écoles, supportaient l'équipe nationale de basketball, et rêvaient d'un avenir radieux – qui les changeraient de celui qu'on leur avait promis paraît-il, et qui n'était jamais apparu. J'ai vécu trois années dignes d'un roman. Si j'avais le temps, la volonté, et le talent d'un écrivain, j'en ferais un roman.

D'un réalisateur, un film. Cela fait donc plus de vingt ans que je retourne en Lituanie, au moins une fois par an, et souvent plus, ayant réussi le tour de force de marier projets professionnels et voyage d'agrément – en quelque sorte, car il s'agit plutôt d'un pèlerinage profane, un voyage vers soi.

Il y a peu, j'ai lu que le Ministère de la Défense lituanien distribuait des manuels pour lutter contre une invasion surprise de la Russie. N'étant pas naïf, et sachant que la Présidente de Lituanie, Mme Dalia Grybauskaitė est allée parfaire ses études à Washington dés l'indépendance du pays, comme quelques autres ministres, je me suis renseigné sur

les intentions de l'homme de la Défense, M. Juozas Olekas.

Il se trouve que ce monsieur, a déclaré il y a moins d'un an, que la Lituanie était prête à servir de base militaire aux forces de l'OTAN, mieux, on lisait il y a peu un communiqué de son ministère qui disait « Nous considérons la Lituanie comme un centre logistique des Etats-Unis ». Tout est dit. Ou presque.

Car mes recherches m'ont amené à lire, dans un compte-rendu d'une réunion d'une commission politique de l'OTAN, ces propos inouïs de l'activiste pro-américain Olekas : « Il faut contribuer plus activement à la démocratisation du Bélarus ». Le Ministre lituanien suggérant « la création d'un centre d'information sur ce pays, centre qui pallierait les graves difficultés concernant l'accès des médias, et demande que des moyens politiques et financiers soient mis à la disposition de l'opposition bélarusse. »

Les ennemis d'hier sont donc les ennemis de demain. Une espèce d'ennemis comme celle-là est bien commode. Nous pourrions, nous, en France, éditer des manuels pour prévenir d'une intrusion allemande, ou mieux, anglaise, puisque les anglais sont nos ennemis de toujours – nos meilleurs ennemis si je puis dire. Les lituaniens devraient se souvenir que pendant la seconde guerre mondiale ils ont accueilli les Russes en libérateurs, pour le payer ensuite lourdement, apparemment. Ainsi, devraient-ils se méfier des américains et de « la force armée dissuasive de l'OTAN ». L'expansionnisme n'est pas là où on l'attend. Les européens que nous sommes savent bien d'où vient le bruit des bottes, et le désir même pas voilé d'hégémonie.

TURINYS

2 ■ ĮŽANGINIS ŽODIS
5 ■ LIETUVA PRIEŠ ŠIUOLAIKINIO KARINIO KONFLIKTO GRĖSMĘ
8 ■ DALYVAVIMAS GINKLUOTOJE ŠALIES GYNYBOJE
8 ■ Bendrieji principai renkantis tiesioginę ginkluotą kovą
9 ■ Dalyvavimo ginkluotoje kovoje būdai
9 ■ Pagalba pasipriešinimo vienetui
10 ■ Veiksmai pasipriešinimo vieneto sudėtyje
11 ■ Pasipriešinimo kovotojų ir karinės technikos skiriamieji ženklai
12 ■ Agresoriaus karinės technikos ir ginkluotės atpažinimas
14 ■ Važiuoklė
16 ■ Bokštelis
16 ■ Ginkluotė
20 ■ Ypatingos žymės
24 ■ Agresoriaus ginkluotės atpažinimas
28 ■ Šaudmenų atpažinimas
34 ■ Rekomendacijos dėl veiksmų radus šaudmenis
35 ■ IŠGYVENIMO PAGRINDAI
35 ■ Pasirūpinimas saugumu
35 ■ Orientavimasis aplinkoje
39 ■ Rūpinimasis mityba
39 ■ Maistas
40 ■ Vanduo
44 ■ Poilsis
44 ■ Specialī apranga
45 ■ Rengimosi principai
49 ■ Sušilimas
51 ■ Miego organizavimas (laikinasis būstas)
52 ■ Medicininis pasirengimas (individualioji vaistinėlė)
56 ■ Pirmosios pagalbos patarimai
56 ■ Pradinis gaivinimas
58 ■ Kraujavimo stabdymas
60 ■ Pirmoji pagalba ištikus šokui
61 ■ Pirmoji pagalba nudegus
61 ■ Pirmoji pagalba lūžus (išnirus) dubens ir galūnių kaulams
61 ■ Bendrosios taisyklės
62 ■ Pirmoji pagalba lūžus žastikauliui
63 ■ Pirmoji pagalba sužalojus šlaunikaulį
65 ■ Pirmoji pagalba lūžus dubens kaulams
65 ■ Žaizdų priežiūra
66 ■ Pirmoji pagalba atviros krūtinės žaizdos atveju
67 ■ Pirmoji pagalba atvirų pilvo žaizdų atveju
68 ■ Išgyvenimo paketas (daiktai)
69 ■ Įrankiai
70 ■ Ugnį ir šilumą užtikrinančios priemonės
71 ■ Signalizavimo priemonės
72 ■ Orientavimosi priemonės
73 ■ Maistas ir vanduo
74 ■ Kur galima įgyti daugiau žinių ir įgūdžių
75 ■ Literatūros ir šaltinių sąrašas

J'ai donc appelé mes amis lituaniens. On se retourne sur son passé, et c'est la mort qui vous saute au cou. Pas un ne contredisait cette démarche. Schizophrénie ambiante, aucun de ceux qui se réjouissent au quotidien de ce que la culture russe apporte au pays en venant sinon contrebalancer au moins endiguer une déferlante américaine ne trouvait à redire à cette distribution de paranoïde d'idéologue. Quant à mes amis russes de Lituanie, profondément attristés, choqués pour certains par l'ampleur d'une propagande russophobe, et bien entendu Poutinophobe, je les ai informé (il est toujours bon de prendre des distances) de ce que la Commission Européenne n'était pas très loin.

Alerté par l'Agence Sputnik, j'avais eu vent d'un rapport du 14 octobre 2016 sur la communication stratégique de l'Union visant à contrer la propagande dirigée contre elle par des tiers. Un rapport à l'initiative de … Brzeziński* et de personnalités polonaises qui ont déjà lancé une « initiative pour la

guerre de l'Information » contre la Russie au sein du Center for European Policy Analysis (CEPA) à Washington. L'Otan a créé un Centre des Communication stratégiques en Lettonie et l'Union Européenne devrait se doter d'une structure équivalente. Il s'agit de centraliser tous les efforts de manipulation des médias. Le programme initial était d'ailleurs entièrement dirigé contre la Russie. Même si un volet a été ajouté contre Daesh.

Je savais que l'Union Européenne disposait d'un groupe de travail pour les communications stratégiques vers l'Est (East StratCom Task Force). Mais j'ignorais que ce groupe d'hyperactifs envoyait deux fois par semaine, par mail, à plusieurs centaines de journalistes, des éléments à introduire dans leurs articles en vue de discréditer les médias russes. Il semble que l'UE est particulièrement inquiète du développement de l'audience de Sputnik et de RT, en en général d'une imperméabilité à la russophobie chez certains sujets récalcitrant de l'Empire. On comprend mieux les positions de l'Etat lituanien, distribuant des manuels pour enfants comme des petits pains. Déjà soumis à un maître, sans aucune indépendance d'esprit ou d'action, il est naturel qu'il brandisse la peur d'une invasion. On reconnaît les esclaves à ce qu'ils ont peur de perdre leur liberté.

*Brzeziński a exposé sa théorie dans Le grand Echiquier, en 97. Son postulat étant que l'amélioration du monde, sa sortie du chaos, et in fine sa stabilité dépendent du maintien de l'hégémonie américaine. Considérant toute puissance alternative comme une menace pour la stabilité mondiale, Brzeziński est pro-européen. Il s'en explique, puisque selon lui ce leadership américain ne peut être pleinement réalisé et atteindre ses objectifs qu'en coopérant avec l'Europe.

« Sans l'Europe, l'Amérique est encore prépondérante mais pas omnipotente, alors que sans l'Amérique, l'Europe est riche mais impuissante. »

Voilà donc ce qui s'est passé toutes ces années depuis l'indépendance de la Lituanie. Le retour des fantômes qui effraient mêmes et surtout ceux qui ne les ont jamais vus. Les jeunes ou les enfants. Fantômes agités par ceux-là mêmes qui ont contribué si ce n'est provoqué les guerres de Yougoslavie, l'islamisation du Kosovo, la révolution orange entre autres révolutions colorées, etc. Je me souviens qu'en 2005, accompagné d'un jeune documentariste, je suis parti à la rencontre d'un homme dont j'avais aperçu la silhouette ascétique quelques années auparavant, lors d'une traversée solitaire de la campagne lituanienne. C'était le Père Stanislovas, qui résidait dans le village de Paberžé, berceau d'une ou deux insurrections. Il conservait des robes de prêtres, des livres, des objets liturgiques variés qu'il avaient sauvés de la destruction en bonne et due forme - le pouvoir soviétique ne voulant pas entendre parler de Dieu. J'avais proposé à mon compagnon de route de faire un documentaire sur ce moine capucin, figure nationale du patriotisme et de la ferveur religieuse. Mais ce documentaire n'a pas pu être tourné. Lorsque nous avons frappé à sa porte, une dame nous a ouvert, elle nous a longuement regardés, nous a demandé qui nous étions puis nous a conduit vers le Père Stanislovas. Il était couché sur son lit, incarnant sublimement ce qu'il était alors – un mourant. Il a tenu à ce que nous échangions, nous qui étions venus de loin, et lui qui partait bientôt. Et des heures durant, pendant les quelques jours qui lui restaient sur terre, il nous a raconté sa vie. S'il était la plupart du temps lucide, il avait parfois des crises délirantes, comme sous l'emprise de la fièvre. La dernière chose qu'il m'a confiée, à mi-voix, alors qu'il parlait des Russes presque en murmurant : « lorsque chacun retrouvera le chemin de Dieu, nous serons en paix, car nous n'aurons plus d'ennemis ». Je n'ai rien répondu et nous nous sommes quittés, définitivement. Il voyait juste. Les Russes ont retrouvé le chemin de la foi. Mais les européens ?

Méfions-nous, c'est quand on a peur des revenants qu'ils reviennent ; ou qu'on les fait revenir…

J.-C. V.

Russes et Serbes : histoire d'une véritable fraternité slave

Nikola Mirkovic
Auteur Conférencier

L'amitié entre Russes et Serbes n'est pas un vain mythe. C'est une réalité spirituelle, culturelle et charnelle que peu de peuples ont réussi à bâtir et ça n'est pas pour rien qu'aujourd'hui encore, malgré les hauts et les bas inhérents à n'importe quelle fratrie, la Serbie regarde la Russie comme son grand frère et que les Russes voient les Serbes comme leurs cadets. Cette fraternité remonte de manière tout à fait naturelle à la même origine slave de ces deux peuples qui partagent une langue slave, une culture slave et une mentalité slave bien que vivants dans des régions bien distinctes d'Europe. Ce sont également deux peuples qui se sont forgés à travers leur fidélité à leur foi chrétienne orthodoxe.

Entre les XIIIème et XVème siècles quand les Serbes sont une très grande puissance dans les Balkans et une des plus importantes d'Europe, ils vont soutenir le **monastère russe de Saint Panteleimon** au Mont Athos alors que les Russes sont sous la menace des Tatars. A la même époque Gregory Tsamblak (d'origine bulgare mais ayant séjourné en Serbie notamment au monastère de Visoki Dečani) et Pakhomy Logofet (dit Pakhomy le Serbe) vont largement contribuer à améliorer le style russe de rédaction des chroniques et corriger les livres liturgiques.

Dès l'arrivée des Ottomans au XIVème siècle et l'occupation du royaume serbe les relations avec les Russes vont naturellement se compliquer mais les Russes ne vont pas oublier le soutien que les Serbes leur ont apporté ni les abandonner pour autant, bien au contraire. Certains Serbes vont décider d'aller s'installer en Russie comme Lazare le Serbe, moine, qui va construire la première horloge mécanique publique russe pour le fils ainé de Saint Dimitri Donskoï, le grand prince Vassili Ier de Moscou en 1404. Aussi, il est moins connu que la mère d'Ivan le Terrible était Elena Glinskaya elle-même fille de la princesse serbe Anna Jakšić. Tout au long de l'occupation ottomane les dynasties russes vont aider les Serbes : le tsar Boris Godounov proposera des terres aux Serbes et le tsar Mikhail Federovich, fondateur de la dynastie des Romanov, aidera financièrement le patriarcat serbe en Métochie à Peć.

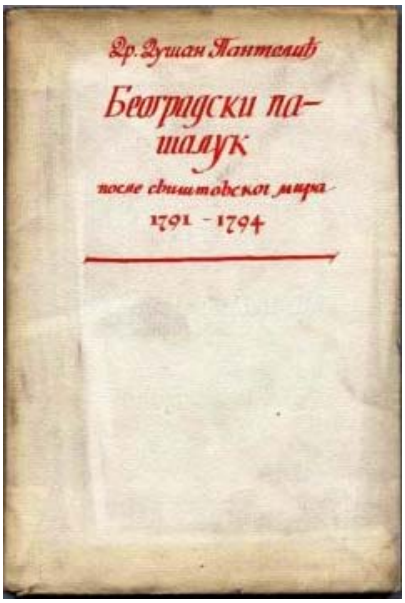
La fraternité russo-serbe prendra encore plus d'ampleur sous Pierre Ier le Grand (Tsar de 1682 à 1725) qui a fait venir de nombreux Serbes pour servir dans son armée et qui se sont notamment battus à la bataille de Poltava contre Charles XII de Suède. Pierre Ier fit également venir de nombreuses familles serbes dans l'Empire qui s'installèrent en Slavo-Serbie sur la rive occidentale du Donets[1]. Des historiens serbes estiment à plusieurs dizaines de milliers le nombre de Serbes partis s'installer sur les terres russes nouvellement conquises aux Ottomans et qui se situent aujourd'hui pour partie dans l'actuel Donbass en feu.

Pierre Ier se souvint qu'au Moyen-Age les Serbes avaient été très présents pour aider les Russes et voulut, à son tour, ne pas abandonner le petit frère

sous l'occupation. Il fit envoyer le professeur Maxime Souvorov avec 400 abécédaires et 100 grammaires pour ouvrir une « école slave » près de la frontière autrichienne. De nombreux professeurs de l'Académie théologique de Kiev succédèrent à Souvorov comme Kozachinsky, Kazunovsky ou Minatsky. Des liens s'approfondirent avec Kiev et des dizaines de Serbes partirent s'y former. Quand l'impératrice autrichienne Marie-Thérèse aboli le statut spécial des Serbes vivant sur la frontière avec l'Empire Ottoman, de nombreux Serbes quittent l'Autriche et vont s'installer en Novorossiya, la Nouvelle Russie.

3 000 Serbes vont s'installer dans la région proche de Lougansk et Kirovograd pour protéger l'empire des incursions des Tatars de Crimée ou des menaces ottomanes. L'exode fut tellement populaire et important que l'Impératrice Marie-Thérèse revint sur sa décision mais interdit quand même aux officiers Serbes de prendre la nationalité russe. L'assimilation des colons serbes dans l'Empire se fait parfaitement et, même si on peut le regretter, en 1900 les descendants des Serbes en Nouvelle Russie sont tous russifiés, non de force ou par contrainte mas par l'assimilation progressive simplifiée par la foi commune orthodoxe et la proximité des langues et des peuples.

A la fin du XVIIème siècle les relations entre Russes et Turcs se détériorent et mènent à plusieurs guerres. En 1769 Catherine II invite les Chrétiens des Balkans à se révolter contre les Ottomans. Autrichiens et Russes s'allient et les révoltes serbes affaiblissent considérablement l'armée ottomane. En 1788 les Autrichiens chassent les Turcs de Belgrade mais pour une trop courte durée et l'Autriche doit rendre la ville blanche aux Turcs par le Traité de Sistova en 1791 qui fixe la frontière austro-ottomane sur la Save.



Le pachalik de Belgrade après la paix du Traité de Sistova 1791-1794

En 1803 l'Archimandrite serbe Arsenije Gagović rencontre l'Empereur Alexandre Ier et le supplie de venir en aide aux Serbes qui vivent sous le joug ottoman. Mais Alexandre ne peut pas car il est lié par le traité de Tilsitt qui l'empêche d'attaquer la Sublime Porte.

Quelques années plus tard **George Petrović**, plus connu sous le nom de **Karageorges**, mène les insurrections anti-ottomanes entre 1804 et 1813 et demande à la Russie de nouveau de l'aide quasiment au même moment où les Russes

font la guerre aux Ottomans. Les Serbes remportent des victoires impressionnantes sur les Turcs et veulent même se ranger derrière l'Empereur Alexandre Ier et intégrer l'Empire russe. Une convention est rédigée et de nombreux projets préparés pour l'intégration mais Alexandre Ier préfère signer l'armistice de Slobozia en 1807 avec la Sublime Porte et abandonne les territoires de Serbie centrale à l'empire ottoman en ayant négocié quand même la vie sauve aux Serbes ayant participé aux révoltes. La Serbie implore alors l'aide de Napoléon et des Habsbourg mais en vain.

En 1810 le général russe M.I. Kutuzov reprend les rênes de la guerre contre les Turcs et envoie armes, munitions et soutien médical aux Serbes heureux de retrouver le soutien du grand frère mais la joie est de nouveau de courte durée, le 24 juin 1812 Napoléon attaque la Russie et les Russes doivent abandonner de nouveau les Serbes aux Ottomans qui font payer de nouveau aux Serbes une répression dans un bain de sang terrible pour s'être révoltés. Mais la Serbie, têtue, et rêvant plus que jamais de recouvrer son indépendance obtient sa première réelle autonomie au sein de l'Empire Ottoman grâce aux combats de Miloš Obrenović facilités par la victoire des Russes sur les Ottomans et la Paix d'Andrinople en 1829. En 1832 c'est même la Russie qui convainc la Sublime Porte de laisser les Serbes avoir, de nouveau, leur propre patriarcat.

La Russie demeure le modèle pour les Serbes mais la confiance en l'Empereur et l'aide de l'armée disparut jusqu'en 1867 sous le règne d'Alexandre II qui prête de l'argent à la Serbie et y envoie des armes, des munitions et des instructeurs militaires. A cette époque les idées slavophiles se répandent à Moscou et Belgrade et en 1875 les Serbes d'Herzégovine et de Bosnie se révoltent de nouveau contre les Ottomans et, bien que le ministre russe des affaires étrangères n'approuve pas ce soulèvement, des milliers de Russes s'organiseront pour envoyer de l'aide aux Serbes et plus de 3000 volontaires dont 700 officiers accoururent vers les champs de bataille.

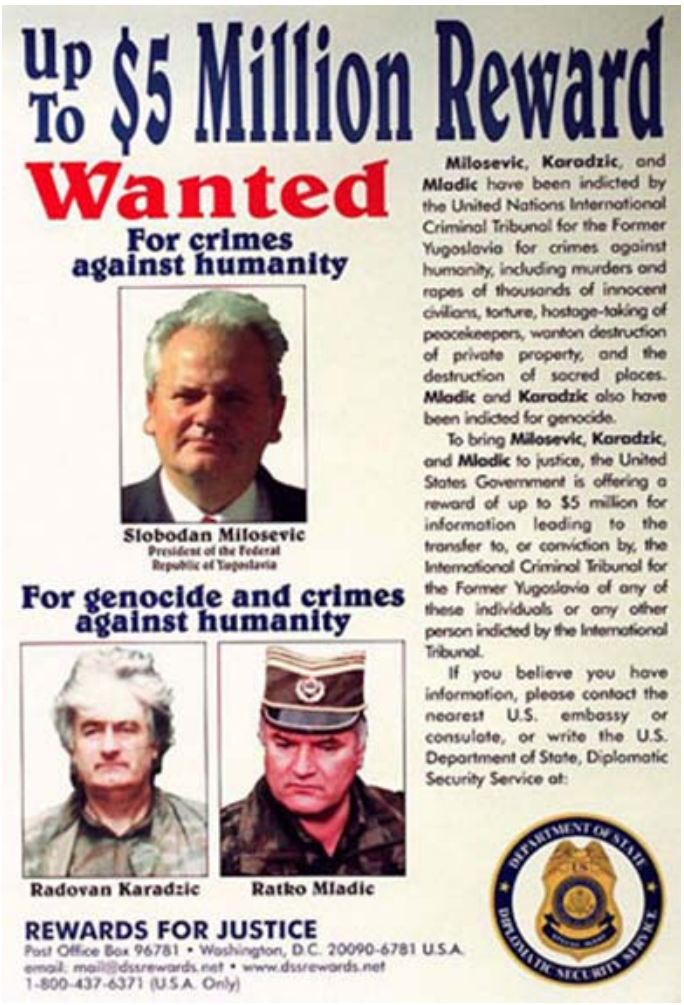
En 1878 les Serbes obtiennent une indépendance sur une partie de leurs terres au traité de Berlin qui sera complétée après les guerres balkaniques de 1912 et 1913. A chaque étape Moscou a toujours soutenu d'une manière ou d'une autre l'émancipation du peuple serbe et son droit à l'indépendance et à recouvrer un Etat.

La Serbie souffrira beaucoup pendant la première guerre mondiale avec 1,25 millions de morts mais elle put compter sur le soutien de Nicolas II de Russie.

Lorsque l'armée serbe dut fuir en Albanie chassée par les armées autrichiennes et allemandes, le tsar russe écrivit à ses alliés britanniques et français qu'il se retirerait de la guerre si ces derniers n'envoyaient pas des navires au secours des Serbes. Après la révolution d'octobre et l'assassinat du dernier

Romanov, Belgrade fut la deuxième ville à accueillir le plus de réfugiés russes après Paris. En son honneur, une statue géante de Nicolas II a été érigée le 11 novembre 2014 en plein centre de Belgrade juste à côté du centre culturel russe.
Avec la victoire des Bolchéviques à Moscou les relations vont se distendre avec la Royaume des Serbes, Croates et Slovènes.
Après la deuxième guerre mondiale les peuples serbe et russe sont en deuil ; bien qu'ayant perdu des millions d'hommes dans un sacrifice incroyable pour battre le nazisme aucun des deux ne sera gouverné par un homme issu de son peuple avec un Georgien à la tête des Russes et un Croato-Slovène à la tête des Serbes. De surcroît Staline et Tito ne s'aimaient pas et les relations vont être très tendues pendant une petite dizaine d'années.

Les relations s'amélioreront progressivement après la mort de Staline en 1953.
Vers la fin du XXe siècle le monde issu de la guerre froide se fissure. Le mur de Berlin s'écroule le 9 novembre 1989 et la Perestroïka de Gorbatchev amène finalement les oligarques du monde entier à faire main basse sur l'Union Soviétique qui disparaît complètement fin 1991. Les Serbes, au sein de la Yougoslavie voient le monde se transformer et refusent le modèle libéral occidental qu'on veut lui imposer. La Yougoslavie n'est pas contre l'occident mais elle veut rester indépendante comme la Yougoslavie l'a été pendant toute la guerre froide. C'est pour cette seule raison qu'elle s'est attiré les foudres du camp occidental qui a voulu montrer quel est le prix à payer pour les pays qui refusent le nouvel ordre mondial cher aux néo-conservateurs américains. Par des manœuvres politiques extérieures et en réveillant et finançant un ultranationalisme belliqueux, l'occident a eu la peau de la Yougoslavie et a réussi à diaboliser le Serbes qui, en l'espace de quelques mois, étaient passés de peuple ami historique de l'occident à l'incarnation même du diable.
La Russie a appuyé la Serbie avec plus ou moins d'ardeur pendant le début de cette tragédie. Eltsine a voté en faveur des sanctions contre les Serbes et l'envoyé spécial russe en Bosnie – Herzégovine, Vitaly Tchourkine, avait au départ abandonné les Serbes de Bosnie et conseillé au président russe d'utiliser la force contre eux. Mais la position russe a progressivement évolué suite aux pressions du peuple et des medias russes qui n'avaient pas oublié l'alliance historique et qui assistaient impuissants à l'expulsion de 250 000 Serbes de Krajina en Croatie, des massacres de milliers de Serbes autour de Bratunac en Bosnie et à l'expulsion de 200 000 Serbes du Kosovo et de la Métochie.



D'ailleurs c'est grâce à l'intervention russe et de nouveau V. Tchourkine, cette fois-ci ambassadeur de la Russie aux Nations Unies, que l'accusation de génocide portée contre les Serbes a été rejetée purement et simplement par l'ONU en 2015.
Lors des bombardements illégaux de l'OTAN en 1999 Eltsine est maintenant tout à fait opposé à la guerre contre les Serbes qu'il déclare « illégale » mais la Russie n'était plus que l'ombre d'elle-même et, malgré les vociférations de son président, n'a rien pu faire pour aider son petit frère. Il y eut la prise de l'aéroport de Priština par des troupes russes à la barbe de l'OTAN mais ce fut une victoire symbolique et Washington et Bruxelles réussirent finalement à disloquer la Yougoslavie et inventer deux nouveaux Etats fantoches majoritairement musulmans en plein milieu de l'Europe : la Bosnie-Herzégovine et le Kosovo.

Les Serbes et les Russes avaient en commun à cette époque qu'ils avaient été vaincus tous les deux par le libéralisme occidental : les uns par les bombes et les autres par les dollars mais ça n'était qu'en apparence. Avec l'arrivée au pouvoir de Vladimir Poutine, le ton va changer radicalement et la Russie va reprendre son destin en mains et chasser les marchands du temple. La Serbie, encore sous le choc des guerres des années 1990 va continuer à résister héroïquement à la pression occidentale et refuser de reconnaître l'indépendance du Kosovo ce qui lui vaut une très forte pression, pour ne pas parler de répression, de la part des Etats-Unis et de l'Union européenne. Pour sa plus grande joie elle sait qu'elle peut de nouveau compter sur son grand frère russe qui s'est réveillé, et qui prend un rôle de plus en plus important sur la scène internationale. Moscou n'hésite pas à systématiquement intervenir en sa faveur pour refuser la reconnaissance du Kosovo et à soutenir le petit frère des Balkans militairement, économiquement ou politiquement. Enhardis par un tel support les Serbes vont de plus en plus renforcer leur relation historique avec la Russie qui le lui rend bien.

On aurait pu croire que la lune de miel serait de nouveau célébrée par l'arrivée au pouvoir en 2012 du nouveau président serbe **Tomislav Nikolić** et la nomination de son Premier Ministre Alexandre Vučić, deux fervents défenseurs de l'amitié franco-russe mais il y eut un coup de théâtre. On ne sait quelle pression a été exercée sur eux mais les deux politiciens serbes deviennent tout à coup timorés et développent une stratégie de grand-équilibristes tentant de plaire à la fois aux Atlantistes et aux Russes. Le jeu est dangereux et nombreux sont ceux qui vouent cette stratégie à l'échec car on assiste à des situations absurdes où, le même week-end, l'armée serbe va effectuer des exercices militaires avec l'armée russe et biélorusses appelés « Fraternité slave » et en même temps participer à des exercices avec l'Otan au Monténégro.
Ça n'a pas de sens et on voit bien que l'Etat serbe est déchiré entre deux camps jusqu'au tréfonds de ses entrailles avec Nikolić plutôt pro Moscou qui dira en 2013 : « La seule chose que j'aime plus que la Russie, c'est la Serbie » et Vučić plutôt pro Washington qui est allé faire son mea culpa devant Bill Clinton, le président US qui a bombardé la Serbie, en septembre 2016 et qui fait de trop larges concessions aux Atlantistes.
Le dilemme est complètement cornélien entre l'UE, dont la Serbie a besoin économiquement, et la Russie que la Serbie aime fraternellement. Deux tiers des importations et exportations de la Serbie se font

avec des pays de l'Union européenne, ce qui explique pourquoi la Serbie n'ose pas franchir le Rubicon d'un plus grand partenariat avec la Russie qui ne pourra peut-être pas compenser les pertes économiques importantes si la Serbie lâchait ses partenaires de l'UE. Aujourd'hui la Russie représente 10 % des importations serbes et seulement 7 % des exportations serbes. Ces choix ne plaisent à personne mais on peut se réjouir qu'il y ait quand même un camp pro-russe très important au sein de l'administration serbe qui reflète réellement les aspirations de la quasi-totalité du peuple serbe qui préfère de loin Moscou à Washington et Bruxelles.

Ainsi malgré les sanctions imposées à la Russie par le camp occidental, la Serbie refuse coûte que coûte de les imposer malgré les ukases de Bruxelles. Du reste Moscou comme Belgrade parlent d'un « partenariat stratégique » entre les deux pays. Bien que partenaire pour la paix de l'OTAN depuis 2006, la Serbie est également observateur de l'Organisation de Sécurité Collective russe, importe 80 % de son gaz de Russie et la Russie a établi un centre humanitaire impressionnant au sud de la Serbie à Niš.

Ce jeu sur deux tableaux exaspère tout le monde mais encore plus Bruxelles et Washington que Moscou. Ce mois de janvier 2017 est d'ailleurs plutôt encourageant : le ministre des affaires étrangères russes Sergueï Lavrov était en visite à Belgrade au début du mois et le premier ministre serbe était à Moscou à la fin. Lors des deux visites il a été acté que la Russie donnerait six avions de combat Mig-29 à la Serbie ce qui fait dire à Ivica Dačić, le Ministre

des affaires étrangères serbes, que « la Serbie ne deviendra jamais un Etat antirusse et ne rejoindra jamais ceux qui appliquent des sanctions à la Russie. » Ces avions viendront renforcer l'armée serbe qui avait déjà acquis deux hélicoptères Mi-17-V5 en juillet dernier. La Russie a intérêt à maintenir une forte relation avec la Serbie pour maintenir son influence dans les Balkans où quasiment tous les pays sont sous la coupe de l'UE et de l'OTAN (la Croatie, l'Albanie, la Slovénie et peut-être bientôt le Monténégro) et compte sur le fort soutien de la Serbie mais également de la Republika Srpska, l'entité serbe de la Bosnie-Herzégovine dont le président Dodik est une ferveur défenseur des relations fortes avec la Russie.

Aujourd'hui la situation de la fraternité est délicate : la danse du ventre de Vučić aura des limites car la Serbie n'a pas assez de pouvoir pour imposer une neutralité parfaite et une alliance économique avec les deux blocs atlantiste et russe. Le camp de l'UE ne cesse de réprimer Belgrade à ce sujet et les Russes, bien que très patients, se demandent bien quand le petit cirque du premier ministre serbe va s'arrêter. Le peuple serbe, lui, a très nettement exprimé sa préférence pour Poutine et la Russie. Lors de la venue du président russe à Belgrade en 2014 des milliers de Serbes étaient descendus dans la rue pour acclamer le leader russe.

En novembre 2011 quand les Serbes du Kosovo sentaient que le gouvernement de Belgrade ne les soutenait qu'à moitié, 21 000 Serbes ont adressé une demande de citoyenneté à Moscou estimant que Poutine protégerait mieux les Serbes du Kosovo et de la Métochie que le gouvernement serbe. Du reste des autocollants à l'effigie de Poutine ornent de nombreuses rues des enclaves serbes où il est extrêmement populaire tout comme dans le reste de la Serbie. L'adage populaire dit que les politiciens passent et que le peuple reste, le peuple serbe n'a peut-être pas le gouvernement qu'il lui faut en ce moment mais il sait qu'il peut compter sur Moscou pour être patient mais aussi pour le secouer et le remettre dans le droit chemin. Après tout c'est aussi à cela que servent les grands frères.

N.M.

---

[1]Aujourd'hui cette ancienne région se trouve entre l'oblast de Lougansk au Donbass et l'oblast de Rostov-sur-le-Don en Russie. Le centre administratif de la Slavo-Serbie était la ville de Slovianoserbsk au nord-ouest de Lougansk. De nombreux Serbes s'y battent du reste encore aujourd'hui pour la défense du Donbass.

La France et son indépendance

Christian Vanneste
Député honoraire
Président du Rassemblement pour la France (RPF)

La France, l'auto-proclamé pays des Droits de l'Homme, mène une politique étrangère à double visage. Cela pourrait relever de l'habileté. On peut malheureusement y voir le signe d'un cruel recul. Certes, nous proclamons, haut et fort, notre souci de protéger les populations et de combattre les dictatures criminelles, le terrorisme et le racisme génocidaire. Notre engagement a toutefois été sélectif et alternatif dans ces domaines. La logique de nos interventions n'est pas celle du juste et de l'injuste, mais plutôt celle des intérêts et du rapport de force. En quelques décennies, nous sommes passés d'une politique d'intérêt national doublée d'une volonté d'exister sur la scène mondiale à un alignement systématique sur les positions américaines drapé comme elles sur l'ingérence humanitaire et le bon droit apparent et qui nous a conduit cependant à soutenir des groupes djihadistes.

De Gaulle avait dessiné une politique d'indépendance fondée sur la critique des impérialismes. Il avait bravé celui des Anglo-saxons à Phnom-Penh et au Québec. Le réalisme sans idéologie retrouvait un peu la stratégie qui avait prévalu sous la monarchie avec succès lorsque la France était capable de s'allier avec l'Empire Ottoman, avec les protestants allemands ou avec les « Insurgents » américains. Il avait dans la même ligne reconnu la Chine communiste dont son Ministre Alain Peyrefitte pensait, avec beaucoup de clairvoyance, qu'elle se réveillerait. Mais, lorsque l'autre impérialisme menaçait, de Gaulle redevenait l'allié lucide et non le serviteur zélé de l'Amérique. Il le montra lors de la tentative soviétique d'installer des fusées dotées d'ogives nucléaires à Cuba. Par ailleurs, après avoir rendu indépendantes nos colonies africaines, le Général continua à faire jouer à la France un rôle éminent auprès de beaucoup d'entre elles.

Un élargissement du périmètre fut même initié avec succès au Congo-Kinshasa et manqué au détriment de la population chrétienne au Nigéria, faute de moyens. La personnalité du Général compensait en visibilité un recul que la seconde guerre mondiale et la décolonisation avaient provoqué. La capacité nucléaire et la présence permanente au Conseil de Sécurité étaient et sont toujours les vestiges d'une puissance dont le rôle mondial s'étiole.

Avec l'élargissement futur du Conseil de Sécurité à

unique porte-avions n'est utilisable que la moitié de l'année. C'est l'une des impasses les plus criantes de notre politique actuelle.

La « realpolitique », avec des moyens peu réalistes, fut poursuivie par les successeurs du Général. L'histoire de la République Centre-africaine n'illustre que trop ce déclin. Si l'arrivée au pouvoir à l'occasion d'un contre-coup d'Etat de Bokassa a lieu sous de Gaulle, la terrible dérive de ce pays se produit ensuite avec la folie impériale du « soudard » soutenu par la France, mais de plus en plus proche de Khadafi.

Son éviction et la succession des présidences plus ou moins importées au gré des rivalités ethniques et du poids grandissant des musulmans sahéliens au Nord et des chrétiens au Sud ont conduit au chaos actuel qui a entraîné une intervention française. La Libye, le Tchad, l'Ouganda ont d'abord partagé avec la France le soin de soutenir le pouvoir ou d'organiser les coups d'Etat. La situation présente n'a rien de

de nouveaux membres permanents et l'augmentation prévisible des détenteurs de l'arme atomique, avec la multiplication des conflits locaux et la fin de l'opposition entre blocs, les armées conventionnelles dotées de moyens d'intervention à distance redeviennent primordiales. Budget après budget, nous y avions cependant renoncé jusque récemment et sommes devenus de plus en plus dépendants d'alliés incontournables, comme les Etats-Unis. Notre

nouveau, si ce n'est l'âpreté des rivalités ethniques et la détérioration du contexte politique. Un pays riche, avec une population pauvre et mal gouverné par des dirigeants corrompus attire les convoitises. Le rôle de notre pays dans la formation du personnel politique et dans l'histoire de ce pays n'a rien de bien glorieux. Face à l'emprise anglo-saxonne dans l'Est de l'Afrique, la mésaventure de Mitterrand au Rwanda, le génocide perpétré par nos alliés, une intervention militaire qui est injustement accusée d'avoir davantage facilité leur fuite qu'elle n'a protégé les populations, leur défaite face aux Tutsis de Kagame, et la chute du lamentable Mobutu, soutenu à bout de bras pendant des années, sont des échecs d'une politique peu clairvoyante, irrésolue quel qu'ait été le dévouement des soldats français sur place.

Le très grand nombre de coups d'Etat et de dictatures militaires, les pouvoirs autocratiques de longue durée ont marqué l'histoire de la plupart de nos anciennes colonies, à l'exception quasi-unique du Sénégal. Beaucoup de responsables politiques marxistes sont passés par notre pays. Le fait que l'éducation politique de **Pol Pot**, le principal responsable du génocide organisé par les Khmers rouges au Cambodge, ait eu lieu en France avec une influence déterminante du Parti Communiste devrait nous interpeller sur l'irresponsabilité du message dominant diffusé par notre prétentieuse intelligentsia depuis la dernière guerre mondiale. Une forte imprégnation marxiste, des sympathies exhibées encore récemment pour des régimes totalitaires, la Chine de Mao, le Cuba de Castro, des discours philosophiques valorisant la lutte et parfois la violence ou développant le soupçon sur nos propres valeurs ont renforcé chez les dirigeants de beaucoup de nos anciennes colonies un anticolonialisme stérile.

Comme l'a souligné Kofi Annan, celui-ci a permis une victimisation qui a servi d'excuse à l'absence de développement due pourtant à la mauvaise gouvernance de dirigeants corrompus. La France ne doit nullement renoncer à la fierté de son histoire. Elle n'a pas à rougir de l'action de ses médecins et de ses enseignants par exemple en Algérie. Elle doit donc veiller à assurer la sauvegarde de ses intérêts dans le monde et participer quand elle en a les moyens à l'instauration de régimes qui concourent à la paix du monde et à l'amélioration des conditions de vie des populations. Ce n'est pas en nous battant la coulpe à contre-temps que nous répandrons nos valeurs. Les rivalités ethniques et les soifs de pouvoir sont des obstacles complexes. C'est une raison de plus pour privilégier le réalisme, refuser l'alignement systématique et se donner les moyens économiques et militaires d'une indépendance relative.

La tragédie syrienne offrait à la France l'occasion de jouer un rôle à sa mesure dans un pays qui a été sous son mandat entre les deux guerres. Il fallait pour cela qu'elle ne tombe pas dans le piège du Printemps Arabe avec son illusion démocratique et sa réalité islamiste, qu'elle serve d'intermédiaire entre la Russie et les Etats-Unis et qu'elle garde le contact avec le régime nationaliste de Damas. Le changement de pouvoir ayant lieu à Washington avant Paris, il est à craindre qu'il ne soit trop tard.

C.V.

Le voyage de Charles de Gaulle en Russie, décembre 1944 :

Chronique d'un séjour qui permet à la France d'affirmer sa place dans le camp des vainqueurs.

Jean-Charles Bradley
Etudiant en Histoire

Le voyage de Charles de Gaulle à Moscou est l'un des actes fondateurs qui permet à la France d'occuper une réelle place aux côtés des vainqueurs en 1945. Bien que le déroulement du séjour soit particulièrement intéressant, on s'attachera plutôt à en montrer les tenants et les aboutissants afin de répondre aux questions suivantes : Pourquoi ce séjour est-il si important ? Quels en sont les moments importants ? Quel en est le résultat pour la France ?

Lorsque le 24 novembre 1944 Charles de Gaulle et sa délégation, composée notamment de Georges Bidault, du général Juin, de Gaston Palewski et de Jean Laloy s'envolent pour Moscou, ce voyage diplomatique est d'ores et déjà l'aboutissement d'une idée très claire de la part de Charles De Gaulle et de son gouvernement : donner à la France l'image d'une grande puissance. En cette fin d'année 1944, la victoire est déjà assurée pour les alliés : sur le front Ouest les anglo-américains progressent déjà en Belgique et aux Pays-Bas, tandis qu'à Est les russes sont aux portes de la Hongrie qui reste le dernier allié d'Hitler (pour une question de ressources en pétrole notamment). Cependant l'avance des Russes est bien plus rapide que celle des anglo-américains, il faut donc pour De Gaulle s'affirmer aux côtés de cette superpuissance dont il devine que l'avis comptera auprès des anglo-saxons qui apparaissent, sinon hostiles, du moins réservés à faire véritablement entrer la France dans le camp des vainqueurs.

Etant donné que la France était libérée, et que le gouvernement légitime habite à nouveau Paris, il faut pour De Gaulle opérer une politique diplomatique qui convient mieux à l'image d'un pays fort et victorieux. Alexandre Bogomolov, alors ambassadeur de l'URSS

en France fait la proposition d'une visite en Russie, acceptée par De Gaulle, qui a l'idée de réaffirmer l'entente franco-russe et le évoque projet d'un traité franco-russe.
Dans un discours du 22 novembre 1944, Charles De Gaulle annonce donc à l'assemblée les objectifs de ce voyage, assemblée qui est favorable à celui-ci, bien que son point de vue et celui de De Gaulle diffèrent : pour celui-ci il s'agit de répondre à des problématiques concrètes : sécurité, frontières, équilibre des forces, alors que l'Assemblée voit simplement un geste à l'égard d'un allié.
De Gaulle s'envole donc avec sa délégation ce 24 novembre pour Moscou. En plus de cette volonté de redonner à la France un rôle décisionnaire parmi les grandes puissances, les revendications sur l'Allemagne, annoncées quelques temps plus tôt par voie de presse sont : pas de Reich unifié, pas d'État allemand centralisé et le souhait d'associer à la France la Sarre et la Rhénanie.

Après plusieurs haltes, notamment en Egypte, en Iran (qui donnent toutes deux l'occasion de s'entretenir avec le roi Farouk et le Shah de Téhéran) et à Bakou, le Général et sa délégation prennent un train spécial et, à la demande même du général, passe par Stalingrad, lieu d'une bataille décisive de la guerre. Le train arrive à Moscou le 2 décembre et le général choisit de loger à l'Ambassade de France.
Le premier entretien avec Staline a lieu le soir même. De Gaulle en fait la description suivante (qui parait lourde de sens au vu du déroulement des négociations) : « Staline était possédé de la volonté de puissance. Rompu par une vie de complots à masquer ses traits et son âme, à se passer d'illusions, de pitié, de sincérité, à voir en chaque homme un obstacle ou un danger, tout chez lui était manœuvre, méfiance et obstination. » Dès le premier soir, l'éventualité d'un traité est évoquée et acceptée *de facto* par les deux pays, cependant il convient encore d'en discuter les termes. Ce traité doit être solide car tous avaient en mémoire le pacte de 1935 et son échec, De Gaulle ajoute à ce sujet une phrase révélatrice : « Pour ce qui est de moi, je ne suis pas Pierre Laval ».
Il y eu plusieurs moments essentiels à cette négociation. Tout d'abord, la question de la partition de l'Allemagne et des revendications territoriales de la France est balayée par Staline, car selon lui la décision doit être prise en concertation avec les anglo-saxons. La question centrale chez les Russes est véritablement la question polonaise.
De Gaulle écrit à propos de Staline : « À l'entendre, grondant, mordant, éloquent, on sentait que l'affaire polonaise était l'objet principal de sa passion et le centre de sa politique ».

Moscou : le général de Gaulle visite l'exposition des trophées de guerre et signe le livre d'or

Molotov, le ministre des affaires étrangères soviétique, suggère que la France envoi un représentant officiel au Comité de Lublin, gouvernement polonais sous influence russe. Moscou lie cette clause à la signature d'un traité franco-soviétique. Cependant celle-ci qui est refusée net par De Gaulle qui juge le Comité de Lublin illégitime et rappelle sa volonté d'une Pologne indépendante. A la suite d'un entretien le 6 décembre avec Staline la France ne cède pas sur la question de la Pologne, toutefois elle accepte l'idée d'envoyer un représentant à Lublin, qui ne serait cependant pas un

Le 30 novembre 1944,
le général de Gaulle visite Stalingrad

« officiel » (les termes sont ici fortement sujets à interprétation et on comprend bien la manœuvre habile de la délégation française qui sait l'importance de la signature de ce traité).

Un autre rebondissement intervient cependant le jour même : Churchill adresse à Staline un télégramme dans lequel il propose un pacte triparti entre l'Angleterre, le France et la Russie. Si les Russes sont disposés à accepter cette idée, De Gaulle n'est pas de cet avis pour diverses raisons : cette proposition n'a pas été officiellement soumise à la France, la mise en place des actions serait encore plus complexe, enfin il doit régler certaines questions avec Londres en particulier (occupation de Rhin, politique en Orient etc.). Staline comprend parfaitement que ce pacte n'est pas dans l'intérêt de la France et profite donc de cette proposition pour presser les Français d'accéder à ses demandes : il accepte de renoncer à ce pacte si la France reconnait le régime de Lublin. Les discussions n'avancent donc pas plus et au soir du 8 décembre le traité n'est toujours pas signé.

Le 9 décembre, les Russes se font plus pressant, ils vont même jusqu'à proposer à la délégation française un texte officiel dans lequel Paris reconnait officiellement le Comité de Lublin. C'est ici que De Gaulle prend une décision essentielle : malgré son désir, et par-delà son besoin de signer ce traité, besoin que les soviétiques ont parfaitement mis à jour, il choisit de rester sur sa position. Il reçoit également, dans l'après-midi du 9, plusieurs membres du Comité de Lublin à qui il réaffirme son refus d'envoyer un représentant officiel pour toute autre question que le sort des prisonniers français. Durant la journée, le Général passe également en revue des membres du régiment « Normandie-Niemen », symbole de la coopération franco-russe, non sans une certaine émotion. Tout se décidera donc lors du diner officiel d'adieu. Durant celui-ci Staline opère une véritable « scène de tragi-comédie » (selon les mots du général) mêlant éloges, humour et menaces. Jean Lamoy, alors traducteur du général, résume la scène ainsi : « On dirait un vieux capitaine, entouré de jeunes gens fringants, dévoués et joyeux avec lesquels il se complaît. Un vieux capitaine…et aussi le grand-prince attablé avec sa druzina dans Kiev, la mère des villes russes. Il y a

Le 9 décembre 1944, le général de Gaulle remet la légion d'honneur au général russe Lavine. Au second plan, le lieutenants Albert, de La Poype et Risso du régiment Normandie-Niemen qui viennent d'être fait compagnons de la Libération.

dans tout cela une verdeur, une âpreté étranges. De sincérité, d'élan, de passion révolutionnaire, aucune trace. » Le chef russe teste De Gaulle, teste la détermination de la France en cherchant à impressionner sa délégation. Après ce repas, les négociations se poursuivent dans un salon proche, où De Gaulle, qui remarque que rien n'avance, fait savoir qu'il retourne à l'ambassade de France, acte magistral qui scelle par avance la rédaction du traité.
Les Russes sont stupéfaits de cette décision et au lendemain, le 10 décembre à deux heures du matin ils font savoir qu'ils acceptent la proposition française. Les russes acceptent également que la France ne publie seulement que le 28 décembre le communiqué sur l'arrivée du représentant français à Varsovie et de son équivalent à Paris. A cinq heures du matin le traité est signé et Staline salue l'opiniâtreté du

La signature du traité franco-russe le 10 décembre 1944, avec notamment Molotov et Staline au centre et Charles de Gaulle à droite

Charles de Gaulle avec Bidault, Laloy, Palewski et Juin

général : « La France a des chefs maintenant, des chefs intraitables, raides, ne cédant pas. C'est bien, c'est bien, c'est ce qu'il faut. J'en suis heureux. C'est ce qu'il faut à la France… ».
Quel bilan tirer de ce voyage en Russie ? Il est évident que la France a obtenu ce qu'elle était venue chercher. Partout les jugements sont favorables à la signature du traité franco-russe, le public comme le monde politique. La France devient donc l'allié de la grande URSS, ce qui lui assure un soutien de poids sur la scène internationale notamment face aux Etats -Unis et l'Angleterre. Par rapport aux moyens dont il dispose, il faut rappeler que la France sort d'une terrible défaite en 1940 et qu'elle est en pleine reconstruction, le général De Gaulle vient donc de réussir un véritable coup de maître diplomatique. De plus c'est l'occasion pour lui de donner une politique extérieure propre à la France, en dehors de l'influence des alliés occidentaux, et capable de tenir tête à la Russie. A court terme ce voyage participe donc à offrir en 1945 une place à la France à la signature de la paix le 8 mai 1945. Cependant à plus long terme encore, il permet d'entrevoir la politique qui sera celle de De Gaulle face à l'URSS dans une volonté de se détacher de la vision américaine durant la Guerre Froide. La visite de 1966 du général en tant que président de la république est donc un écho évident à cette première visite de 1944.

J.-C. B.

Eléments bibliographiques et sources des images :

DE GAULLE, Charles, *Mémoires de guerre Le salut : 1944-1946*, Paris, Pocket, 2010, 630 p.
LALOY, Jean, « A Moscou : entre Stalin et De Gaulle, décembre 1944 », *Revue des études slaves*, Vol. 54, 1982, pp. 137-152
LEVEQUE, François, « De Gaulle à Moscou-décembre 1944 », *Espoir*, N. 99, 1994
Comité Valmy, *Dialogue De Gaulle-Staline, Décembre 1944*, document d'archives, URL : http://www.comite-valmy.org/spip.php?article100
La Russie francophone, *1944. De Gaulle à Moscou*, URL : http://www.russiefrancophone.com/1944-de-gaulle-a-moscou/

Les coulisses de Yalta
Traité Franco-Russe et sort de la Pologne

Marc KELLER
Journaliste

De manière constante le général de Gaulle a toujours lutté pour l'indépendance et la grandeur de la France. Dans ce contexte il a pris ses distances avec les USA et leurs visées hégémoniques. Il a cherché des alliances multiples et objectives notamment en reconnaissant la Chine de Mao dès 1964, mais aussi en signant le traité franco-russe avec Staline dès 1944.

Quand Charles de Gaulle a décidé de se rendre à Moscou en novembre-décembre 1944 et a accepté de consacrer trois semaines à ce voyage, il a clairement montré l'importance qu'il attachait à une coopération avec la Russie. Joseph Staline, tour à tour « petit père du peuple » et « ogre du Caucase » a bien sûr essayé d'écraser son allié français en position de faiblesse. C'était compter sans le général qui est resté impassible tout au long de ces tractations, revenant seulement à la charge pour défendre l'essentiel. A savoir l'aboutissement d'un traité d'entente mutuelle et le sort de la Pologne.

DE GAULLE ET LA POLOGNE

Il faut savoir que la Pologne n'était pas indifférente à Charles de Gaulle. Jeune officier il avait été instructeur à l'école d'officiers de Rembertow, à côté de Varsovie. Et accessoirement il avait pris part au côté des polonais à la guerre russo-polonaise (1919-1921) qui a été gagnée par les polonais. Il est dit que de Gaulle a eu une part dans cette victoire. En effet, il avait été prisonnier à Ingolstadt en Allemagne pendant la première guerre mondiale avec le maréchal soviétique Toukatchevski qui est devenu entretemps le général en chef du front ouest.
Connaissant la stratégie de Toukatchevski, qui était son adversaire préféré aux échecs, de Gaulle eut beau jeu d'en informer les polonais. Une autre légende (sûrement vraie mais non vérifiable) veut que le jeune et fringant officier français a eu quelques aventures galantes avec les belles comtesses qui fréquentaient la célèbre pâtisserie Blikl à Varsovie…
Toujours est-il que Charles de Gaulle a gardé toute sa vie un sentiment particulier et une confiance en la

Pologne qui s'est encore vérifiée en 1967, quand il a posé la première pierre de la nouvelle ambassade de France à Varsovie. Une ambassade largement surdimensionnée par rapport au rôle que jouait la Pologne à l'époque, comme s'il pressentait un avenir de premier plan pour ce pays. Ce qui se vérifie aujourd'hui, la Pologne étant une des locomotives économiques de l'Europe. En 1944 à Moscou, ce qui intéressait le Président de Gaulle c'était de préserver la Pologne du joug soviétique… et il a failli y arriver !

LA POLOGNE TRAHIE PAR ROOSEVELT

En marge des négociations du traité franco-russe, de Gaulle s'est donc employé à convaincre Staline d'une nécessaire neutralité de la Pologne dans l'Europe du futur. Une sorte de pays charnière entre les deux blocs. Cela ne s'est pas fait sans mal puisque Staline a essayé d'imposer à de Gaulle la reconnaissance de « son » comité de Lublin, gouvernement communiste provisoire de la Pologne en cours de libération. Devant le veto de la France, Staline a fini par céder du terrain, pas à pas. Convaincu que de Gaulle parlait au nom des alliés, le chef d'Etat soviétique a fini par se faire à l'idée d'une Pologne disposant d'une certaine marche de manœuvre.
Aussi quel n'a pas été l'étonnement de Joseph Staline à Yalta, en constatant l'absence du général de Gaulle. Il ne savait pas encore que Roosevelt qui voyait en de Gaulle le prochain dictateur de l'Europe, avait émis un veto sans concession à sa présence à Yalta. Il a cependant compris qu'il y avait de l'eau dans le gaz et a lancé son va-tout. D'un ton badin (paraît-il) il a informé Roosevelt que la Pologne ferait partie du bloc soviétique. C'est un Roosevelt fatigué (il mourra quelques semaines plus tard) et totalement ignorant de la géopolitique européenne qui a donné son assentiment sans même essayer de négocier ou faire mine de refuser. Le sort de la Pologne était scellé : Staline avait obtenu ce jour-là plus qu'il n'en espérait. Pour la Pologne cela impliquait 40 ans de joug communiste et une forte régression de son niveau d'avant-guerre. De Gaulle était furieux au point de refuser l'invitation de Roosevelt sur le chemin du retour de Yalta. Cette trahison a d'ailleurs été trop facilement pardonnée puisque la Pologne fait des ronds de jambes aux Etats Unis en achetant des avions ou des hélicoptères de qualité discutable (matériel reconstruit à la technologie obsolète) plutôt que du matériel européens de top qualité. Un amour non partagé semble-t-il puisque les polonais restent parmi les rares européens à nécessiter un visa pour les USA. Et malgré une participation aussi exemplaire que dénuée de sens à la guerre en Irak, la Pologne n'a obtenu aucun des contrats promis… Ce masochisme d'une certaine élite politique est de moins en moins partagé par le peuple polonais qui voit son salut dans l'avenir de l'Europe et critique de plus en plus lucidement les agissements des américains.

LE PARTAGE DU MONDE EN TOUTE IMPUNITE

Yalta est le symbole du « partage du monde » entre les grandes puissances. Il est regrettable que le seul visionnaire de l'équipe des « Grands », à savoir Charles de Gaulle ait été arbitrairement écarté des débats. La raison : Roosevelt n'avait pas digéré que notre héros national ait contrecarré son plan de transformer la France en un dominion américain régi

par l'AMGOT (*Allied Military Government of Occupated Territories*).
Autour de la table, les trois intervenants ont chacun défendu leur pré carré, sans réelle vision d'avenir et en toute incompétence. Le grand gagnant a été le russe Staline qui a quasiment obtenu tout ce qu'il a demandé. Churchill pourvu qu'on ne touche pas au Commonwealth et à l'insularité de l'Angleterre n'avait que faire de l'avenir de l'Europe. Quant à Roosevelt, il a prouvé là que les USA ne méritaient en aucun cas le titre de première puissance au monde, tant leur diplomatie était chaotique, chancelante et inefficace. Mais Yalta est aussi un signal, un signal très fort, pour montrer que la politique de l'Amérique, subordonnée aux lobbies et aux trafics d'influence en tous genres n'irait jamais dans le sens de la paix dans le monde ou d'un équilibre pacifique.
N'oublions jamais que les USA ont été en guerre 224 ans en 240 ans d'existence. Un record inégalé.

LE TRAITE FRANCO-RUSSE

Redoutables négociateurs, droits dans leurs bottes, capables de tout remettre en cause à chaque instant, Joseph Staline et Charles de Gaulle ont fini par réussir à se mettre d'accord sur les termes du fameux traité franco-russe qui a marqué les relations entre les deux puissances jusqu'à aujourd'hui.

Staline a essayé de faire boire de Gaulle pour tromper sa vigilance et l'attendrir. Peine perdue.
De Gaulle a essayé de jouer la montre et de se montrer totalement inflexible. Peine perdue.
Le dernier soir avant le départ, Staline a imposé à ses hôtes la projection de films de propagande interminables… A la fin du premier film, Charles de Gaulle s'est levé, a salué Staline par un « Au revoir maréchal. J'ai été heureux de vous rencontrer et d'échanger mon point de vue avec le vôtre ». Et il est parti directement à l'ambassade de France où il logeait. Malgré les rappels de Staline et de ses propres collaborateurs.
Une heure plus tard Bidault (chef des négociateurs français) arrivait avec le projet de traité mis au point avec Molotov. Tout avait été modifié et adapté aux vœux du général. Le traité a donc été signé in-extremis.
Au moment d'arroser cet événement Staline a fait un vrai compliment à de Gaulle : « Je vois maintenant que la France est en de bonnes mains. Elle a des dirigeants forts. »
L'alliance a principalement pour but « d'éliminer toute menace provenant de l'Allemagne et à faire obstacle à toute initiative de nature à rendre possible une nouvelle tentative d'agression de sa part ».

M.K.

Le général de Gaulle (1890-1970) parmi les écrivains : La rédaction du premier tome des Mémoires de Guerre

Frédéric Schwindt
Agrégé et docteur en Histoire
Responsable scientifique du centre Charles de Gaulle de Nancy
Chercheur associé à l'Université de Lorraine

Partie 2/2

II – LES REFERENCES INTELLECTUELLES ET LES MODELES LITTERAIRES DE DE GAULLE

Si De Gaulle trouve sans conteste sa place dans le milieu intellectuel français et si on peut le situer par rapports aux « grands ancêtres », la question se pose de ce qu'il en a retenu. Quelles sont finalement ses références intellectuelles ?

1 – La famille de Gaulle

De Gaulle est né à Lille où sa maison natale est devenue un musée. Le nom est toujours un hasard mais imaginons ce qu'il a pu signifier pendant la guerre. Les auditeurs qui écoutaient secrètement la BBC – ils prenaient de gros risques - entendaient en effet de Gaulle avec un seul « L » et voilà le nouveau héros assimilé à Vercingétorix et à la résistance perpétuelle à l'envahisseur ! Ils imaginent même que c'est un pseudonyme. Il ne faut pas oublier que le Général est à l'époque un inconnu, sauf bien sûr dans le petit monde de l'Etat Major. Or, un homme qui s'appelle de Gaulle et qui appelle à la résistance au nom de la France, c'est presque trop beau. Mais c'est son vrai nom.

Une partie de sa famille vient d'Irlande, peut-être de la petite noblesse mais attention la particule ne veut rien dire de tel. Il appartient à la bourgeoisie mais plus à une bourgeoisie du savoir, qu'une bourgeoisie d'argent. Lui-même est d'ailleurs resté toujours très détaché vis-à-vis de l'argent. Son grand-père était historien, historien de Paris notamment et c'est peut-être de lui que de Gaulle a hérité de son goût pour le passé. Son père est professeur dans une école catholique, à une époque difficile, celle de querelle entre l'école publique et laïque et l'école privée. Mais il n'est pas pratiquant au contraire de la mère du général. Alors qu'elle serait orléaniste, il serait plutôt de sensibilité royaliste et même légitimiste. Voilà qui aurait pu faire pencher de Gaulle (et sur cette seule base, certains y ont cru) vers le conservatisme le plus étroit voire la réaction.

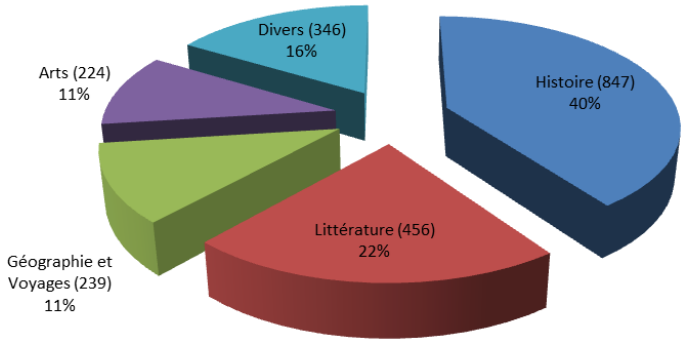
Or, au cours du XIXe siècle, le courant légitimiste a joué un rôle important dans la réflexion sociale, domaine où il a parfois rejoint des tendances venues de la gauche voire de l'extrême gauche : interdiction du travail des enfants, limitation du temps de travail, lois sur les assurances sociales… Comme plusieurs des leaders de se mouvement, De Gaulle père fait partie de ceux qui se sont ralliés, par raison, à la République à la fin du XIXe siècle. De là vient sans doute une certaine proximité entre la famille de Gaulle et un courant politique qui est en train de naître à cette époque charnière : la démocratie chrétienne. Dans les années 1930, De Gaulle donne en tout cas plusieurs fois des conférences dans des cercles proches du *Sillon* de **Marc Sangnier** (1873-1950). Il s'intéresse aussi au courant philosophique qui accompagne ce mouvement, sans ce confondre avec lui, le personnalisme chrétien d'**Emmanuel Mounier** (1905-1950), le fondateur de la revue *Esprit*. Malgré tout, si l'officier a des convictions dans ce domaine, comme la nécessité de ramener l'individu au centre du débat, il est très difficile de savoir ce qu'il en ait de ses convictions religieuses. Dans ce domaine, là aussi, il cultive une certaine pudeur et une stricte séparation entre l'homme public et l'homme privé. En tout cas, cette influence familiale le protège d'une certaine manière de l'attirance alors très forte de l'*Action Française* sur les milieux catholiques. C'est le journal de **Charles Maurras** (1868-1952) puis un mouvement politique d'extrême droite très réactionnaire qui combat la République, les droits de l'homme et la démocratie et n'hésite pas à couvrir d'injures (la liberté de la presse était encore plus large qu'aujourd'hui) ses ennemis : les juifs, les étrangers, les protestants, les francs-maçons etc. Sans conteste, de Gaulle est un républicain et un

démocrate, ce qui ne l'empêche pas d'être très critique face au fonctionnement de la IIIe République.

2 – La culture d'un homme de la génération 1910

De Gaulle appartient à un milieu où la culture est mise au-dessus de tout. Le professeur Alain Larcan a consacré un travail important à rechercher, dans les milliers de pages écrits par de Gaulle, les références et les influences afin de déterminer quel était son paysage mental. Il en a trouvé des milliers tant chez les anciens ou les modernes que chez les moralistes, les romanciers, les dramaturges ou les historiens… L'étude de sa bibliothèque montre par exemple un intérêt méconnu pour la médecine. Futur maire de Troyes, **Robert Galley** qui était à l'origine ingénieur raconte comment il a un jour été convoqué par le président de la République qui voulait se faire briefer sur les problèmes relatifs au nucléaire. De même, alors qu'il vient lui-même d'un milieu catholique, de Gaulle s'est montré relativement ouvert sur la question de la légalisation de la contraception. Mais la culture des gens de cette génération était d'abord une culture classique, très large et très poussée, recueillant en fait toutes les lectures qui faisaient autrefois l'honnête homme. Il connaît d'ailleurs des centaines de pages par cœur.

La bibliothèque personnelle du général De Gaulle (La Boisserie à Colombey)



Les œuvres complètes du Général comportent 28 volumes dont douze de lettres, notes et carnets publiés après sa mort. C'était donc avant tout un homme de l'écrit. Selon **Claude Mauriac** (1914-1996) et d'autres collaborateurs, il lisait en moyenne trois livres par semaine même dans les époques de très grande activité, comme si la fréquentation des auteurs permettait à l'homme politique de faire avancer sa réflexion et de prendre solitairement ses résolutions. Un de ses derniers collaborateurs, **Pierre-Louis Blanc** décrit assez bien son univers : « *Ce cabinet aurait pu être celui d'un savant, d'un philosophe, d'un bénédictin, hommes pour qui la raison essentielle de l'existence est la réflexion sur la vie, qu'elle prenne le chemin de la science, de la pensée ou de la foi (…) Son royaume (était) celui des livres. Il écrivait au milieu d'eux, les consultait sans cesse, aimait à en parler comme il l'avait fait toute sa vie… Il relisait, puisant dans les ressources de sa vaste bibliothèque, les ouvrages des écrivains qu'il considérait comme des pères en littérature.* ».
La bibliothèque du général de Gaulle comportait plus de 2000 ouvrages dont bien sûr beaucoup de cadeaux reçus lors de ses déplacements. Elle révèle néanmoins assez bien ses goûts. Notons tout de suite la part extrêmement importante de l'Histoire : 847 livres soit 40 % du total. De Gaulle s'intéresse aussi beaucoup à l'art et aux voyages (certains de ces livres lui ont servi à préparer des déplacements officiels).

En revanche, dans sa jeunesse, à une époque où les rêves des jeunes officiers guidés par Lyautey et Marchand allaient vers l'outremer, vers l'Afrique ou l'Extrême Orient, les regards et l'imaginaire de De Gaulle sont étroitement circonscrits à l'Europe voire même au territoire national. Au début des années 1930, affecté au Levant, en Syrie, il le dit d'ailleurs très honnêtement : « *J'allais vers l'Orient complexe avec des idées simples…* ». Cependant, à l'époque de la France Libre, au début de l'épopée du RPF et bien entendu au cours de ses deux mandats présidentiels, il a énormément voyagé. En Afrique de

l'Ouest, on trouve encore aujourd'hui des « degol », des petites figurines très simplifiées formée d'un tronc, d'une tête et de deux bras formant le « V » de la Victoire. Un ethnologue a même décrit une tribu qui a fait de lui un esprit protecteur.
En même temps que pour l'histoire, le Général a un goût prononcé pour la géographie, une matière importante à l'époque à Saint-Cyr où les élèves apprenaient, en même temps que la trigonométrie, à lever des cartes. Or, De Gaulle a rédigé plus tard diverses études sur les frontières notamment sur la faiblesse des frontières naturelles, ce qui est normal pour un militaire chargé de les défendre. S'il a acheté une maison en Haute-Marne, à Colombey-les-Deux-Eglises, ce n'est pas non plus un hasard, c'est parce que le village se trouve à mi-chemin de Paris et des grandes villes de garnison de l'Est. Même sa conception de l'Histoire est très liée à celle de la Géographie. Or, à l'époque, une nouvelle école est en train de naître en France, en Histoire comme en Géographie, une école qui a tendance à vouloir lier les deux approches. En cela, de Gaulle était donc très moderne !

3 – Les références politiques de De Gaulle passent par des écrivains

Mais comment situer politiquement de Gaulle ? Peut-être en regardant du côté de ses influences. C'est d'abord la figure de **Charles Péguy** (1873-1914). Ce normalien venu de l'extrême gauche, passé au catholicisme et au nationalisme au début du XXe siècle, s'engage pourtant farouchement en faveur de Dreyfus et il est tué, comme beaucoup de jeunes écrivains, dès les premiers combats de 1914. C'est

aussi Maurice Barrès (1862-1923), un lorrain, le plus grand et le plus connu des écrivains français de cette époque.

Maurice Barrès

Un de ses plus célèbres romans, « *Les Déracinés* », raconte l'histoire d'un groupe d'amis, élèves du lycée de Nancy et leurs parcours dans la France des années 1880-1900, époque où la IIIe République traverse plusieurs crises graves : l'Affaire Boulanger, l'affaire de Panama (un scandale politico-financier) puis l'affaire Dreyfus. Le héros se lance dans le journalisme puis dans la politique en devenant député de Bar-le-Duc, soit la vie à peine adaptée de Barrès qui est natif de Charmes et a été lui-même élève du lycée de Nancy. Après un début de carrière parisien dans le journalisme, il est revenu se faire élire député de la cité de Stanislas.
A cette époque, en 1896, on peut le classer à la fois à l'extrême gauche et à l'extrême droite, un mélange dont certains historiens ont fait le terreau originel du fascisme. C'est en tout cas un homme et un écrivain déroutant. Il soutient la droite nationaliste, il a été clairement antidreyfusard et il a écrit des textes ouvertement antisémites (alors qu'il est lui-même d'origine juive). Pendant la guerre, il est accusé par les poilus - non sans raison - de pousser à la guerre à outrance. Pourtant, dans le même temps, il s'excuse de ses anciennes prises de position en rédigeant « *Les différentes familles spirituelles de la France* ». Il y associe catholiques, protestants et juifs dans un

même destin commun. Et là perce l'idée, finalement très républicaine et gaulliste, que chacun, quelques soient ses origines, puisse se revendiquer du roman national français. Maurice Barrès publie enfin, notamment à la fin de sa vie, des romans très personnels, jugés parfois scandaleux par les biens pensants, où il défend l'autonomie de l'individu par rapport à la société et ses valeurs (ce qui est en soit totalement inverse à l'esprit bourgeois et au totalitarisme…)

La grande idée de Barrès, c'est *la terre et les morts* : l'idée que nous ne sommes pas que nous mais aussi le produit du sol sur lequel nous vivons et surtout des hommes qui nous ont précédés ; notion qui revient aujourd'hui à la mode sous la forme très affaiblie du devoir de mémoire. Avec Péguy et Barrès, de Gaulle est touché par le nationalisme mais pas par un nationalisme fermé, agressif, exclusif comme avec Charles Maurras (sinon de Gaulle n'aurait jamais pu être ami avec l'allemand **Konrad Adenauer** ou le guyanais Félix Eboué) mais une forme de patriotisme qui est courant dans la génération 1910.

D'ailleurs, et c'est le sens de la toute première phrase des Mémoires, la France est pour lui d'abord une idée et une construction : pas une communauté biologique d'habitants qui auraient une origine commune. En 1944, De Gaulle préside en Afrique la conférence de Brazzaville qui pose les premières bases de la décolonisation. Il y donne un discours célèbre où il prône l'émancipation de l'homme africain.

C'est un moment important car il permet de trancher assez facilement la question de savoir si De Gaulle était ou pas raciste. C'est une question difficile car les mots changent de sens. Le mot « race » par exemple

Le Général de Gaulle et Félix Eboué

est courant jusqu'à la seconde guerre mondiale et il n'avait pas toujours le sens que nous lui donnons. Et le fait de l'employer ne fait pas de son auteur un raciste. D'un autre côté, De Gaulle vient d'un milieu et d'une époque fertiles en préjugés. Autant donc nous contenter des faits. Ses rapports avec **Félix Eboué** (1884-1944), premier gouverneur noir d'une colonie française qui s'est rallié à la France Libre, ou avec René Cassin semblent plaider pour le contraire.

En 1910, deux jeunes auteurs, un journaliste et un écrivain, ont lancé une enquête appelée Agathon qui se donnait pour but de comprendre « les jeunes gens d'aujourd'hui ». Leur idole, c'est Ernest Psichari (1883 -1914), un jeune normalien, petit-fils du philosophe Renan et disciple de Péguy, qui, malgré la belle carrière qu'on lui promet, revient à la foi et plaque tout pour s'engager dans l'armée et partir aux colonies.

Il est d'ailleurs tué lui aussi au feu en 1914. Entre temps, il a pu donner deux ou trois livres épiques qui ont enflammé sa génération. Dans un trajet personnel

exactement inverse mais porté par la même quête d'absolu, on pourrait aussi citer le père **de Foucauld** (1858-1916), un saint-cyrien qui abandonne les armes pour la vie religieuse et un ermitage dans les montagnes d'Afrique du Nord. Après un demi-siècle très positiviste, matérialiste et scientiste, cette époque connaît une très nette inflexion vers le mysticisme (avec une vague de conversions, par exemple celles de Paul Claudel ou de **Jacques Maritain**) voire vers le surnaturel, d'où le succès contemporain du spiritisme. Il est vrai que le philosophe **Nietzsche** (1844-1900) a entretemps remis en cause pas mal de certitudes et que **Freud** (1856-1939) a ouvert la voie à l'inconscient. On se met même à douter de l'idée de progrès…

La jeunesse de De Gaulle pose donc déjà les questions qui vont revenir régulièrement par la suite dans la bouche des commentateurs et des biographes. Est-ce un homme de droite ou un homme de gauche ? Est-ce un démocrate ? Est-il croyant ou pas ? De toute façon, le parcours politique ultérieur brouille un peu l'image de l'écrivain. Mais sans politique, pas d'écrivain non plus. Le niveau atteint par de Gaulle, la légende et le mythe rendent surtout difficile l'arbitrage entre ceux qui le déifient (et pourtant de Gaulle a tout fait dans son testament pour empêcher la mise en place d'un quelconque culte de la personnalité posthume) et ceux qui le vouent aux gémonies.

4 – Les amitiés littéraires

En tout cas, il a séduit des écrivains de bords politiques très différents : Malraux par exemple qui vient de la gauche antifasciste des années 1930… et d'autres issus de la droite, même de la droite nationale comme **Philippe Barrès**, le fils de Maurice. Il a en revanche connu une relation conflictuelle avec certains des plus grands esprits des années 1950 et 1960. **Jean-Paul Sartre** (1905-1980), par exemple, multiplie les pétitions contre lui ou sa politique. C'est moins le cas avec **Marcel Camus** (1913-1960) notamment après que de Gaulle ait engagé la décolonisation.

L'expression « amitiés littéraires » est cependant un peu excessive. On n'est en effet pas ami avec de Gaulle notamment parce que c'est un homme qui, pour des raisons de caractère et d'éducation, ne se livre pas. Il vouvoie sa femme et ses enfants, cela n'a rien d'anormal à l'époque, et il tutoie seulement deux ou trois camarades de promotion dont le maréchal Juin. Ses joies et ses peines ne sont jamais exprimées, sauf bien sûr lorsqu'elles concernent la France. En 1948, les contemporains n'ont ainsi jamais rien su de la douleur ressentie par le Général à sa fille Anne. Elle était trisomique. Or, à l'époque, on ne montrait pas, on ne parlait pas d'un enfant handicapé. Pourtant, colonel commandant un régiment de chars à Metz à la fin des années 1930, de Gaulle rentrait chez lui tous les midis, il se mettait en civil et il emmenait sa fille au parc. Cela paraît normal aujourd'hui mais c'était très rare à une époque d'ailleurs où les pères s'impliquaient très peu dans l'éducation des enfants. Qu'on ne s'attende donc pas à découvrir des aspects de vie privée dans les *Mémoires*. Ce n'est pas une biographie, ni de l'autofiction un genre qui fait flores chez les écrivains d'aujourd'hui.

Le terme d'amitié littéraire est trop fort sauf peut-être avec Malraux. Mais c'est quelque chose qui s'en rapproche, une forme de respect réciproque forgée dans la Résistance. **Joseph Kessel** (1898-1979), écrivain, journaliste et grand baroudeur, et son neveu **Maurice Druon** (1978-2009) ont rejoint la France Libre et ils ont écrit *le Chant des Partisans*, la Marseillaise de la résistance.

Romain Gary (1914-1980), le seul écrivain à avoir obtenu deux fois le prix Goncourt (la deuxième sous un pseudonyme) était pilote dans les Forces Aériennes Françaises Libres avant de mener une double carrière dans les lettres (en français et en

anglais) et dans la diplomatie. Il faut aussi citer Georges Bernanos (1888-1948). Ce grand écrivain catholique, qui a vécu à Bar-le-Duc où il a d'ailleurs écrit son roman le plus célèbre, « *Sous le soleil de Satan* », a quitté la France durant l'Occupation par haine de Vichy. Il a ensuite joué un rôle notable pour faire connaître de Gaulle en Amérique Latine.
Même rapport avec **François Mauriac** (1885-1970), un romancier issu du même milieu que De Gaulle, plutôt conservateur et très catholique, qui n'hésite pourtant pas, dans les années 1960, à s'engager au profit de multiples causes comme la décolonisation ou la lutte contre la torture. Son fils, lui-même écrivain est le secrétaire de De Gaulle. Le respect demeure donc même lorsque les aléas de la politique ou les choix personnels séparent les individus. C'est le cas avec Mauriac mais aussi avec **Raymond Aron** (1905 -1983). De la même promotion de l'Ecole Normale Supérieure et de l'agrégation de philosophie que Sartre, il a occupé lui aussi une place énorme dans le monde des idées des années 1950-1970. Libéral alors que Sartre se voulait à l'extrême à gauche, professeur de sociologie, il a par exemple joué un grand rôle dans la réflexion sur le totalitarisme ou sur le concept de guerre froide. C'était aussi un grand spécialiste de Clausewitz, le pape de la stratégie. Comme de Gaulle, qu'il avait connu à Londres pendant la guerre, il avait perdu une fille, ce qui avait contribué à rapprocher les deux hommes au-delà des divergences politiques.
Au moment de commencer à écrire ce qui va être sa grande œuvre, de Gaulle doit se situer par rapport à tous ces/ses auteurs. Il y a de l'ouvrage. Il le sait et ne veut pas se contenter d'un récit informatif. Son ambition et dès le départ de favoriser tout autant la forme que le fond. Les premières pages des Mémoires prouvent qu'il avait déjà beaucoup médité avant de prendre plume. Ecrire est même pour lui une nécessité !

III – LES PREMIERS ECRITS (1900-1940)

Chez de Gaulle, il existe en effet une véritable vocation de l'écriture. Un écrivain est quelqu'un qui ne peut pas s'empêcher d'écrire et pour qui cela devient un acte quotidien. Dans le cas présent, ce besoin est apparu très tôt.

1 – La vocation de l'écriture

Dès l'enfance, le colonel Driant a constitué une sorte de modèle. Avec Paul d'Ivoi et quelques autres, il a pris la succession de **Jules Verne** (mort en 1904) et a dominé la littérature jeunesse (et pas qu'elle car son lectorat était beaucoup plus vaste) du début du XXe siècle en France. De Gaulle adolescent a sans doute lu la « *L'Invasion Jaune* », un gros et lourd roman qui anticipe une guerre mondiale où la Chine et le Japon envahissent l'Europe. Bien avant 1914 et 1940, quelques années seulement après la révolte des Boxers à Pékin et peu de temps avant la défaite russe contre le Japon en 1905, Driant parle déjà de la guerre psychologique, de la guerre électronique, des gaz de combat et des massacres de masses… Or, dans une rédaction, l'élève Charles de Gaulle invente une nouvelle fin au livre. Dans l'œuvre originale, le Kaiser Guillaume II meurt en chargeant à la tête de sa cavalerie puis la France est envahie comme en 1870. Face à des hommes politiques prêts à toutes les compromissions avec l'ennemi, un petit groupe de jeunes officiers et de jeunes parlementaires décide de continuer le combat outremer, dans une « petite France » réduite à l'Afrique du Nord. Dans son devoir, le jeune Charles s'imagine bloquant l'invasion à la tête des armées françaises. En mai 1940, c'est ce qu'il a effectivement tenté de faire à la tête d'une division blindée. Lors de la bataille de Montcornet, il réussit notamment à stopper pendant quelques heures l'avancée allemande. Peu de temps après, comme dans le roman, il défend au gouvernement (où il a été nommé sous-secrétaire d'Etat à la guerre par Paul Reynaud) l'idée de poursuivre le combat dans les colonies. Devant le défaitisme et l'esprit d'abandon encouragé par Pétain, de Gaulle part finalement à Londres et lance son appel à la résistance. Ce travail scolaire est prophétique. Peut-être de Gaulle s'en souvint-il, dans la nuit du 17 au 18 juin 1940, lorsqu'il tendit, page après page, le texte qu'il était en train de rédiger pour la BBC à son officier d'ordonnance Geoffroy de Courcel.

2 – Du cabinet de Pétain au Secrétariat Général de la Défense Nationale

De Gaulle n'a pas terminé la guerre. En 1916, il est en effet porté disparu devant Douaumont. D'abord on

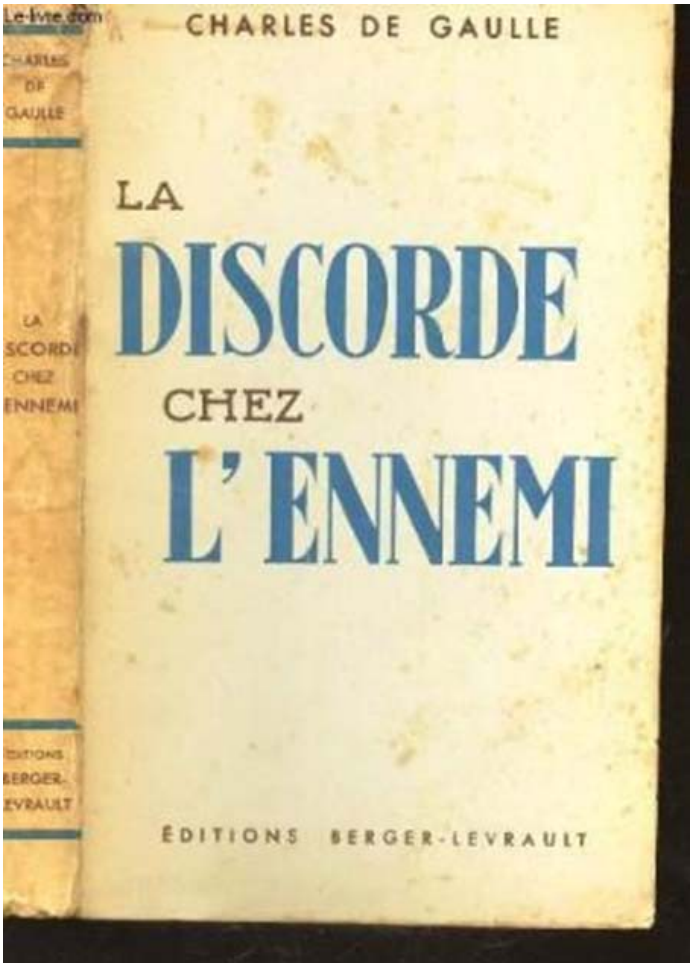
le croit mort. Pétain, commandant en chef du front de Verdun signe même une citation à titre posthume. En fait, il a été blessé et fait prisonnier. Il cherche plusieurs fois à s'évader (un peu comme dans le film « *La Grande Evasion* ») et il est à chaque fois repris. La dernière fois, il est emmené dans un camp spécial, en forteresse, un lieu très sévère, d'où on ne s'évade pas et qui rappelle un autre film : « *La grande illusion* » de Jean Renoir. Il ne reste pas inactif. Il lit beaucoup et échange ses analyses avec les autres prisonniers qui sont tous des esprits forts : le général Catroux qui ralliera une partie de l'Empire colonial à la France Libre en 1940 ou un lieutenant de la garde impériale Russe, **Toukhatchevski** (1893-1937), futur chef de l'armée rouge que Staline fera exécuter en 1937. Un peu comme l'historien **Fernand Braudel** (1902-1984), natif de la Meuse, dont on raconte qu'il a rédigé sa thèse de doctorat de mémoire, en camp de prisonniers, De Gaulle ne pas peut consulter d'archives. Pour s'occuper, il est donc obligé de s'intéresser au présent.

Il commence donc une réflexion qui va aboutir, quelques années plus tard, en 1924, à la publication de son premier livre : « *La discorde chez l'ennemi* ». Cet essai analyse, presque encore à chaud, les raisons de la défaite allemande de 1918. A une époque où faire de l'Histoire consiste surtout à étudier des époques très anciennes et à enchaîner mécaniquement les dates et les évènements, il apporte de nouveaux facteurs explicatifs et notamment les facteurs psychologiques. D'une certaine manière, cet ouvrage anticipe un courant très important aujourd'hui, celui de l'Histoire immédiate.

Cependant, le fait de ne pas avoir pu continuer à se battre est à l'origine chez lui d'une frustration terrible. Il n'est plus au feu alors que le sort de la France se joue, notamment lorsque Ludendorff lancent ses coups de boutoirs du printemps 1918 pour percer le front occidental. De là provient son refus absolu, viscéral de ne pas abandonner en juin 1940.

A son retour de Stalag (le camp de prisonnier allemand), il repart donc immédiatement en mission en acceptant un poste de conseiller militaire en Pologne, tout jeune état qui fait alors face à une invasion soviétique. Le voilà au cœur de la nouvelle géopolitique mondiale. De Gaulle comprend à cette occasion que la guerre et la paix ne se résument plus à des conflits réguliers entre états européens (lesquels ont entamé sans encore s'en rendre compte leur déclassement) mais que de nouveaux acteurs et des acteurs majeurs sont entrés dans le jeu : l'URSS (lui dit la Russie car son sens de l'Histoire lui dicte que l'épisode soviétique n'est qu'une étape dans la longue histoire de cette nation) et les Etats-Unis.

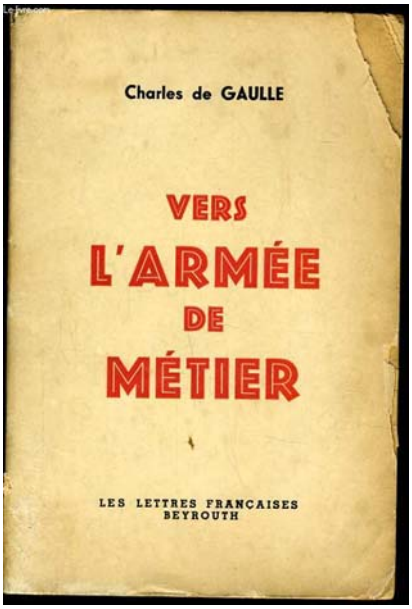
Pétain n'a pas oublié son ancien lieutenant de 1912. Il le suit de loin. Or, De Gaulle ne sort pas très bien classé de l'Ecole de Guerre où son caractère et son indépendance d'esprit n'ont pas beaucoup plu. A l'époque, ce qu'on demande à un officier qui veut monter en grade, c'est de se couler dans le moule et de ne pas trop réfléchir. Un commandant d'unité doit appliquer tel quel les plans conçus par des généraux plus intelligents que lui, même lorsque le terrain prouve qu'ils ont tort. Pétain intervient cependant lorsque de Gaulle est affecté dans l'intendance afin de s'occuper des chambres froides des unités stationnées en Allemagne. Il fait en sorte qu'il rejoigne assez vite une unité opérationnelle et il fait donner des conférences à l'école de



guerre.
A cette époque, De Gaulle publie un livre important, essai ou livre d'histoire, tous les trois ou quatre ans. Il est soutenu par les éditions Berger-Levraut de Nancy (mais originaires d'Alsace-Moselle) et dont une des spécialités est justement les questions militaires. Au-delà du grade de capitaine, un officier breveté alterne les affectations en unité, en état-major et éventuellement outremer. Après un séjour en Syrie puis le commandement d'un escadron de chasseurs à pied à Trèves ce qui le confronte une nouvelle fois l'Allemagne du traité de Versailles, De Gaulle est affecté comme commandant puis lieutenant-colonel au secrétariat général de la défense nationale. C'est une reconnaissance de ses qualités intellectuelles. Là, il conduit des études, fait des rapports, se trouve au plus près de tout ce qui compte dans l'armée et dans la politique. Il dispose également de temps pour écrire même le poste ressemble aussi à une forme de placard.
Dans le même temps, il entre au service du maréchal Pétain qui a besoin d'auteurs pour rédiger ses discours et publier les ouvrages attendus d'un membre éminent de l'Académie Française. Lorsque Pétain est reçu à l'Académie, il doit discourir de son prédécesseur le maréchal Foch. De Gaulle écrit le texte pour Pétain qui préfère se tourner vers un autre nègre, l'hommage étant trop appuyé en direction de Foch que De Gaulle admire et que Pétain détestait. Premier accroc. C'est que de Gaulle n'est pas souple lorsqu'il s'agit de ses idées et de sa plume. Ils finissent d'ailleurs par rompre lorsque Pétain veut publier sous son propre nom, un livre sur l'histoire du soldat français qu'il avait suggéré à De Gaulle d'écrire. Mais ce n'est pas qu'une question d'égo. L'évolution de la IIIe République et les questions purement stratégiques contribuent également à séparer les deux hommes.

3 – Le théoricien de la Blitzkrieg

Dans les années 1930, Pétain qui n'a jamais été réellement républicain se rapproche de l'extrême droite et notamment d'un groupuscule fasciste, la cagoule, qui prône le terrorisme et le coup d'état militaire. Il accepte de devenir ambassadeur en Espagne, occasion pour lui de se rapprocher du dictateur Franco. Au niveau intérieur, Pétain qui est le dernier survivant des maréchaux de la Première Guerre Mondiale et qui jouit d'une grande autorité au sein du conseil supérieur de la guerre, couvre de son aura la fossilisation de la doctrine stratégique française. Pour simplifier, la France prépare la Première Guerre Mondiale, pas la Seconde : une guerre de tranchées, de fantassins et de pigeons voyageurs… Une guerre de position appuyée sur les fortifications de la Ligne Maginot.
De Gaulle trouve utile la ligne Maginot, à condition que cette ligne soit achevée : elle couvre l'Est du pays mais pas le Nord d'où est venue l'attaque de 1914 (Plan Schlieffen) afin de ne pas désobliger nos alliés belges. Surtout, il y a un gros trou dans les Ardennes que l'Etat-major juge infranchissables. Mais surtout, il conçoit les fortifications comme une couverture pendant la mobilisation des troupes et comme un appui avant une offensive. Ce qui manque, selon lui, à ce nouveau Limes, c'est un corps de bataille blindé. Attention, après la défaite de 1940, les généraux et Pétain le premier, lors de son discours radio du 17 juin, expliqueront aux Français que les Allemands ont gagné parce qu'ils étaient les plus forts et les mieux armées. C'est faux. En 1940 les Français ont par exemple autant de chars que les Allemands mais ils les utilisent par petits paquets alors que la Wehrmacht est organisée en divisions blindées qui attaquent en masse en se coordonnant avec l'aviation. Les blindés français n'ont même pas la radio. Or, depuis quinze ans, de Gaulle est devenu un des spécialistes de cette arme nouvelle. Ses collègues se moquent d'ailleurs de sa lubie. Chef de corps à Metz, il est même surnommé le « colonel motor ».



En 1934, après de nombreuses notes et rapports, il publie « *Vers l'armée de métier* » afin de mettre la question sur le devant de la scène. Non seulement, il demande la constitution de divisions cuirassées et la réforme de la

stratégie française, mais il avance que cette modernisation nécessite la professionnalisation du corps de bataille (le remplacement des appelés par des soldats de métier bien formé), idée qui a l'époque heurte tout autant la gauche que la droite. De Gaulle profite cependant de sa position pour alimenter des hommes politiques qu'il juge ouvert sur les nouvelles questions, par exemple Paul Reynaud, un parlementaire du centre-droit, ou même Léon Blum, le chef de la SFIO, le parti socialiste de l'époque.
Une des idées de De Gaulle sera tout de même reprise par le Front Populaire, une idée qui choque l'État-major et que le futur auteur des Mémoires voit comme une réaction possible aux Etats totalitaires.
Il s'agit d'élargir la réflexion sur la défense au-delà des milieux militaires en y associant les civils et les citoyens. C'est l'origine d'un Institut qui existe toujours à Paris et qui s'appelle l'Institut des Hautes Etudes de la Défense Nationale (IHEDN). Au-delà, les efforts de De Gaulle restent cependant vains… sauf peut-être chez l'ennemi. En 1945, lorsque la 2e Division Blindée du général Leclerc est arrivée à la maison d'Hitler, un officier français a trouvé dans la bibliothèque du Führer une édition allemande de « *Vers l'armée de métier* » annotée dans les années 1930 par le général Guderian. C'est ce même général, théoricien de la Blitzkrieg (la guerre éclair) avait dirigé l'offensive dans les Ardennes en 1940…

4 – L'Appel du 18 Juin : un texte énorme

Il faut lire et relire l'appel du 18 juin, comme un texte histoire mais aussi comme un texte littéraire. Non pas la version abrégée qui a été imprimée pour être placardé sur les murs de Londres puis diffusé clandestinement en France mais la version complète. L'appel original n'a pas été enregistré et celui que l'on entend parfois est un tout petit peu différent et il date du 22 juin. Il a été entendu par très peu de gens (bien moins que ceux qui jurent que c'est le cas) mais il s'est très vite répandu par le bouche à oreille. Les phrases les plus essentielles ont été mémorisées et répétées bien que le document ne commence à circuler sous le manteau. Cela a été possible parce que le texte est d'une qualité exceptionnelle.
En une page, tout est dit ! De Gaulle avait compris, comme Churchill ou Roosevelt, la force de la radio, à condition bien sûr de préparer des textes adaptés à

APPEL DU 18 JUIN 1940

Les chefs qui, depuis de nombreuses années, sont à la tête des armées françaises, ont formé un gouvernement. Ce gouvernement, alléguant la défaite de nos armées, s'est mis en rapport avec l'ennemi pour cesser le combat.
Certes, nous avons été, nous sommes, submergés par la force mécanique, terrestre et aérienne, de l'ennemi.
Infiniment plus que leur nombre, ce sont les chars, les avions, la tactique des Allemands qui nous font reculer. Ce sont les chars, les avions, la tactique des Allemands qui ont surpris nos chefs au point de les amener là où ils en sont aujourd'hui.
Mais le dernier mot est-il dit ? L'espérance doit-elle disparaître ? La défaite est-elle définitive ? Non !
Croyez-moi, moi qui vous parle en connaissance de cause et vous dis que rien n'est perdu pour la France. Les mêmes moyens qui nous ont vaincus peuvent faire venir un jour la victoire.
Car la France n'est pas seule ! Elle n'est pas seule ! Elle n'est pas seule ! Elle a un vaste Empire derrière elle. Elle peut faire bloc avec l'Empire britannique qui tient la mer et continue la lutte. Elle peut, comme l'Angleterre, utiliser sans limites l'immense industrie des États-Unis.
Cette guerre n'est pas limitée au territoire malheureux de notre pays. Cette guerre n'est pas tranchée par la bataille de France. Cette guerre est une guerre mondiale. Toutes les fautes, tous les retards, toutes les souffrances, n'empêchent pas qu'il y a, dans l'univers, tous les moyens nécessaires pour écraser un jour nos ennemis. Foudroyés aujourd'hui par la force mécanique, nous pourrons vaincre dans l'avenir par une force mécanique supérieure. Le destin du monde est là.
Moi, Général de Gaulle, actuellement à Londres, j'invite les officiers et les soldats français qui se trouvent en territoire britannique ou qui viendraient à s'y trouver, avec leurs armes ou sans leurs armes, j'invite les ingénieurs et les ouvriers spécialistes des industries d'armement qui se trouvent en territoire britannique ou qui viendraient à s'y trouver, à se mettre en rapport avec moi.
Quoi qu'il arrive, la flamme de la résistance française ne doit pas s'éteindre et ne s'éteindra pas.
Demain, comme aujourd'hui, je parlerai à la Radio de Londres.

GÉNÉRAL DE GAULLE

TEXTE INTÉGRAL DE L'APPEL DU 18 JUIN 1940 PRONONCÉ À LA B.B.C. À LONDRES ET NON ENREGISTRÉ

ce média. Des hommes politiques de l'époque se contentaient alors de lire leurs longs discours avec un ton d'avocat ou d'acteur de la comédie française.
De Gaulle sait surtout que la radio permet de créer une tension particulière avec l'auditeur. En mai 1968, après les évènements que l'on sait, il saura créer le vide en disparaissant durant quelques heures (en Allemagne à Baden Baden) avant de réapparaître et de s'exprimer à la radio et non à la télévision afin justement de profiter de cette tension.
En tout cas, pour beaucoup de Français, de Gaulle a d'abord été une voix. L'appel a donné un espoir alors que Pétain demandait aux Français de se résigner. Mais les gens ne savent pas à quoi il ressemble, sauf à Bar-le-Duc… Le photographe Althuser (grand-père de celui qui occupe toujours le même magasin boulevard de la Rochelle), qui devint peu après un des chefs de la Résistance dans le sud-meusien, détenait un cliché de De Gaulle colonel à Metz avant-guerre. Il l'a reproduit et diffusé afin de permettre aux barrisiens de mettre un visage sur une voix.
L'appel du 18 juin et un petit bijou. Il y a quelques années, **Maurice Druon**, ancien secrétaire perpétuel

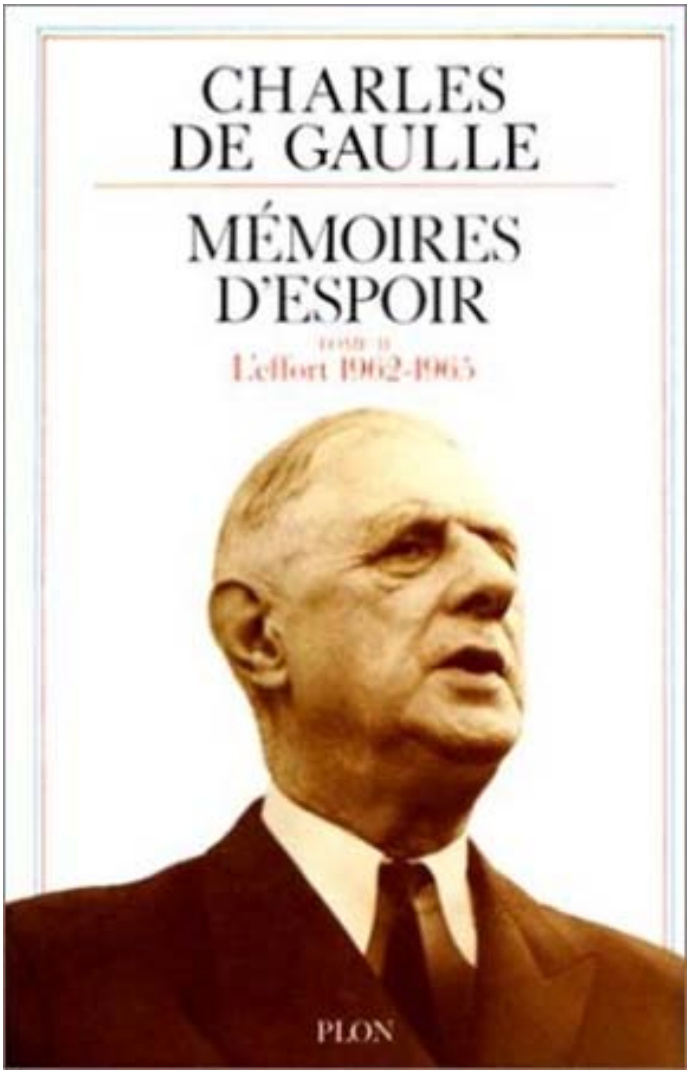
de l'Académie Française, en a fait une présentation au palais des congrès de Nancy. Plutôt qu'une analyse historique ou politique, il avait préféré l'aborder sous l'angle littéraire : la langue, le style, la grammaire, la syntaxe, le vocabulaire. Il surtout montré combien ce texte avait été très travaillé. On sait aujourd'hui que De Gaulle n'est pas parti de rien dans la nuit du 17 au 18 juin 1940 et qu'il avait déjà écrit plusieurs brouillons dans les semaines précédentes. Chaque mot est choisi, chaque formule est pesée. Il faut en effet expliquer en quelques phrases des choses compliquées de la géostratégie mondiale (les Etats-Unis et l'URSS entreront un jour dans la guerre et cela va tout changer par exemple) et surtout donner des perspectives alors que les Français n'ont qu'une vision très étroite du conflit. Dans le même temps, Pétain en profite d'ailleurs pour essayer de convaincre les Français que la guerre était purement franco-allemande et qu'elle est finie.
Ce texte est déjà beaucoup plus qu'un appel à la résistance. C'est un texte politique. Comme dans les Mémoires, De Gaulle pose en effet la question de ce que c'est que la France. Pas seulement un territoire ou un peuple, mais aussi une idée. Or, en l'occurrence, Vichy (la France de Vichy c'est-à-dire l'Etat Français de Pétain) décidant de déposer les armes (et de collaborer avec les nazis, et d'adopter une législation antisémite) a perdu selon lui toute légitimité. Pour de Gaulle et René Cassin qui va poser les bases juridiques de la France Libre, la France se trouve là où des hommes (pas tous des Français d'ailleurs) se battent au nom des valeurs qui constituent la France… Voilà pourquoi, il ne se contente pas de monter une organisation militaire, les FFL – Forces Françaises Libres pour combattre aux côtés des alliées, mais tout de suite une organisation politique, un gouvernement français libre. Donc, ses mémoires ne sont pas, contrairement au titre, que des Mémoires de Guerre.

IV – LA REDACTION DES MEMOIRES DE GUERRE

Retiré du gouvernement en janvier 1946, le Général, qui a suspendu son mouvement le RPF au milieu des années 1950, entreprend la rédaction de ses *Mémoires de guerre*. Ce ne sont pas les seules publiées par de Gaulle. En 1969, après sa démission de la Présidence de la République, il entreprit aussi le récit de ses années à la tête de l'Etat mais il n'aura le temps de terminer que le premier volume.

1 – Comment de Gaulle écrit ?

De Gaulle écrit seul, tous les matins, à son bureau de la Boisserie à Colombey. Il a acquis cette maison avant-guerre puis racheté les terrains en face de sa fenêtre afin de gagner de la perspective et de ne pas être gêné. Le bureau en lui-même est un lieu sacré et madame de Gaulle sait faire régner le silence dans la maison quand il travaille. Il s'occupe d'abord de sa correspondance, beaucoup de lettres, des dizaines. Il rédige aussi lui-même ses discours et les apprend par cœur, autant pour des raisons de communication qu'à cause de ses problèmes de vue. Enfin, il écrit



ses mémoires mais pas dans le même état d'esprit en 1946 et en 1969.

En 1969-1970, quand il s'attaque au premier tome des *Mémoires d'Espoir* qui doivent raconter son retour au pouvoir et les débuts de la Ve République, il sent son temps compté. Pour lui, il l'affirme à ses proches, « *La vieillesse est un naufrage* ». Il va plus à l'essentiel et cherche moins à confronter ses souvenirs aux archives. C'est l'heure des bilans. Pour la première série, en revanche, il s'est appuyé sur un petit cabinet dirigé par Olivier Guichard rue de Solferino (là où se trouve aujourd'hui la *Fondation Charles de Gaulle*). Il ne lui demande pas d'écrire, comme le faisait Churchill, mais de lui retrouver tel ou tel document (d'où les annexes des trois tomes). Il dispose en effet de temps pour la réflexion et la recherche de la bonne formule.

2 – La traversée du désert : un temps de retour sur soi !

Donc de Gaulle veut raconter son parcours durant la guerre. Mais ce qu'il est devenu, au moment où il entreprend d'écrire, change complètement la perspective. De plus, les péripéties de la France Libre sont narrées par quelqu'un qui se lance au même moment dans une nouvelle aventure, celle du RPF entre 1947 et 1953. Ensuite, il paraît couper tout lien avec le monde politique (même s'il continue de suivre les choses de prêt). Personne ne croit en effet à son retour aux affaires, surtout pas madame de Gaulle ! C'est ce que les historiens appellent « La traversée du désert ». En plus de la tentation, toujours présentes chez les grands hommes (et les petits) de l'autojustification, les *Mémoires de Guerre* peuvent lui permettre d'occuper encore le devant de la scène et, par la présentation de son action passée, de le faire apparaître comme un recours possible en cas de crise grave.
D'abord, on ne peut pas comprendre les Mémoires si on ne se rend pas compte du traumatisme constitué par la défaite du printemps 1940 (même si certains comme Maurras ont très vite été très heureux de cette défaite surprise qui leur permettait de prendre le pouvoir). Au niveau personnel, c'est aussi le problème moral d'un homme, d'un serviteur de l'Etat et d'un militaire qui se voit obligé de désobéir (et qui est condamné à mort par contumace pour cela). Or, De Gaulle intellectualise. Il explique son choix par une réflexion, par un examen rationnel des faits. Etait -ce si simple ? Comme pour beaucoup de résistants, sans aller jusqu'à évoquer l'inconscient, cette décision puise au tréfonds de la personne et elle garde une part de mystère.

3 – Etre du côté des vainqueurs

Durant la guerre, de Gaulle affronte deux problèmes. D'abord faire reconnaître la France Combattante par les alliées et lui donner une vraie valeur militaire (ce qui est acquis après la bataille de Bir Hakeim en Libye en 1942 et a fortiori après le débarquement en Italie). Cela doit faire oublier l'armistice honteux de 1940 et permettre à la France d'être du côté des vainqueurs : le 8 mai 1945, le général de Lattre de Tassigny signe effectivement l'acte de capitulation de

l'Allemagne et la France obtient un siège permanent au conseil de sécurité de l'ONU. En même, il s'agit aussi pour lui et son gouvernement d'obtenir une vraie légitimité tant sur le plan international (difficile côté américain) qu'à l'intérieur de la France (d'où la mission donnée à Jean Moulin, l'unification de la résistance et la création du CNR). Cela va permettre au gouvernement provisoire de s'installer en France à la Libération et d'éviter au pays une occupation par l'administration américaine (AMGOT). Il combat en permanence l'idée selon laquelle il aspire à une carrière de dictateur militaire (d'où la création d'une assemblée consultative à Alger et l'accueil fait à certaines personnalités de gauche) et annonce clairement qu'il souhaite rétablir, tant sur le fond que sur la forme, la République. Mais quelle république ? C'est la question qui occupe l'essentiel du tome III.

4 – Refonder la République

En janvier 1946, De Gaulle démissionne de la présidence du gouvernement provisoire. Officiellement, c'est parce que les partis politiques se déchirent et ne lui permettent plus de gouverner sereinement. Plus fondamentalement, c'est le projet de république qui pose problème. La majorité des parlementaires penche en effet pour une constitution proche de celle de la IIIe République, régime où le président n'avait aucun pouvoir et où l'exécutif (le gouvernement) était très faible face au pouvoir législatif.

De Gaulle quitte donc le pouvoir mais pas la vie politique. D'abord, il reste très populaire. Il voyage en province et fait des discours. A Bayeux, en Normandie, il présente sa vision de la république et trace les grandes lignes de ce qui sera, après 1958, la constitution de la Ve. A Bar-le-Duc, en 1946, sur une estrade au bout du boulevard de la Rochelle, il parle de la guerre froide qui s'annonce. L'année suivante, en 1947, il annonce enfin à Strasbourg la fondation d'un grand mouvement politique : le Rassemblement du Peuple Français – RPF. Il ne veut pas, mais c'est en grande partie une utopie, que ce soit un parti situé à un endroit précis de l'échiquier politique ou qui défendrait une idéologie mais un rassemblement chargé de tracer une troisième voie entre la gauche et la droite, grâce notamment à la participation des travailleurs au fonctionnement et aux bénéfices des entreprises. Le lancement du RPF est un très grand succès militant. Le mouvement gagne la plupart des grandes villes aux élections municipales de 1947 dont Verdun avec Hippolyte Thévenon et Bar-le-Duc avec Jean Jeukens (celui de la médiathèque) qui avaient été deux des principaux chefs de la résistance en Meuse

Mais rapidement, les partis politiques interdisent à leurs membres d'adhérer au RPF. Les militants et les élus doivent choisir, ce qui conduit le Rassemblement à devenir un mouvement comme les autres. Tous les gaullistes ne sont d'ailleurs pas au RPF. Et puis une nouvelle loi électorale, dite des apparentements, truque d'une certaine manière les élections législatives prévues en 1951 et que l'on annonçait gagnée d'avance par de Gaulle qui serait alors revenu au pouvoir par la voie parlementaire. Effectivement, si les gaullistes gagnent plus de 100 sièges, la dynamique est cassée d'autant que le Général refuse de jouer le jeu des alliances propre au régime d'assemblée.

A partir de 1953, le RPF est moribond et le général, lui-même, décide de le mettre en sommeil en 1955. Commence alors la phase la plus difficile de la traversée du désert. Personne n'imagine que de Gaulle puisse jamais revenir au pouvoir (ce qui va pourtant arriver en 1958 suite à la guerre d'Algérie).

Entretemps, **Roosevelt** est mort en 1944 et Staline en 1953. Churchill est revenu au pouvoir, lors de l'avènement d'Elisabeth II, mais ce n'est plus le même homme. Il a vieilli. Reste **Mao Zedong** (qui exerce sur Malraux la même fascination que de Gaulle).

Conclusion : Les premières lignes du premier tome et les dernières du troisième constituent l'alpha et l'oméga des Mémoires. Comme tout pousse le Général au retour sur soi et qu'il n'est pas dans sa nature de se livrer, c'est la France qui va servir de sujet. Et c'est lorsqu'il parle de la patrie comme d'une amoureuse que peut-être on peut guetter de Gaulle au détour d'une phrase.

« *Toute ma vie, je me suis fait une certaine idée de la France. Le sentiment me l'inspire aussi bien que la raison. Ce qu'il y a, en moi, d'affectif imagine naturellement la France, telle la princesse des contes ou la madone aux fresques des murs, comme vouée à une destinée exceptionnelle. J'ai, d'instinct, l'impression que la Providence l'a créée pour des succès achevés ou des malheurs exemplaires. S'il advient que la médiocrité marque,* pourtant*, ses faits et gestes, j'en éprouve la sensation d'une absurde anomalie, imputable aux fautes des Français, non au génie de la patrie. Mais aussi, le côté positif de mon esprit me convainc que la France n'est réellement elle -même qu'au premier rang* ».
L'Appel, p.1.

« *Vieille France, accablée d'épreuves, meurtries de guerres et de révolutions, allant et venant sans relâche de la grandeur au déclin, mais redressée, de siècle en siècle, par le génie du renouveau !*
Vieil homme, recru d'épreuves, détaché des entreprises, sentant venir le froid de l'hiver éternel, mais jamais las de guetter dans l'ombre la lueur de l'espérance ! »
Le Salut, p.290.

De ces deux passages, on peut retenir deux choses. Tout d'abord, la confirmation que de Gaulle est réellement un écrivain. Ces phrases ont dû être écrites et réécrites de nombreuses fois. Elle fond penser au début des grands romans du XIXe siècle, Flaubert par exemple, tellement elles coulent naturellement. Voire même, elles possèdent une certaine musicalité. Sur le fond, elles confirment que les Mémoires, plus qu'un récit historique de la France Libre, sont avant tout une longue et profonde méditation sur ce que c'est que la France : le produit d'une Histoire et une communauté de destin. Contre le défaitisme ou la théorie du déclin, c'est un appel au volontarisme de l'homme qui peut par son action changer le destin. Cela reste d'actualité.

F.S.

---

1. Voir par exemple la carrière politique du comte Albert de Mun (1841-1914), député monarchiste, fondateur avec La Tour du Pin de la première association ouvrière catholique en 1871 et qui s'est rallié finalement à la République après l'appel du pape Léon XIII.

2. On appelle « roman national », l'Histoire du pays telle qu'elle était enseignée sous la IIIe République avec son contingent de grandes dates (1515, 1789…), de grands personnages (Vercingétorix, Napoléon…) et de mythes dans lesquels l'ensemble de la Nation pouvait se retrouver même fictivement.

3. Jaurès lui-même affirmait qu'un peu de patriotisme menait au nationalisme et que beaucoup conduisait à l'internationalisme…

4. Journaliste, Philippe Barrès fut néanmoins de ceux qui ont violement dénoncé le traité de Munich en 1938 et un des rares à voir venir la défaite de 1940.

5. Un slogan de mai 68 disait qu'il valait mieux avoir tord avec Sartre qu'avoir raison avec Aron.

6. Il n'est pas le seul. D'autres, comme l'amiral Castex, fondateur du Collège des hautes études de défense, font à l'époque des propositions identiques.

Les comptoirs français en Inde

Pascal Tran-Huu

Lorsque l'on évoque l'Inde, et plus généralement le sous-continent indien, on pense immédiatement à l'Angleterre car peu se souviennent que la France a été présente dans cette partie du Monde pendant des centaines d'années.

En 1601 une société formée en Bretagne fit partir deux navires (le Croissant, sous la conduite de La Bordelière et le Corbin sous les ordres de François Grout-du-Clos-Neuf) pour l'Inde. Cette compagnie, constituée à Saint-Malo, Laval et Vitré, entreprit, suivant les termes de l'auteur de la relation de son premier voyage, Pyrard, « de sonder le gué et de chercher le chemin des Indes pour aller puiser à la bonne source.»

Flotte de Montmorency
par Augustin de Beaulieu

En 1615, deux marchands de Rouen, Muisson et Canis, créèrent la Compagnie des Moluques ou Flotte de Montmorency qui après bien des vicissitudes deviendra, en 1664, la Compagnie des Indes Orientales à l'instigation de Colbert. La Compagnie fonda son premier comptoir, Surate, en 1668 puis on vit successivement s'élever les Etablissements d'Hougly, de Chandernagor, de Dacca, de Kassimbazar, dans le Bengale ; de Mirzeou, dans le royaume de Visapour; de Ballipatnam et de Téllichéry, dans la contrée de Kananor; d'Alicota, sur les terres de Kalicut; de Masulipatam, dans le royaume de Golconde; et enfin de Pondichéry. Ce fut en 1670 que la Compagnie établit ce dernier comptoir vers le milieu de la côte de Coromandel, dans un lieu nommé auparavant Poudoutcheri ou Boudoutchéri, à peu près à égale distance de la ville portugaise de San-Thomé au nord, et de l'Etablissement de Tranquebar au sud, que les Danois y avaient fondé dès l'année 1630.

Quand on songe que le Comté du Roussillon a été rattaché à la France, par le Traité des Pyrénées en 1659…

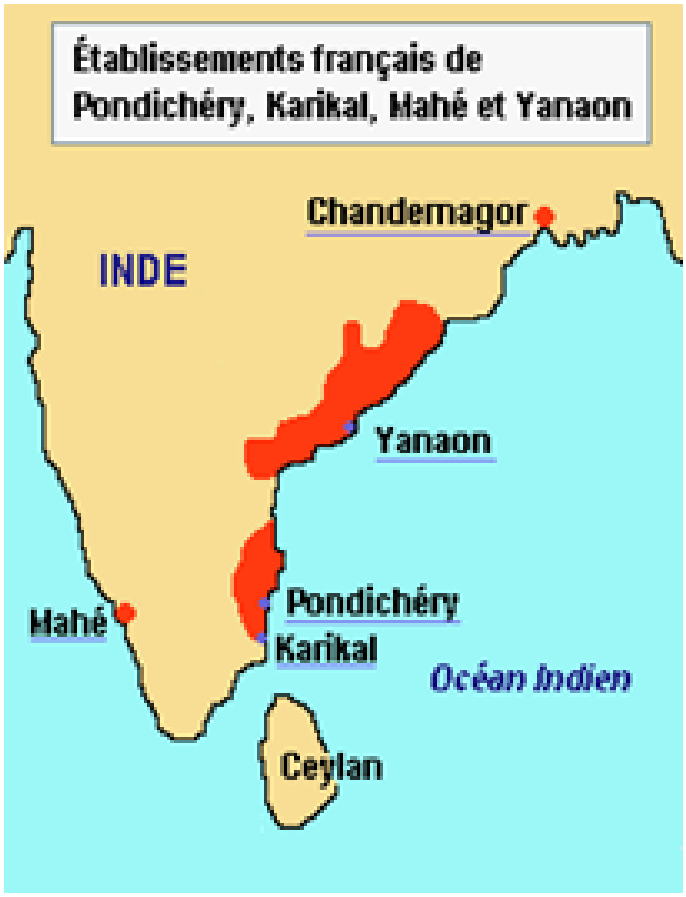
Le traité de Paris de 1763, qui met fin à la guerre de Sept ans, forcera la France à abandonner ses possessions indiennes à l'exception de cinq comptoirs : Pondichéry, Chandernagor, Mahé, Karikal et Yanaon, avec interdiction de les fortifier.

L'Inde a été, également, à l'origine de la création d'une ville. En 1664, à la demande de Colbert, Louis XIV autorise la création de la Compagnie des Indes orientales afin de développer les échanges avec l'Asie, et notamment le fructueux commerce des épices. En 1666, le siège de la Compagnie des Indes s'installe à l'abri de la citadelle espagnole de Port-Blavet, actuel Port-Louis, au confluent du Scorff et du Blavet qui forme la rade.

L'histoire de Lorient commence véritablement par la création des chantiers navals du Faouëdic : deux frégates et un navire de 1000 tonneaux, le Soleil d'Orient, sortent bientôt des nouveaux chantiers, lesquels attirent des paysans et des ouvriers des quatre coins du royaume. **Le Soleil d'Orient**, plus connu sous le nom de L'Orient, An Oriant en breton, deviendra l'éponyme de la ville naissante. Epices, thé, étoffes, soieries, laques et porcelaines des « Indes » transitent par Lorient et font la fortune de la Compagnie des Indes et des armateurs, qui s'adonnent par ailleurs au trafic du bois d'ébène et plus tard des contrebandiers. L'organisation d'un corps de « cipayes de l'Inde » (du nom persan sipahi, qui veut dire « homme de guerre » et traduit en français « Spahis ») remonte au milieu du XVIIIe siècle. Cette réussite avait montré qu'il était possible de créer des corps similaires avec les autres indigènes des colonies. Un premier essai fut tenté en Guyane, mais il ne donna pas de résultats encourageants. Une deuxième tentative eu lieu au Sénégal, où l'on forma, sous le Second Empire, une compagnie de soldats noirs (1853).

Cette compagnie devint un corps d'infanterie indigène sous la dénomination de « tirailleurs sénégalais », à quatre compagnies avec un encadrement blanc. L'uniforme était composé d'une chéchia, une pèlerine à capuchon, modèle des zouaves, un gilet et un boléro en drap bleu bordé de jaune, des pantalons dits « turcs » en cotonnade ou drap bleu. Progressivement, l'effectif fut augmenté jusqu'à former un régiment (1884). Il y eut également des tirailleurs gabonais (1887), haoussas (1891) annamites, ces derniers formant un régiment, tonkinois (1884), des Volontaires de La Réunion (1883-1885), des tirailleurs sakalaves qui furent employés pendant la campagne de Madagascar de 1885, voire même des tirailleurs comoriens, de Diégo -Suarez. Il est à noter que les Tirailleurs tonkinois (277) firent partie de la dernière unité française en guerre du premier conflit mondial : le Bataillon Colonial de Sibérie qui cessa officiellement les combats le 14 février 1920 ! Ce bataillon sera dissous le 4 mars de la même année à Tientsin (Chine).

En 1947 l'indépendance de l'Inde est proclamée. A partir de là, la question des Etablissements est



soulevée : les partisans d'un rattachement à l'Inde s'opposent aux partisans du maintien de la souveraineté française, tandis que les deux gouvernements font la sourde oreille. Edouard Goubert, un créole pro-français, arrive à cette période-là, la France compte sur lui pour maintenir sa présence en Inde mais en 1954, lorsque le sort des Etablissements de l'Inde est une fois encore remis en question (suite à l'abandon de l'Indochine), Goubert fait volte-face et se range du côté indien.

Transfert des comptoirs français en Inde

L'Inde et la France passent le 1er novembre un accord pour le transfert de facto du territoire. Le traité de cession entre en vigueur le 16 août 1962 (transfert de jure).

Les habitants durent choisir leur nationalité alors que l'administration devint entièrement indienne. 10 % des habitants des Etablissements choisirent la nationalité française.

Le signe le plus visible de la présence française, aujourd'hui, est le képi que porte la police de Pondichéry… !

P.T.-H.

C'était il y a un siècle...

Janvier 1917

par François MAURICE

L'hiver 1916-1917 est terriblement froid. Le vin gèle dans les tranchées. Il fait - 25°C. Le ravitaillement arrive mal. De nombreux gelés, surtout aux pieds, sont acheminés vers les hôpitaux de l'arrière. Les régiments réputés les meilleurs sont remis à l'entraînement. Le programme d'armement commence à porter ses fruits et les soldats voient arriver avec satisfaction les nouveaux canons de 155 mm, des camions par centaines, de nouvelles mitrailleuses par centaines, les premiers chars d'assaut. En ce premier jour de l'an 1917, au 884ème jour de guerre, les Alliés ont, pour la première fois, la supériorité numérique. 190 divisions sont positionnées en France et en Belgique tandis que les Allemands ne disposent plus que de 154 divisions.

Du lundi 1er janvier au dimanche 7 janvier 1917

Sur les fronts belge et français

En Belgique, vive lutte d'artillerie dans le secteur de Nieuport-Bains.

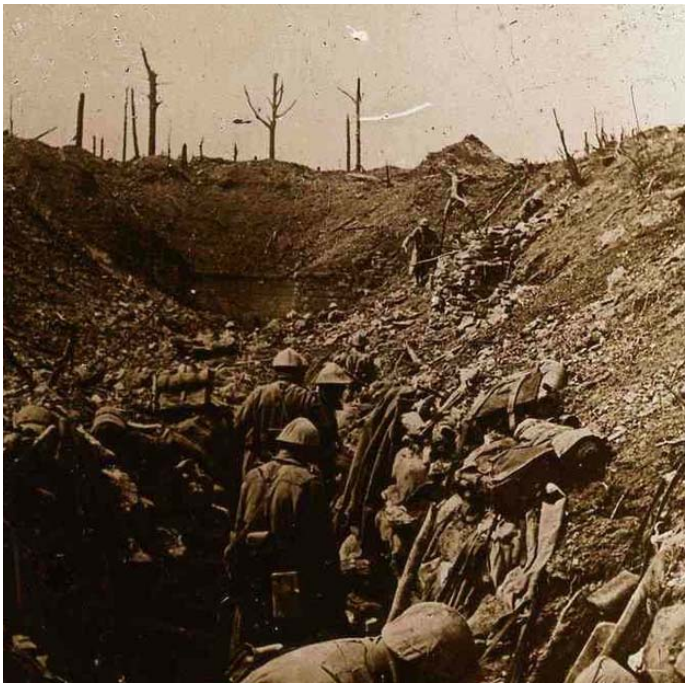
Un coup de main a été exécuté, avec succès, contre les lignes allemandes, au sud-est d'Arras : protégées par un bombardement violent, les troupes britanniques ont pénétré, sur un large front, dans le système de tranchées ennemies et se sont avancées jusqu'aux troisièmes lignes; les défenses allemandes, sur ce point et par ce raid heureux, ont subi d'importants dégâts.

En Champagne, le 2 janvier, après un violent bombardement par engins de tranchées, les Allemands ont attaqué à deux reprises les postes avancés alliés à l'ouest d'Auberive.

Ces deux tentatives ont complètement échoué sous les feux de mitrailleuses françaises et leurs jets de grenades.

Le 4 janvier, duel d'artillerie assez vif au nord et au sud de la Somme, dans la région de Rouvroy et dans celle de Verdun, autour du Mort-Homme et de Bezonvaux.

Sur la rive droite de la Meuse, un fort coup de main tenté par les Allemands contre les tranchées conquises par les troupes françaises à l'est de la



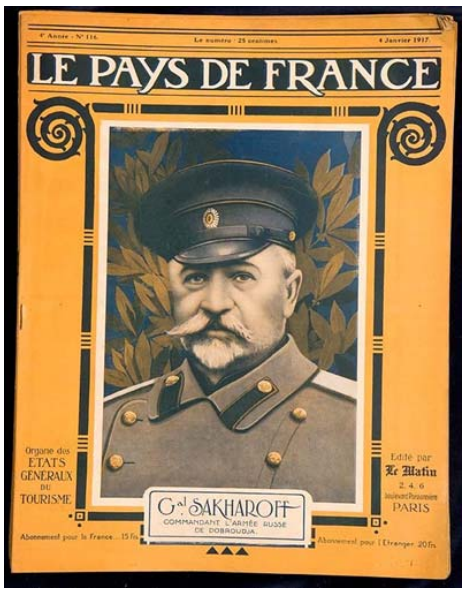
Fort de Vaux

Artillerie française dans la Meuse – Janvier 1917

ferme des Chambrettes a complètement échoué.

Sur le front russe

Le 1er janvier, les Austro-Allemands ont été repoussés par les Russes près de la frontière de Moldavie, mais ils ont avancé dans la vallée de l'Oïtuz et sur le cours supérieur de la Putna. Le lendemain, dans la région au sud de Pinsk, les Allemands ont bombardé les tranchées russes, ils ont donné plusieurs attaques sans résultat.



Après une violente préparation d'artillerie, les Russes ont pris l'offensive entre la côte et la route Mitau-Biga : franchissant les marais gelés, ils ont pénétré dans une position allemande.

Le 5 janvier, les Russes ont fait 600 prisonniers austro-allemands sur le front roumain, à Botochu, mais ils ont dû reculer vers Braïla devant des forces supérieures en nombre.

Sur le front du Caucase, la tempête de neige continue : l'armée russe néanmoins s'est emparée de la ville de Bidjar ; les Turcs ont pris position des deux côtés de la chaussée.

Les premiers engagements, en avant du Sereth sur le front roumain, n'ont pas été favorables aux Russes.

Les troupes ont évacué Braïla où l'ennemi est entré ; ils ont évacué également la Dobroudja. En plusieurs points, notamment au nord-ouest de Braïla et entre le Buzen et le Romnicu, l'ennemi a atteint le fleuve. C'est sur la rive gauche du Sereth que les Russes espèrent arrêter l'envahisseur.

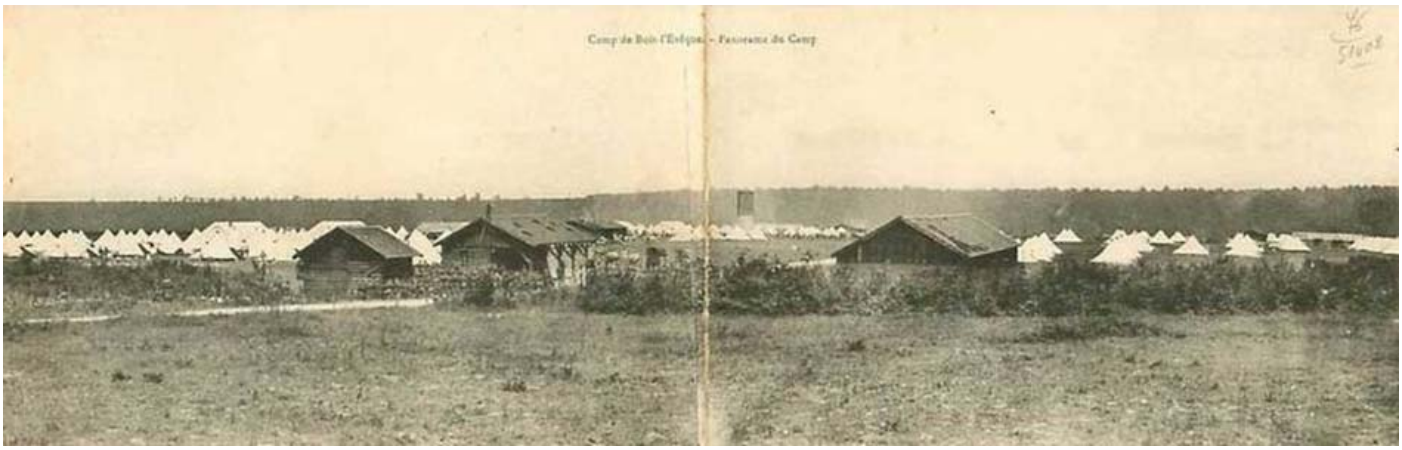
Du lundi 8 janvier au dimanche 14 janvier 1917

Sur les fronts belge et français

Sur le front occidental de la guerre, le mauvais temps continue à imposer une accalmie aux troupes en présence. Les communiqués ne signalent, en dehors de la canonnade habituelle en Picardie, en Champagne et sur la Meuse, que des coups de main exécutés par nos alliés en Artois et au nord d'Ancre. Les Anglais excellent dans ce genre d'opération : la dernière affaire de Beaumont-Hamel en est une preuve ; avec des moyens limités, ils ont réussi à enlever 1200 mètres de tranchées ennemies bien organisées.

Le 9 janvier, sur la rive droite de la Meuse, lutte d'artillerie assez active au pied des Côtes de Meuse. Les batteries françaises ont exécuté des tirs de destruction sur les organisations allemandes de la Woëvre et du bois des Chevaliers.

Lutte d'artillerie intermittente, le 11 janvier, sur la plus grande partie du front, plus active au nord de la Somme, dans les régions de Bouchavesnes et de Cléry et en Argonne dans le secteur du Four-de-Paris. Le lendemain, sur la rive droite de la Meuse, une attaque des Allemands, dirigée sur une de nos tranchées du bois des Caurières, a été repoussée après un vif combat au cours duquel l'ennemi a subi des pertes sérieuses.



Le 272e Régiment d'Infanterie en janvier 1917

Sur le front russe

Le Bulletin officiel de Pétrograd enregistre une offensive allemande en Courlande, dans le secteur de Riga : l'armée du général russe Roussky, dans la région de Kolncen et au sud du lac Biabit, a arrêté cette offensive; trois régiments allemands furent détruits et un nombreux butin recueilli : 50 mitrailleuses, 30 canons, 500 chevaux, 50000 uniformes, 15 000 fusils, 10 000 bouteilles de cognac.

Le 8 janvier, les Russes font 500 prisonniers allemands en Moldavie.

Le 9 janvier, Le général Trepof, président du Conseil de Russie depuis le 23 novembre 1916, est mis à la retraite ainsi que M. Ignatief, ministre de l'Instruction publique. **Le prince Galitzine**, sénateur, membre du Conseil de l'empire, remplace le général Trepof. M. Neratof, ministre-adjoint des Affaires étrangères, s'est également retiré pour entrer au Conseil de l'empire.

En Roumanie, la bataille se poursuit acharnée, mais avec plus d'alternatives favorables que précédemment pour les défenseurs : les dépêches des Empires centraux enregistrent l'énergique résistance des Russes sur la ligne principale du Sereth. La marche victorieuse du maréchal allemand Mackensen semble retardée et aucune suite n'est donnée au projet d'offensive allemande en Bessarabie.

Les Russes continuent à progresser dans la région de Riga. On affirme, le 13 janvier, que trois régiments allemands ont été complètement détruits.

Le 14 janvier, les Russes ont repoussé plusieurs tentatives ennemies dans le nord. Le général Radko Dimitrief, qui commande sous les ordres du général Russky, a lancé une proclamation à ses troupes en leur énumérant le butin conquis entre Riga et Mitau, butin qui est considérable.

Du lundi 15 janvier au dimanche 21 janvier 1917

Sur les fronts belge et français

Les coups de main se succèdent sur notre front : c'est d'abord du côté anglais, où ils sont plus fréquents, dans la région d'Arras à Loos, là où l'ennemi tient un secteur d'une importance considérable et pour la possession duquel des combats fameux ont été livrés jadis, à Mont-Saint-Eloi, à Souchez, à Givenchy et à N.-D.-de-Lorette ; c'est pour les Français, dans le coude formé par la zone de feu, en Noyonnaîs, particulièrement au sud de Roye et de Lassigny où la canonnade est très violente et les patrouilles très actives.

Le troisième théâtre de ces raids dans les lignes des adversaires est le versant alsacien des Vosges : la presse allemande écrit que le général Foch, le

Mont Saint-Eloi janvier 1917

vainqueur de l'Yser, va attaquer dans les vallées de la Thur, de la Doller et enfin à l'est du canal du Rhône au Rhin, dans le but de faire tomber Mulhouse entre nos mains. Or, jusqu'ici, aucune grosse action n'a été entreprise : le bombardement seul est d'une intensité intermittente.
L'opinion s'est émue, à nouveau, cette semaine, lorsqu'elle apprit que le généralissime suisse Wille avait demandé au gouvernement helvétique la mobilisation générale; cependant, la France et l'Allemagne ont donné l'assurance que leurs armées ne pénétreraient pas en Suisse. L'effectif mobilisable au complet est évalué à 150 000 hommes de « l'élite », 70 000 de la « landwehr », 70000 pour le « landsturm armé » et 200 000 des « services auxiliaires ou complémentaires ».

Sur le front russe
Le 15 janvier, les Russes repoussent une offensive allemande dans la région de Riga, au sud du lac Babit, à l'est du village de Kalnzem. Les communiqués signalent, cette semaine, des combats acharnés qu'Allemands et Russes se livrent dans les parages de Smorgon : cette ville est sur le chemin de fer de Vilna à Minsk, à la base d'un plateau où naissent de nombreux cours d'eau ; de là, on commande le croisement des voies ferrées de Molodechno, où se coupent en outre deux lignes principales de l'Empire; au nord de Smorgon sont des lacs qui empêchent l'envahisseur de pousser une pointe plus hardie vers l'est.
Le 18 janvier, au sud d'Augustowo, l'ennemi tient les positions de nos alliés russes sous un feu intense. Il a bombardé sans succès leurs troupes au sud de Samnitsa, sur la Bistrytsa.

Sur le front roumain, les Russes concentrent présentement la plus grande partie de leurs efforts à conserver, avec l'aide des armées roumaines reconstituées, l'ensemble des lignes du Sereth et du Trotus : leur vigoureuse et parfois victorieuse réaction, en vue de sauver la Moldavie orientale qui est d'une réelle valeur stratégique pour le développement de leurs opérations, coïncide avec la promesse faite par le tzar au roi Ferdinand que les armées du grand Empire libéreront entièrement le petit royaume allié.
Devant Galatz (qui est toujours aux mains des Roumains) et en Dobroudja, les Turco-Bulgares n'avancent plus : les eaux du Danube inondent, d'ailleurs, la plaine de la Grande-Valachie.

Du lundi 22 janvier au dimanche 28 janvier 1917

Sur les fronts belge et français
Après une canonnade toujours très vive, les Allemands ont tenté quelques coups de main sur la Somme, dans l'Aisne, Champagne et Alsace : partout l'échec a été complet, sauf dans le secteur de Verdun. Là, grâce à leurs masses d'assaut et à de grands sacrifices, ils avaient réussi à ravir aux Français quelques éléments de tranchées à la côte 304, entre le bois d'Avocourt et le Mort-Homme ; dès le lendemain, un retour offensif de nos soldats rétablissait la ligne française dans son ensemble.
La presse suisse signale des concentrations de troupes allemandes entre Constance et Bâle, sur la frontière de Haute-Alsace, visant Belfort : le haut commandement allemand préparerait une grande opération militaire dans cette région ; il est maintenant sûr que huit divisions ennemies ont été amenées du front roumain sur ce point.

Sur le front russe

Le 22 janvier, tandis que l'artillerie russe a opéré un bombardement prolongé dans la région de Kovel, le tsar a adressé un rescrit au nouveau président du Conseil, prince Galitzine, pour affirmer sa volonté de poursuivre la guerre jusqu'à la victoire décisive et recommander une collaboration bienveillante entre le gouvernement et les assemblées. Il insiste aussi sur la nécessité de remédier à la crise alimentaire.

La bataille se développe en Courlande : les Russes continuent leurs attaques de diversion dans la région au sud de Riga; le théâtre principal des combats est le bassin de l'Aa : sur les deux rives de ce cours d'eau, dans les environs de Kalmcen, nos alliés ont obtenu des résultats; mais des renforts arrivant sans cesse aux troupes qui recevaient le choc, celles-ci regagnèrent le terrain perdu afin d'éviter à Mittau et à Tukkum une réoccupation russe. L'objectif du général russe Dimitrieff semble être, d'ailleurs, de retenir en Courlande des effectifs dont le maréchal allemand Mackensen aurait besoin pour vaincre les défenseurs du Trotus et du Sereth.

Les Russes, sur le front roumain, tiennent toujours les forts du Galatz, malgré une canonnade ininterrompue et la ville est en flammes. Mais le froid intense empêche toute opération de réelle importance.

F.M.

DATES CLÉS DU MOIS DE JANVIER 1917	
7 janvier	En Roumanie, les troupes bulgares et allemandes envahissent Brada
8 janvier	Après avoir exigé le châtiment des responsables des fusillades du mois de décembre 1916, l'indemnisation des victimes, la dissolution des ligues militaires et le rétablissement des contrôles alliés, la Grande-Bretagne et la France lancent un nouvel ultimatum au gouvernement grec tout en assurant qu'elles ne remettent pas en cause la neutralité du pays et ne favoriseront pas la propagande vénizeliste.
9 janvier	En Russie, grèves et manifestations à Pétrograd, Moscou, Bakou et Nijni-Novgorod pour protester contre l'état de guerre. Le même jour, le tsar Nicolas II nomme le prince Nicolas Golitzyne président du Conseil à la place d'Alexandre Trépov.
10 janvier	Devant la progression des armées des généraux Falkenhayn et Mackensen, les troupes roumaines se retirent derrière le Sereth. Répondant à l'initiative de paix du président Wilson, les Alliés précisent leurs buts de guerre : « restitution complète des territoires envahis à leurs légitimes possesseurs (Belgique, France, Serbie, Russie et Roumanie), réparation complète des dommages subis, restitution des territoires autrefois arrachés aux Alliés par la force des armes et contre la volonté des populations (une allusion à l'Alsace-Lorraine), libération des Slaves, des Roumains et des Tchécoslovaques de la domination étrangère (clause concernant, sans la nommer, l'Autriche-Hongrie) et affranchissement des populations soumises à la tyrannie des Turcs. »
13 janvier	En Grande-Bretagne, David Lloyd George lance l'emprunt de la Victoire.
14 janvier	En Pologne, les puissances centrales créent un Conseil d'Etat provisoire chargé d'administrer le pays jusqu'à son organisation définitive
19 janvier	Les généraux Hindenburg et Ludendorff ordonnent au comte Bernstorff, ambassadeur d'Allemagne à Washington, de transmettre au gouvernement américain leur décision de déclencher la guerre sous-marine sans restrictions.
20 janvier	L'amiral Holtzendorff se rend à Vienne pour s'assurer de la participation de l'Autriche-Hongrie à la guerre sous-marine à outrance. Hostile au début une décision prise sans consultation préalable, Charles 1er finit par céder.
22 janvier	Le président des États-Unis, Woodrow Wilson, plaide pour une paix sans vainqueurs.
25 janvier	Ouverture d'un comité secret de la Chambre consacré à la politique suivie en Grèce. Aristide Briand se défend d'avoir manqué de fermeté. Le roi Constantin présente ses excuses pour le mort des marins alliés au mois de décembre 1916
29 janvier	En Belgique, l'aviateur Guynemer abat son trentième avion allemand.

L'intercompréhension, qu'est-ce que c'est ?

Véronique LIKFORMAN
Secrétaire générale DLF Bruxelles-Europe

Entre locuteurs de langues d'une même famille, par exemple les langues romanes, ou les langues slaves, ou les langues germaniques, **chacun parle sa propre langue et comprend celle de l'autre**.

Tous, nous pratiquons plus ou moins l'intercompréhension ; quand c'est nécessaire, nous mettons en place des stratégies pour comprendre en nous servant du contexte. Quelques heures suffisent pour observer les nombreuses similitudes entre langues d'une même famille, similitudes qui ne se limitent pas aux mots de même origine.

Nul besoin d'être linguiste ou grammairien, ni de parler déjà une autre ou d'autres langues. Être bon lecteur facilite la compréhension – comme dans la langue maternelle ! – mais chacun adoptera et adaptera les méthodes qui lui conviennent. L'intercompréhension fonctionne très bien à l'oral, même s'il est plus simple souvent de commencer par l'écrit.

Comment s'initier à l'intercompréhension

Facilement : le plus difficile est de modifier notre approche, et de remettre en cause *les méthodes traditionnelles d'apprentissage des langues, qui préconisent un cloisonnement des langues et des compétences linguistiques* (**Pierre Janin**) :

⇒ Le terme consacré « **parler** une langue » n'exprime qu'une seule des compétences *comprendre / s'exprimer* / *écrit* / *oral* – et sous-entend que c'est la plus importante, de façon arbitraire.

⇒ Ces compétences *comprendre l'écrit - l'oral / s'exprimer à l'écrit - à l'oral* ne sont pas indissociables.

⇒ *Comprendre* **et** *traduire* **sont deux activités**

Une Europe de polyglottes n'est pas une Europe de personnes qui parlent couramment beaucoup de langues mais, dans la meilleure des hypothèses, de personnes qui peuvent se rencontrer en parlant chacune sa propre langue et en comprenant celle de l'autre, mais qui, ne sachant pourtant pas parler celle-ci de façon courante, en la comprenant, même péniblement, comprendraient le « génie », l'univers culturel que chacun exprime en parlant la langue de ses ancêtres et de sa tradition.

Umberto Eco

distinctes ; on peut comprendre un texte, écrit dans une langue étrangère, qu'on serait bien en peine de traduire correctement – de même qu'on peut lire, comprendre un texte écrit dans notre langue maternelle, sans pour autant être tous capables de le récrire sous une autre forme.

La traduction, comme l'écriture, est un exercice ardu ! Comprendre est beaucoup plus facile.

Avec l'IC, chacun progresse à son rythme, selon ses objectifs, peut commencer par lire des articles de journaux, ou tout texte concernant un domaine professionnel, ou autre.
On peut choisir de se servir des ressources en ligne pour progresser plus vite, chercher ce qu'on ne comprend pas ; ou préférer lire le plus possible en acceptant de ne pas tout comprendre – parfois très peu ! – au début : devant un mot inconnu dans leur propre langue, certains cherchent dans le dictionnaire, d'autres continuent la lecture, selon ce qui leur réussit le mieux.
En se concentrant sur ce que l'on comprend, on saisira l'essentiel.

Avec de l'entraînement, et quelques connaissances de syntaxe et de grammaire vite acquises en comparaison du temps nécessaire pour un apprentissage traditionnel, les progrès sont spectaculaires.
À l'oral, ce sera sans doute plus difficile pour beaucoup ; pourtant le principe est le même : regarder des films en VO non sous-titrés, s'entraîner en profitant des multiples possibilités qu'offre internet (y compris ralentir, arrêter, réécouter...).

Pour résumer :
Il ne s'agit pas d'apprendre une langue, mais de comprendre une langue.
Pour débuter, choisir des textes, des articles sur des sujets familiers, et se demander ce qui est compris.
Se servir avant tout de ses propres habitudes de lecteur, de ses connaissances, ses capacités, éventuellement des ressources citées plus bas (exemples sur la page : http://dlf-bruxelles.eu/?page_id=2815).

Les avantages de l'intercompréhension

Quel que soit le but recherché, les chiffres sont éloquents : on estime à plus ou moins **10 000 heures** le temps d'apprentissage classique d'une langue pour atteindre un bon niveau, **de trente à cinquante heures** le temps nécessaire pour acquérir les compétences d'intercompréhension, sachant que ces compétences vont servir pour les autres langues d'une même famille.

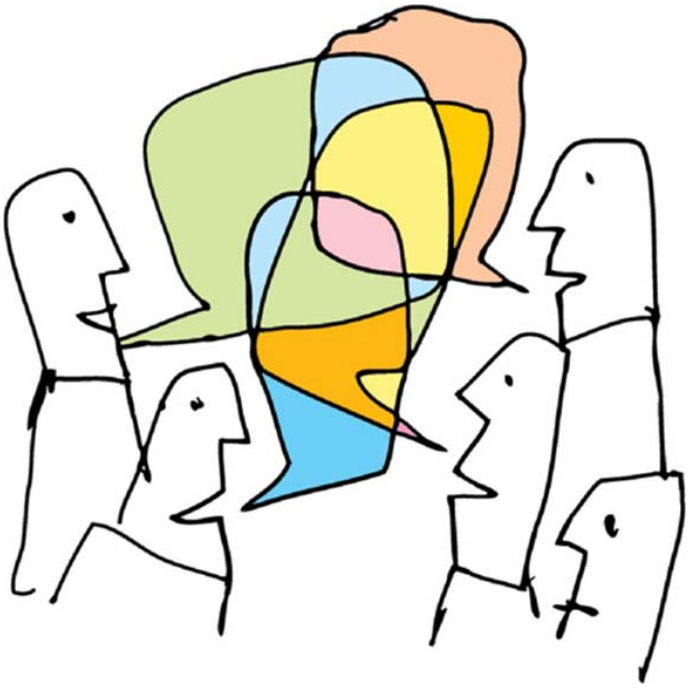
Comprendre des textes en version originale dans plusieurs langues, c'est déjà bien au-delà des ambitions de la plupart d'entre nous… Mais si on veut aller plus loin, l'acquis de **la compétence compréhension permettra d'avancer plus vite dans l'apprentissage de la langue.**

L'étude traditionnelle des langues donne de mauvaises habitudes, craindre les erreurs, confondre ne pas tout comprendre et ne rien comprendre, commencer par éléments séparés. Avec l'intercompréhension, on aborde une langue dans son ensemble de façon intuitive, au plus près des conditions d'un natif : à terme, on en saisira mieux les nuances et le « génie », **l'univers culturel** évoqués par Umberto Eco.

Parmi les avantages, et non des moindres, l'**IC nous incite à nous exprimer clairement** dans notre propre langue, à tenir compte de l'interlocuteur pour en être compris – à une **attitude respectueuse de l'autre** qui ne saurait nuire, en toute circonstance.

Historique

…[l'intercompréhension] est ancrée sur des pratiques réelles, naturelles des individus depuis des siècles…
L'intercompréhension date probablement de l'apparition du langage, depuis un siècle elle est nommée, depuis des décennies des universitaires, des linguistes ont accompli un travail remarquable[1].
Tous les spécialistes sont d'accord : l'IC, ça marche !
Pourtant, malgré les résultats positifs beaucoup doutent de son intérêt puisque après tant d'années l'intercompéhension peine à se généraliser. C'est prendre le problème à l'envers : il manquait une réelle volonté politique de la faire connaître, l'IC est restée longtemps confidentielle et réservée aux initiés.
C'est comme une schizophrénie collective. Une banalisation de l'omniprésence de l'anglais a un effet de légitimation de cette langue, et les pays européens, par bien des décisions, alimentent ce mouvement. Mais dans le même temps, le discours officiel continue de célébrer les beautés du plurilinguisme. **(François Grin.)**



Aujourd'hui, *l'intercompréhension pourrait bien constituer une stratégie providentielle pour sauver le plurilinguisme européen … l'intercompréhension est « un rêve à portée de main ».* Et à portée de tous.

Pourquoi maintenant ?

D'une part, depuis quelques années des organisations et des institutions ont décidé de la promouvoir, ont mis en place des outils pédagogiques efficaces – bientôt pour d'autres familles de langues, germaniques et slaves.
L'**UE** soutient les initiatives, la **Commission européenne** finance la promotion de l'IC qui commence à être davantage connue, grâce à l'**OIF***, la **DGLFLF****, à diverses associations (l'**APIC*****, l'**OEP****** entre autres).
D'autre part, conséquence collatérale du Brexit, l'anglais, toujours langue officielle[2] mais devenu langue maternelle très minoritaire en Europe, a si possible encore moins de légitimité à occuper tout l'espace linguistique.
Tout a été dit sur les méfaits du globish ; quant à *la traduction langue de l'Europe*, c'est indispensable mais insuffisant : la traduction, l'interprétariat ne permettent pas de se parler directement. Il existe une solution, non pas *la* solution, mais un apport précieux à la traduction et à la connaissance approfondie d'une ou deux langues – un maximum pour le commun des mortels –, c'est **l'intercompréhension**.
Les outils sont prêts, à notre disposition; ce serait grand dommage de ne pas s'en servir.

Les ressources sur internet

Peut-être l'une des raisons des difficultés de l'intercompréhension à s'imposer : on trouve de très nombreux documents sur le sujet, mais le plus souvent destinés aux spécialistes ; les ressources s'adressent dans leur presque totalité aux professeurs.

Si rien n'empêche de commencer seul (l'IC a longtemps été pratiquée de façon empirique), pour trouver des **ressources accessibles** :

⇒ Complet et incontournable, **le rapport de la DGLFLF** pour tout savoir sur l'IC, avec une bibliographie complète ; PDF : dglflf-intercomprehension-2016 (http://dlf-bruxelles.eu/wp-content/uploads/2016/11/DGLFLF-Intercomprehension-2016-1.pdf).

⇒ Miriadi (https://www.miriadi.net) - Destiné aux enseignants, des pistes pour tous sur le site.

⇒ Pratique et ludique, avec le soutien de la Commission européenne : http://www.eu-intercomprehension.eu/indexfr.html (**Pierre Escudé,** IUFM Toulouse, concepteur, coordonnateur et contact d'euro-mania).

⇒ ou encore **l'Union latine** : http://www.intercomprehension.eu/modules/intercom_new/template.php?module=0&langID=fr&w_langID=au.

⇒ Pour mieux **comprendre comment l'IC fonctionne** en termes clairs et accessibles, et des propositions pour l'enseignement scolaire (le contenu va au-delà du titre) un article de **Filomena Capucho** : *L'intercompréhension est-elle une mode ?* http://pratiques.revues.org/1252.

⇒ Pour imaginer une **Commission européenne** *qui pratiquerait l'intercompréhension et un plurilinguisme vivant, juste et soutenable en mettant sur un pied d'égalité toutes les langues européennes à un coût modeste* : *Rencontre avec François Grin*, Genève fr-grin (http://dlf-bruxelles.eu/wp-content/uploads/2016/11/Fr.-Grin-.pdf)

⇒ Pour les **enfants** (futurs **plurilingues** !) – et les professeurs – en s'inscrivant sur le site http://www.euro-mania.eu/index.php?option=com_frontpage&Itemid=1
N.B. : l'initiation est excellente, l'ergonomie du site au début un peu moins… ne pas renoncer, *la gran expansión* est au bout du chemin. (Commencer par s'inscrire, puis une fois l'inscription validée, cliquer tout en bas de la page sur Module 1 : *Le mystère du mormoloc* ; tous les modules seront alors accessibles.) - Manuel à acheter (15 €).

⇒ ou : http://www.unilat.org/DPEL/Intercomprehension/Itineraires_romans/fr immédiatement accessible ; les enfants comprendront plus vite que les adultes qu'il faut cliquer sur les personnages pour qu'ils parlent.

⇒ L'**OIF** avait lancé un **CLOM** (cours en ligne ouvert à tous et massif) en novembre 2015, puis avril 2016, destiné aux enseignants désireux d'appliquer l'IC dans leurs classes ; cependant il était ouvert à tous. Efficace : ce **CLOM sera reconduit en 2017**, **à ne pas manquer**.
Présentation du CLOM :
https://www.youtube.com/watch?v=Gn5BvzHX2WAEurocom5
depliant_clom_ (http://dlf-bruxelles.eu/wp-content/uploads/2016/11/depliant_clom_pour_web_version_legere.pdf).

⇒ À regarder – écouter – le témoignage d'un entrepreneur, peu enthousiaste quand il a entendu parler de l'IC. Après en avoir fait l'expérience, il dit ce que tous les spécialistes répètent : …certains réseaux professionnels, comme le réseau international de la Cité des métiers … préfèrent aujourd'hui y avoir recours plutôt que d'utiliser l'anglais comme lingua franca. Les résultats positifs de ce choix ont été immédiatement perceptibles … l'intercompréhension … en introduisant plus de réciprocité et en facilitant l'autonomie,… modifie les comportements et attitudes dans les échanges de manière extrêmement bénéfique. (Pierre Janin) https://www.youtube.com/watch?v=hvSH6MjmGU0.

Eurocom, qu'en est-il ?

Eurocomrom a lancé le projet pour les langues romanes, avec des cours, de nombreuses ressources, des exemples http://www.atelierdeslangues.ch/module/2/1/4
En ce qui concerne **Eurocomgerm** et **Eurocomslave**, il semble qu'il faut patienter ; ce qui était prévu :
EuroCom est une nouvelle stratégie qui doit donner aux Européens une possibilité réaliste de multilinguisme.
EuroCom … montre que l'on peut désormais, dès les premières heures d'entraînement et sans apprentissage supplémentaire, comprendre un

texte non seulement dans une langue, mais dans dix autres (des branches linguistiques germanique, romane et slave)… Au final, un réseau d'ateliers EuroCom compatibles devrait permettre de rassembler les langues des trois grandes familles linguistiques d'Europe et ouvrir l'accès aux langues à la majeure partie des 700 millions d'Européens.

⇒ Les langues romanes pour **EuroComRom** (catalan, espagnol, français, italien, portugais, roumain).
⇒ Les langues germaniques pour **EuroComGerm** (allemand, anglais, néerlandais, danois, norvégien, islandais et suédois).
⇒ Le volet **EuroComSlave**.

Un aperçu de l'IC dans le monde :

⇒ **L'Union latine** avait lancé un programme de formation, en Europe, en Amérique latine, en Afrique, http://www.unilat.org/DPEL/Intercomprehension/Formations/fr
L'Union latine a hélas été dissoute en 2012, dans l'indifférence générale malgré le travail accompli (voir plus haut le site destiné à l'IC pour les enfants, toujours en ligne).

⇒ L'intercompréhension dans le **monde arabe** : *expérience didactique à l'Université Paris-Sorbonne Abou Dhabi* http://ic2014.miriadi.net/wp-content/uploads/2013/09/24.Colombo-Dupont.pdf

⇒ L'intercompréhension entre **langues scandinaves** est favorisée depuis longtemps au **Danemark**, en **Norvège** et en **Suède** (les Scandinaves ont la réputation d'être polyglottes ; peut-être y a-t-il un lien de cause à effet).

⇒ L'intercompréhension entre **langues africaines** : *100 millions de personnes environ parlent une langue appartenant à la famille des langues bantoues, en RDC, au Congo Brazzaville et en Angola. Les locuteurs de ces trois langues bantoues peuvent utiliser les mêmes stratégies d'intercompréhension que des locuteurs francophones pour les langues romanes.* **(Lay Thsiala et Valérie Hutter – Université de Genève)**.

⇒ **Au Québec**
À lire, **Jean-Baptiste Nadeau** http://www.ledevoir.com/societe/actualites-en-societe/476243/pour-l-intercomprehension

V.L.

---

[1] **Claire Blanche-Benveniste, Bernard Quemada**… Impossible de les citer tous : vous les retrouverez dans les liens, documents et formations, ou au gré de vos propres recherches.

[2] Rien n'est très clair à commencer par la notion de langues officielles, de travail, de représentation (d'après un rapport de l'assemblée nationale de 2003 : *toutes les langues officielles sont des langues de travail… du moins en théorie)*, et les informations sont contradictoires. Si l'on en croit les sites de la Commission et du Parlement européens, l'anglais restera une langue officielle de l'Europe après le Brexit : à suivre.

*OIF : *Organisation internationale de la Francophonie*
** *DGLFLF : Délégation générale à la langue française et aux langues de France*
*** *APIC : association pour la promotion de l'intercompréhension*
****OEP : Observatoire européen du plurilinguisme*

« Un chant que la révolte traverse comme une flamme »

Erwan Castel
Volontaire en Novorossiya

Le seuil d'une nouvelle année est toujours un moment privilégié pour l'espérance des temps à venir et le bilan de l'année passée, et ne transigeant pas à cette coutume universelle, je vous adresse ici mes meilleurs vœux pour 2017, surtout une santé d'acier pour pouvoir par vos actes réaliser par vous-mêmes vos rêves les plus chers...

2016 fut une année riche en événements de par le Monde et dans le Donbass en guerre où l'effondrement de Kiev se confirme mais aussi, comme « un monstre qui en se noyant fait les grosses vagues », le retour progressif de la guerre enflamme à nouveau la ligne de front.

Ce n'est cependant pas ces événements écrits dans les larmes et le sang que je veux retenir et évoquée ici de cette deuxième année passée au milieu du peuple russe de la Novorossiya, mais de cette vague de manifestations chantées appelées « flash-mobs », et qui a fleurit spontanément dans l'ensemble du monde russe depuis le 13 novembre 2016.

En effet, depuis les territoires occupés par l'armée ukrainienne, jusqu'à la diaspora russe du Canada, en passant par la Russie, cette mère-patrie politique, culturelle et spirituelle qui unit les russes du monde entier autour d'une même flamme résistante aux vents de l'Histoire, des hommes et des femmes se sont levés en chantant pour montrer haut et fort et d'une manière pacifique leur volonté de défendre leur identité russe.

Car le chant populaire, avant qu'il ne devienne dans la décadence occidentale un produit de consommation éphémère et vide de sens d'une « société du spectacle » amorale, est l'expression élevée de l'identité d'un peuple. Dans le travail, les fêtes laïques ou religieuses, les cérémonies, la guerre ou l'amour, les chants traditionnels

accompagnent les Hommes dans leurs chemins de vie, individuels ou communautaires, et souvent ils deviennent les étendards de leurs identités comme en témoignent les chants historiques, des contestations populaires jusqu'aux hymnes nationaux...

A l'issue du coup d'état du Maïdan en février 2014, le nouveau gouvernement installé à Kiev par les officines mondialistes de Washington et Bruxelles, s'attaque immédiatement à l'identité russe qui pourtant est un pilier fondateur de l'Ukraine. Dès les premières semaines, le pouvoir ukrainien nationaliste et ethnocentré veut marquer son europhilie fanatique par une russophobie délirante dont la croisade lancée contre la langue russe va mettre le feu aux poudres et entraîner l'Ukraine vers son éclatement et la guerre dans le Donbass.

Si on peut soumettre le corps il en est autrement de l'esprit qui lui est libre comme l'oiseau et profond comme les racines de l'Histoire à partir desquelles il prend son envol. Depuis plus de 2 ans les populations russophones d'Ukraine sont sous la bottes de forces de sécurité aux ordres d'un totalitarisme surgit des égouts de l'Histoire et qui ostracise leur identité russe qu'il identifie à un « ennemi héréditaire » (alors qu'en réalité l'Ukraine est même au contraire le berceau de la Russie avec la « Rus de Kiev »). Ainsi, tandis que de Kiev à Odessa des paramilitaires néo-nazis défilent régulièrement aux flambeaux dans les rues, ce pouvoir halluciné sorti de la fange du Maïdan censure la langue maternelle de millions d'habitants, les œuvres culturelles russes, rebaptise les toponymes russes, interdit les livres parlant positivement de la Russie etc...

Dans la Novorossiya (cette région russophone historique allant d'Odessa à Kharkov) le traumatisme est d'autant plus grand que la répression s'est exprimée dans le sang, du massacre d'Odessa (2 mai 2014) aux bombardements du Donbass qui continuent aujourd'hui après avoir donné naissance aux Républiques séparatistes de Donetsk et Lugansk.

Mais même dans les territoires occupés, les cœurs des femmes et des hommes menacés quotidiennement par les unités spéciales de Kiev, n'ont pas plié sous les coups du joug russophobe, et continuent même à lui opposer une résistance passive de plus en plus organisée.

Quand la poésie devient une arme de résistance

Lorsqu'on est désarmé, se lever dans un territoire occupé face à l'ignominie d'une dictature demande un courage exceptionnel qui n'a rien à envier à celui des soldats, et que d'ailleurs le même sens du devoir et l'amour de la patrie de son cœur commandent.

Et si les chants sont à l'âme humaine ce que les fleurs sont aux racines, ils sont probablement aussi une des plus belles expressions de la résistance identitaire, un donjon du cœur où continue de brûler le feu sacré de la communauté.

Le 13 novembre 2016, sous les voûtes à l'architecture soviétique de la gare de Zaporojié, des femmes et des hommes ont réalisé ce qu'on appelle un « flash-mob », manifestation de très courte durée réalisée dans un lieu public et destinée à interpeller l'opinion. Au cours de cet événement qui allait déclencher par la suite une vague de manifestations anti-maïdan identiques à travers le monde russe,

c'est la chanson populaire « Le Printemps dans la rue Zaretchnaïa » qui a été interprétée.
Cette chanson populaire pacifique, dont le thème printanier évoque l'espérance de la fin de l'hiver et l'amour du sanctuaire familial, est dans le contexte actuel des territoires russophones d'Ukraine une déclaration identitaire lancée contre l'oppresseur, à la fois par la langue utilisée, le russe, la métaphore printanière de la libération attendue, mais également le contexte historique de cette chanson qui est tirée d'un film populaire soviétique célèbre de 1956, **« Le Printemps dans la rue Zaretchnaïa ».**
Une semaine plus tard, Kharkov prenait le relais, puis Odessa, la ville martyre qui en interprétant « La brune moldave », une chanson patriotique soviétique évoquant la résistance au nazisme ne laissait plus de doute quant au message adressé à travers ces flash-mobs (https://youtu.be/fhzNI75E5I4).
Le flambeau de cette résistance chantée a depuis été repris dans des dizaines d'autres villes de Novorossiya occupé, des Républiques de Donetsk et Lugansk, de Russie, de Belarus, de Serbie... mais aussi par la diaspora russe en Italie, au Canada etc...
Ces chants sont populaires, sans âge et sans ride, transmis de génération en génération le plus souvent oralement au sein des familles ou des corporations. Issus des répertoires traditionnels ou patriotiques ils sont chantés le plus souvent en russe mais aussi comme à Saint-Pétersbourg en ukrainien, ou biélorusse pour signifier l'authentique diversité de l'identité slave. Ils évoquent ce qu'écrit Vladimir Fédorovski à propos de l'âme russe : **« la neige, les fêtes, l'excès, l'amour absolu... les immensités blanches bordées de bois où j'entendais les grelots des troïkas, les ruisseaux, les rivières, les clochers à bulbes; ou encore pour me remémorer la musique de Tchaïkovski »,** toutes ces infinies couleurs qui composent l'arc en ciel de l'identité russe...
Il serait beaucoup trop long de citer toutes ces manifestations chantées de soutien à cette Novorossiya stigmatisée et martyrisée par la dictature de Kiev, et pourtant toutes sans exceptions sont admirables par le seul fait qu'elles sont les chants d'amour d'une âme contre la fureur des armes.
La réaction des dictatures de la pensée unique en Occident et à Kiev ne s'est pas fait attendre : censure sur les réseaux Youtube, et même agression

physique des femmes et des hommes chantant dans leurs rues (comme à Komsomolsk en Ukraine, le 13 décembre), mais toutefois sans jamais entamer la dynamique exponentielle du mouvement, car lorsque la poésie devient « une arme de combat » pour reprendre l'expression du chilien Alejandro Espinoza, elle devient alors invincible et brise non seulement toutes les chaînes de l'oppression mais également l'oubli du temps...

A toutes les époques de l'Histoire humaine, la poésie a certainement était le mode préféré des hommes pour décrire leur vision du monde, leurs sentiments et leurs espérances, et la Novorossiya, cette terre historique réveillée par l'impératrice Catherine 2 n'échappe pas à la noblesse de cette tradition, et je peux témoigner que sa rébellion contre la dictature mondialiste portée par Kiev est vécue comme un poème épique entraînant les femmes et les hommes du Donbass à défendre leur Liberté mais aussi les valeurs universelles qui sauvent l'Humanité d'une perdition contre nature .

Et comme disait le poète franco-sénégalais Léopold Sedar Senghor, **« le poème n'est accompli que s'il se fait chant »** et comme pour les sentiments qu'il véhicule, il transcende aussi le combat qu'il illustre et emmène....

Aussi, je partagerai en conclusion cette chanson choisie le 3 janvier 2017 par des citoyens de Donetsk et interprétée au Nord de la cité rebelle, dans cette gare, symbole de la reliance entre les hommes et qui fut bombardée plusieurs fois pendant cette guerre insensée à caractère génocidaire lancée contre les russes d'Ukraine. La vidéo commence par des extraits des bombardements subis dans ce quartier en 2014-2015 (vidéo Youtube : **https://youtu.be/0oflTvthCYQ**).

Cette chanson patriotique qui est connue également sous le titre de « Flamme éternelle » illustre beaucoup mieux que je ne saurai le faire les sentiments de ce peuple héroïque dont les défenseurs, depuis le lointain passé jusqu'à aujourd'hui tombent anonyme et glorieux pour défendre cette terre sacrée.

« Aux héros d'antan »
Il ne reste rien des héros d'antan.
Ou parfois des noms.
Ceux qui ont sacrifié leur vie,

Sous les décombres du mémorial de Saur Moghila, bombardé en 2014,
les héros se relèvent éternellement dans le cœur de leurs enfants

Sont devenu seulement des cendres et de la poussière,
Seul leur courage formidable
Reste résolu dans le cœur des vivants
Cette flamme éternelle a été léguée
Pour nous seulement
Et nous allons la garder dans nos cœurs.

Regardez mes soldats,
Le monde entier se souvient de leurs visages.
Ici se trouvait un bataillon aligné
Je peux reconnaître à nouveau mes vieux amis.
Les moments difficiles qu'ils ont dû passer.
Bien qu'ils n'eussent que vingt-cinq ans (ou moins)
Ils étaient ceux qui, avec des baïonnettes dans leurs mains,
Soudés comme une seule entité.
Ceux qui ont pris Berlin.

Il n'y a pas une famille en Russie,
qui n'a pas le souvenir de ses héros.
Et les yeux de jeunes soldats
Regardez nous depuis les photos fanées
Ils nous regardent, et c'est comme la Haute Cour
Pour les gars qui grandissent maintenant.
Et les garçons ne peuvent pas mentir. Ils ne peuvent pas tromper
Et ils n'ont aucun moyen de se détourner.

Ainsi que le rappelait récemment l'écrivain franco-russe Andreï Makine lors de son discours de réception à l'académie française, en citant le général De Gaulle : **« Maintenant que la bassesse déferle, ces soldats regardent la terre sans rougir et le ciel sans blêmir ! »**

Au moment où je finis ces lignes, le canon ukrainien résonne à nouveau à l'horizon du quartier d'Oktyabrsky où j'habite, pitoyable et impuissant aboiement de haine mais qui ne pourra jamais couvrir les chants victorieux défendant la liberté d'un peuple et « que la révolte traverse comme une flamme » comme l'évoquait le poète haïtien Paul Laraque...

E.C.

Références :

Plusieurs flash-mobs réalisés pendant la fin de l'année 2016, le lien ici : http://alawata-rebellion.blogspot.com/search/label/Flash-mob

Concernant la chanson a Zaporojié « Le printemps dans la rue Zaretchnaïa», le lien ici : http://alawata-rebellion.blogspot.com/2016/11/chants-de-lame-contre-bruit-des-armes.html

Concernant la chanson à Donetsk « la Flamme éternelle », le lien ici : http://alawata-rebellion.blogspot.com/2016/12/la-flamme-eternelle.html

Et la compilation de tous les flash-mobs publiés, sur le réseau social VK, ici : https://vk.com/public134501386

L'ORDRE NATIONAL DU MERITE

Etre chevalier au XXI° siècle.

par Olivier MENUT
CEN(RC) - Auditeur IHEDN

Paradoxalement l'Ordre National du Mérite créé le 3 décembre 1963, et dont nous venons de fêter le 53ème anniversaire, n'a que le 4ème rang dans l'ordre protocolaire des décorations françaises.

Cette situation est due au fait que l'Ordre National de la Légion d'honneur est le plus ancien des ordres français actuels, créé par Napoléon Ier en 1802 et occupe donc la 1ère place. Par la suite Napoléon III (neveu de Napoléon Ier) instaurera en 1852 une médaille militaire pour les soldats, qui prit alors la 2ème place protocolaire car elle fut vite qualifiée de « Légion d'honneur des soldats ». Mais la création de l'ordre de la Libération par le général de Gaulle en 1940 bouleversera cet ordre établi en se positionnant en 2ème position, la médaille militaire étant alors reléguée en 3ème position. Aussi c'est bien légitimement que l'ordre national du Mérite occupera la 4ème position lors de sa création (mais on aurait pu tout aussi bien décider de le mettre en 3ème position, la médaille Militaire n'étant pas un ordre et ne comptant qu'une seule classe).

Pourtant dans l'esprit du général de Gaulle, fondateur de l'ONM, ce nouvel ordre devait devenir le premier en termes de visibilité pour récompenser les français sur deux nouveaux critères :

1 – En remplaçant par un seul et même ordre tous les anciens ordres ministériels qui s'étaient créés au fur et à mesure des III° et IV° républiques au début du XXème siècle, créant ainsi un certain « maquis phaleristique ».

Position protocole de l'ONM après la Légion d'Honneur (1802), l'Ordre de la Libération (1940) et la Médaille Militaire (1852)

2 – En ouvrant l'attribution de l'ONM à des récipiendaires plus jeunes et dont les mérites ne sont plus « éminents » mais « distingués ». On pourrait ajouter aussi que l'ordre fut beaucoup plus ouvert aux femmes (Nb sur les promotions civiles) que ne l'était l'ordre de la Légion d'Honneur, et surtout depuis la loi sur la parité féminine publiée en 2014.

Enfin, le général de Gaulle voulait donner un véritable ordre de Mérite à la France qui couvrit toutes les facettes civiles et militaires de notre pays.

SORTIR D'UN MAQUIS PHALERISTIQUE

Le décret de création de l'ordre national du Mérite comporte à lui seul une particularité historique puisqu'il porte les signatures de trois présidents de la République française. Il est en effet, signé du président en exercice Charles de Gaulle (1959-1969), du Premier ministre Georges Pompidou, son successeur (1969-1974) et du ministre des Finances Valéry Giscard d'Estaing (1974-1981), lui–même successeur de Pompidou !. Cela montre bien le consensus sur ce nouvel ordre national. Tous trois étaient intimement convaincus qu'il convenait de substituer aux 17 ordres ministériels ou coloniaux alors attribués aux ressortissants français et étrangers, un seul et même ordre de mérite, basé sur des distinctions plus larges et non plus sur de simples considérations corporatives.

La plupart de ces anciens ordres étaient le reflet d'une politique ministérielle - datant du milieu du XX° siècle (1936 à 1958) – et destinée à assoir la légitimité des titulaires des portefeuilles et d'étendre ainsi leur autorité sur leurs « administrés » par un système de récompense essentiellement sectoriel (La Poste, l'industrie, l'artisanat, le tourisme, la santé etc…). Ces ordres d'honneur ministériels reprenaient d'ailleurs pour la plupart des médailles ministérielles antérieures qui avaient été créés dès le XIX° siècle et pour les mêmes raisons (on sortait de régimes révolutionnaires, impériaux et monarchiques…).

D'autres de ces ordres ministériels anciens étaient des distinctions dites « coloniales » ou d'outre-mer, institués au XIXème siècle. Elles étaient attribuées pour façonner une élite administrative républicaine

Les français n'ont jamais aimé que les distinctions fussent distribuées sans réel mérite (Caricature du XIX°)

chargée de la gestion de nos colonies d'Asie et d'Afrique conquises à la fin du XIX° et au début du XX° siècle. L'originalité dans la création de l'ONM repose dans le fait pour « ménager les susceptibilités » et résoudre les conflits de suppression des anciens ordres par un nouveau, il fut décidé dans l'article 38 du décret de 1963 instaurant l'ONM que ces ordres ministériels feraient l'objet d'un simple arrêt d'attribution ou de promotion à compter du 1er janvier 1964 mais que leurs titulaires vivants pourraient continuer à les porter jusqu'à leur mort.

En foi de quoi, ces anciens ordres ministériels ne furent pas dissous, mais simplement suspendus d'attribution et appelés à s'éteindre progressivement tant qu'il resterait au moins un survivant dans chaque ordre. Enfin, on notera pour l'anecdote qu'aucun des décrets qui avaient institués ces mêmes ordres ministériels n'a jamais été abrogé par d'autre texte de loi en vigueur et que rien ne s'opposerait juridiquement à ce qu'une éventuelle restauration puisse-t-être imaginée un jour… Tout fut donc élaboré, sur la base d'un rapport remis au général de Gaulle, pour que ce nouvel ordre national du Mérite soit un ordre de consensus, d'unité et de valorisation des mérites de la population française (il est naturellement également ouvert aux étrangers).

Quoi qu'il en soit, le Décret n°63-1196 du 3 décembre 1963 portant création d'un ordre national du Mérite instituait dans son article 38 que : « *Les grades des ordres ci-après énumérés cesseront d'être attribués à compter du 1er janvier 1964 : Ordre du Mérite social, Ordre de la Santé publique, Ordre du Mérite commercial et industriel, Ordre du Mérite artisanal, Ordre du Mérite touristique, Ordre du Mérite combattant, Ordre du Mérite postal, Ordre de l'économie nationale, Ordre du mérite sportif, Ordre du mérite du travail, Ordre du mérite militaire, Ordre du mérite civil du ministère de l'intérieur et Ordre du mérite saharien* ». L'article 38 précisait également : « *Cesseront également d'être attribués à compter de la même date les grades et dignités des ordres ci-après : Ordre de l'Etoile noire, Ordre du Nichan El Anouar et Ordre de l'Etoile d'Anjouan* ». Et cet article de conclure : « *Les titulaires actuels des grades et dignités desdits ordres continueront à jouir des prérogatives y attachées* ».

Nous reproduisons ci-après la représentation (premier grade de chevalier) des ordres ministériels concernés par l'article 38 du décret de 1963

1 - Ordre du Mérite social	*25 X 1936*	10 - Ordre du Mérite sportif	*6 VII 1956*
2 - Ordre de la Santé publique	*18 II 1938*	11 - Ordre du Mérite militaire	*22 III 1957*
3 - Ordre du Mérite commercial	*27 VIII 1939*	12 - Ordre du Mérite du travail	*21 I 1957*
4 - Ordre du Mérite touristique	*27 VIII 1949*	13 - Ordre du Mérite civil	*14 X 1957*
5 - Ordre du Mérite artisanal	*11 VI 1948*	14 - Ordre du Mérite saharien	*4 IV 1958*
6 - Ordre du Mérite combattant	*14 IX 1953*	15 - Ordre de l'Étoile noire	*1 XII 1889*
7 - Ordre du Mérite commercial et industriel	*29 VI 1961*	16 - Ordre de l'Étoile d'Anjouan	*12 IX 1896*
8 - Ordre du Mérite postal	*14 XI 1953*	17 - Ordre du Nichan el Anouar	*X 1887*
9 - Ordre de l'Économie nationale	*6 I 1954*		

instaurant un nouvel ordre national du Mérite.
Mais comme les français aiment bien faire des exceptions aux principes généraux, il fut décidé que 4 des anciens ordres ministériels continueraient à être attribués même après la création de l'ONM, en raison de leur ancienneté ou de leurs historiques particuliers (que nous présenterons dans nos différentes études). Il s'agit de :

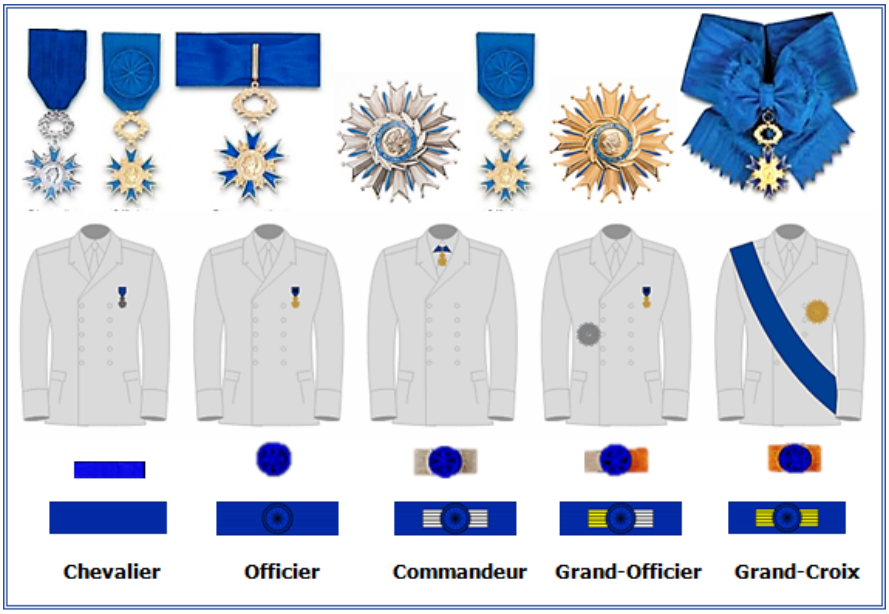
1 - Ordre des Palmes académiques	***4 X 1955 (1808)***
2 - Ordre du Mérite agricole	***7 VII 1883***
3 - Ordre du Mérite maritime	***9 II 1930***
4 - Ordre des Arts et des Lettres	***2 V 1957***

Croix d'officiers de ces ordres qui garderont leurs 3 grades : Chevalier (ruban), officier (ruban avec rosette) et commandeur (port en cravate)

Dans le rapport du premier ministre au général de Gaulle qui présida à la création de l'ONM, le rapporteur ne manquait pas de souligner que : « *L'esprit de la réforme des récompenses nationales serait toutefois faussé si cette réforme n'aboutissait qu'à créer un ordre supplémentaire. La revalorisation de la notion de décoration, en tant que marque d'honneur accordée par l'État, impose une limitation non seulement des effectifs des attributaires des divers ordres, mais encore du nombre des décorations elles-mêmes. Nés pendant la seconde moitié du XIXe siècle, les ordres spécialisés, par suite du développement continu des activités de l'État et, par voie de conséquence, de la multiplication et de la spécialisation des départements ministériels sont passés, depuis 1930, de cinq à vingt* ».
Une chose est certaine, c'est qu'il était difficile de dégager une vision d'ensemble, voire une certaine cohérence, dans les critères d'attribution des récipiendaires des anciens ordres ministériels. L'effet de mode ou la médiatisation de leurs titulaires semblaient parfois prévaloir sur des mérites qualifiés. Un certain « clientélisme » n'était pas non plus absent et certains ministres usèrent et abusèrent même parfois de cette liberté de distribuer assez largement des ordres de « leurs » ministères… En mettant un peu d'ordre dans ces ordres issus d'un autre temps, le général de Gaulle, sur proposition de son grand-chancelier de la Légion d'honneur, le général Catroux, souhaitaient redonner à la France un seul et même grand ordre (civil et militaire). Le rapporte en effet ne manque pas de rappeler que : « *Le but second de la création de l'Ordre national du Mérite est d'assurer une simplification et une harmonisation du système des distinctions honorifiques en substituant à ces ordres trop nombreux un second ordre national, unique dans son principe mais diversifié dans ses attributions, afin que les mérites distingués antérieurement* par *les ordres secondaires ne restent point sans récompense* ».
Le choix même du ruban fut symbolique. Si le rouge était déjà pris par la L'ordre de la Légion d'Honneur et que le blanc était trop connoté pour son aspect monarchique, le « bleu (moiré) de France » s'imposait. Il permettait ainsi de rappeler l'Institution du Mérite militaire créé par le roi Louis XV le 10 mars 1759 pour récompenser les officiers protestants au service de la France. C'est d'ailleurs sur ce même principe que Napoléon s'était basé en créant la Légion d'Honneur qui s'inspirait de l'ordre Royal et Militaire de Saint-Louis (avec son ruban rouge). Cet ordre monarchique avait été instauré par le roi Louis

Filiations entre la Légion d'Honneur et l'Ordre de Saint Louis et entre celui du Mérite Militaire et l'Ordre National du Mérite. Ces ordres reprennent le bleu et le rouge composant les couleurs héraldiques des armoiries de la ville de Paris aux deux couleurs du drapeau national (avec le blanc)

XIV le 5 avril 1693. Il était destiné à récompenser tous les officiers catholiques y compris ceux qui n'ayant pas de principe de noblesse. Le bleu et le rouge sont d'ailleurs les deux couleurs des armoiries de Paris capitale de la France.
Lors de la création de l'Ordre National du Mérite en 1963, le chef de l'État, Charles de Gaulle, déclarait : « Désormais nous aurons deux Ordres, l'un rouge (la Légion d'honneur), l'autre bleu (le Mérite), aux couleurs de notre drapeau ».



UN ORDRE SOBRE ET ELEGANT

Largement inspiré de la légion d'Honneur dont il reprend l'idée d'une croix à 6 branches (au lieu des 5 de la LH), attachée à une couronne de lauriers, le graphisme même de ce nouvel ordre de la 2ème moitié du XX° siècle est relativement sobre avec son étoile d'argent ou dorée, juste émaillée de bleu roi. La plaque de grand-officier ou de grand-croix est résolument moderne et se porte comme la légion d'Honneur soit à droite avec la croix sur la poitrine

Détail de l'étoile à 6 branches portant à l'avers une Marianne de profil entourée de la mention « République Française » et au revers deux drapeaux français croisés au centre, entourés de la mention « Ordre National du Mérite » et la date de sa création « 3 décembre 1963 ». Au milieu la plaque de Grand-Officier de l'ONM (De 90mm de diamètre) du premier modèle (sans émail bleu) qui sera modifiée le 30 juin 1980

gauche (grand-officier) ou à gauche avec le grand cordon porté sur l'épaule droite (grand-croix). On notera qu'à l'origine les plaques ne portaient pas d'émail bleu qui fut rajouté en 1980. Le bijou de la croix est une œuvre du sculpteur-médailleur français Max Leognany (1913-1994) qui réalisa également plusieurs modèles d'épées d'académiciens.

DES MERITES « DISTINGUES » ET NON PAS « EMINENTS »

A l'inverse de l'Ordre national de la Légion d'honneur qui récompense des mérites « éminents », l'Ordre National du Mérite récompense des mérites « distingués ». Ces deux synonymes reposent sur des notions relativement abstraites. Selon le code de la Légion d'honneur publié le 28 novembre 1962, la Légion d'honneur est la récompense « des mérites éminents acquis au service de la nation soit à titre civil, soit sous les armes ». A l'inverse l'ONM précise dans l'article 2 du décret fondateur de 1963, qu'il est destiné à : « récompenser les mérites distingués acquis soit dans une fonction publique, civile ou militaire, soit dans l'exercice d'une activité privée ».
Pour un ancien chancelier de la Légion d'honneur, avoir des mérites éminent c'est être « irréprochable dans son métier et faire quelque chose en plus, qui sorte de l'ordinaire et distingué : être créatif et donner aux autres en général ». Le conseil de l'ordre procède d'ailleurs à une enquête « de moralité et d'honorabilité » pour chaque candidature. Un extrait de casier judiciaire est demandé et toute condamnation est disqualifiante. Le comportement dans la vie familiale est aussi pris en considération.
Lors d'une question *posée* par un sénateur français en 1997, qui demandait : « Pourquoi décerner la Légion d'honneur à des personnes dont les mérites sont plus facilement qualifiés de distingués que d'éminents », les services du Premier Ministres répondaient que « le dossier du candidat fait l'objet

Le général de Gaulle remet les insignes du Mérite aux médaillés olympiques des jeux d'Innsbruck, à l'Elysée le 25 juin 1964 (C'était avant qu'on ne remette la légion d'honneur à des footballeurs...)

L'ordre est à la fois plus jeune, très féminisé (loi sur la parité) et attribué tant à titre civil que militaire. Le Président de la République française est grand-croix de l'ordre de droit. Le Premier ministre (ici François Fillon) est également nommé grand-croix au bout de 6 mois de chef du gouvernement (premier ministre) et ce depuis le 24 décembre 1974

Epinglette, diplôme avec sa croix, insigne de rubans pour dames et croix de l'ordre en réduction

d'une procédure administrative rigoureuse ayant pour but d'authentifier et de vérifier les titres invoqués et de recueillir toutes garanties sur la probité et l'honorabilité des postulants. Les conseils des ordres, quant à eux, se déterminent sur la base de dossiers ainsi produits et ont pour mission de se prononcer sur leur conformité aux lois, décrets et règlements en vigueur ».

Cette réponse manque assurément de précision sémantique et laisse à penser que le distinguo entre mérites « distingués » et mérites « éminents » restent relativement tenus… même si finalement l'importance et la durée des mérites - exigeants et mesurables - inclinera sans doute le conseil de l'ordre. 15 ans de mérites distingués en moyennes sont nécessaires pour se présenter dans l'ordre (alors que le code prévoit 10 ans) et qu'il faut (au moins) 20 ans dans la Légion d'honneur. De fait, l'âge moyen d'entrée dans l'Ordre National de la Légion d'honneur est 58 ans alors que celui pour l'Ordre National Mérite est de 54 ans. L'ordre comporte deux promotions civiles : le 15 mai et 15 novembre et deux promotions à titre militaire : Les 1er mai et 1er novembre. L'ordre national du Mérite a sa propre organisation, discipline et hiérarchie, calquées sur celle de la Légion d'honneur. Il est doté d'un conseil de l'ordre spécifique, de 11 membres, présidé par le grand chancelier de la Légion d'honneur, chancelier de l'ordre national du Mérite, sous l'autorité du grand maître qui est le président de la République française.

PRIX DU CIVISME DE LA JEUNESSE

L'association nationale des membres de l'ordre national du Mérite a créée un prix du civisme pour la jeunesse (anciennement appelé « prix du civisme et de la citoyenneté »). Ce prix a pour but de contribuer au développement et au maintien des grands principes de la société française, de promouvoir le

ASSOCIATION NATIONALE DES MEMBRES DE L'ORDRE NATIONAL DU MÉRITE

PRIX DU CIVISME POUR LA JEUNESSE

Prix départemental collectif 2013

Section du Puy de Dôme

cinquantenaire de l'ordre

Remis le 15 juin 2013

à l'association Worldtop des universités d'Auvergne et Blaise Pascal de l'académie de Clermont-Ferrand

Le responsable départemental du civisme
Monsieur Michel AMREIN

Le Président Départemental
Monsieur Jean-Philippe MOULIN

civisme et de porter en exemple la jeunesse méritante. Il est attribué en vertu d'une convention signée entre le Préfet du département, l'Inspection d'académie départementale, la Direction départementale de la sécurité publique, le groupement départemental de Gendarmerie et la section départementale de l'association nationale des membres de l'ordre national du Mérite. Ce prix a pour objet de détecter des actions réalisées par des jeunes de moins de 18 ans au profit de particuliers, de collectivités territoriales ou du devoir de mémoire qui, par « la beauté, la spontanéité et la grandeur du geste, méritent d'être valorisées par l'attribution d'un prix ». Par cette démarche l'ordre est aussi destiné à s'affilier les futurs français méritants.

Assiette de faïence en émaux de Longwy, barrette de réductions et médaille de table de l'ONM

Cordon et plaque de Grand-Croix de l'Ordre National du Mérite. L'ordre n'a pas de collier de Grand-Maitre et ne porte pas de devise, contrairement à la Légion d'honneur

UN ORDRE TOURNE VERS L'AVENIR

Alors que l'Ordre de la Libération va peu à peu disparaitre dans son témoignage visuel il ne reste plus que 14 compagnons sur 1038 (mais non dans les mémoires) et que la Légion d'honneur restera toujours pour la plupart des français, un honneur suprême difficilement accessible, l'Ordre National du Mérite est assurément là pour illustrer les distinctions méritantes des françaises et des français dans leurs engagements civils et militaires du quotidien.

La notion même de « Mérite » est porteuse de valeurs dans un monde où tout n'est pas acquis d'avance et où chacun à sa chance du moment qu'il s'en donne les moyens. A ce titre l'ordre national du Mérite a pris rapidement toute sa place dans le système régalien des récompenses phaleristiques nationales. L'échantillon social de l'Ordre National du Mérite est à l'image de la société française : divers, ingénieux, laborieux, courageux, entreprenant ou tout simplement dévoué aux autres.

C'était bien là le but de cet ordre national voulu par le général de Gaulle, non plus basé sur les mérites guerriers ou administratifs mais plutôt dans la reconnaissance des nombreuses et parfois discrètes actions quotidiennes généreuses des français. L'ordre a été distribué à plus de 300.000 bénéficiaires en 50 ans. Par son existence, il témoigne ainsi et vis-à-vis des concitoyens français que chacun peut y prétendre s'il souhaite s'en donner les moyens… Aucun des 17 ordres ministériels - suspendus en 1963 au profit d'un seul - n'était jamais arrivé à réaliser une telle ambition jusqu'à présent !

O.M.

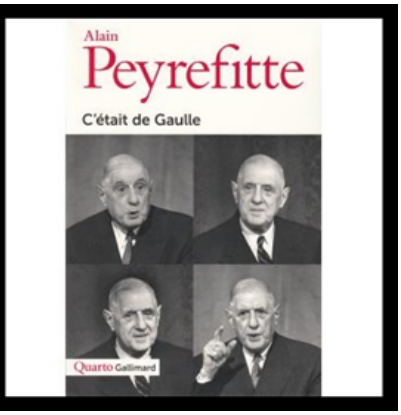
« Cette distinction n'est pas « *une reconnaissance, ni une récompense de fin de carrière, mais un engagement, qui pousse les citoyens choisis à continuer de servir le pays* ».

Association des Membres de l'Ordre national du Mérite

C'était de Gaulle
par Alain Peyrefitte

Michel Mogniat
Auteur et Observateur critique

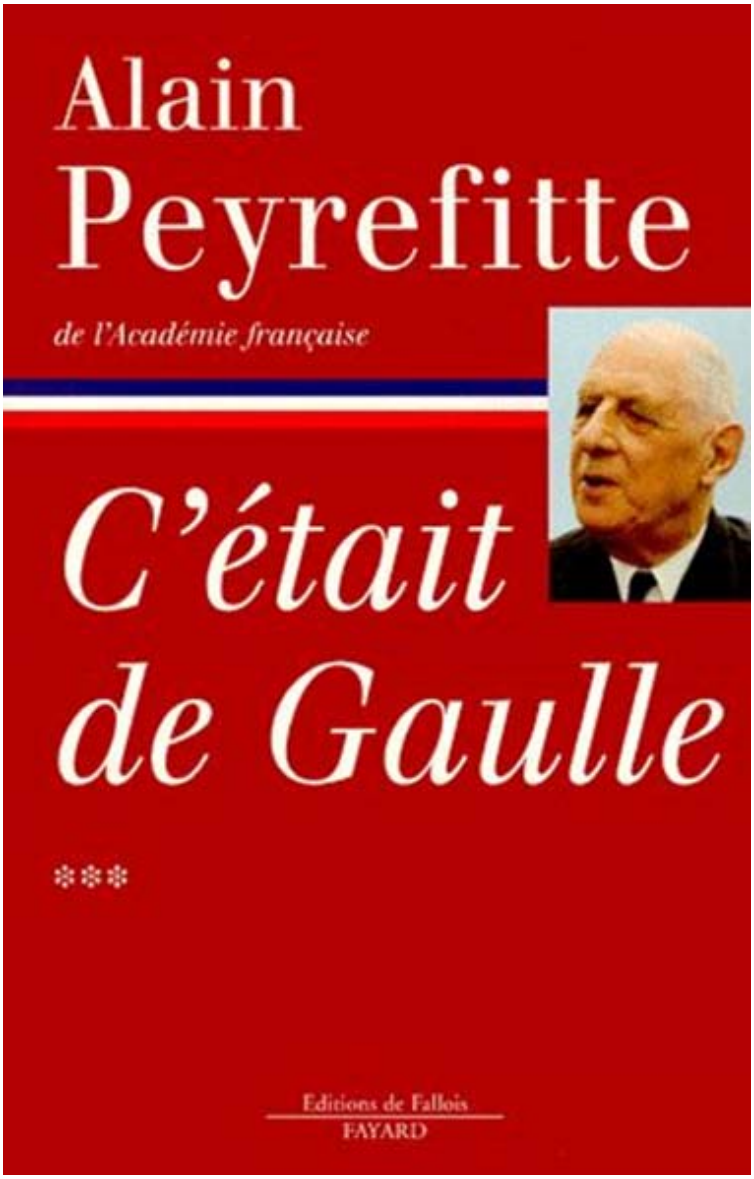
partie 2/2



Le tome III

Le troisième et dernier volume de « C'était de Gaulle » de Roger Peyrefitte est plus affiné que les deux premiers tomes, non pas au niveau du vocabulaire ou des témoignages que fait l'auteur de ses entrevues avec de Gaulle ou ses mini-rapports des divers conseils des ministres. Il est plus affiné sur le plan de la répartition des sujets. Les thèmes y sont plus cernés que dans les volumes précédents ; ils sont regroupés. Tous les sujets bien sûr ne sont pas rassemblés par chapitre, mais c'est quasiment le cas pour trois d'entre eux, les principaux de l'ouvrage, à savoir : La bombe H, le fameux « vive le Québec libre » et les événements de Mai 1968. Entre temps la chronologie est respectée et les événements importants de cette *fin de règne* tels que les voyages qui ont marqué le deuxième septennat du Général (URSS, Pologne) se logent au fil des pages.

Les chiffres bien sûr ne sont en rien comparables avec ceux de notre époque, mais laissent rêveur :



« On part d'un constat : le chômage des cadres ; il affecte 3000 personnes. Que faire ?... » (Conseil du 27 janvier 1967)

Il y a aujourd'hui plus de 200 000 cadres au chômage. Mais si le chômage des cadres préoccupe de Gaulle, le sort des ouvriers ne lui est pas indifférent, c'est l'époque de la « participation » qui lui tient à cœur. Le patronat français lui, n'a pas toujours les faveurs du Général :

« Comme toujours, les patrons se préoccupent de faire des affaires juteuses, ils se foutent de l'intérêt national. » p.172

À propos de la fabrication de la bombe H, les détails sont nombreux et Peyrefitte était alors à un poste de choix pour avoir des informations : il était Ministre de la Recherche. De Gaulle, intuitif comme jamais et suspicieux envers les chercheurs ne se prive pas de mettre la pression sur son Ministre :

« Le CEA exige des calculateurs géants

américains ; mais les américains les avaient-ils quand ils ont fait leur bombe H ? » p.144

Bien sûr la bombe H française vit le jour et sans les calculateurs géants américains dont nous n'avions nul besoin, mais les communistes, nombreux dans la recherche, aimaient à mettre des bâtons dans les roues.
L'humour pince-sans-rire ou pète-sec n'a pas lâché le fondateur de la V° République :

« *Il ne faut pas faire payer les pilules par la Sécurité Sociale. Ce ne sont pas des remèdes ! Les français veulent une plus grande liberté de mœurs. Nous n'allons quand même pas leur rembourser la bagatelle !...* »
(Conseil du 07 juin 1967)

S'il y a des grandes et des petites phrases prononcées par de Gaulle qui sont restées célèbres après avoir fait le tour du monde, il en est une qui restera à jamais gravée dans les mémoires. Elle fut prononcée au balcon de l'Hôtel de Ville de Montréal et elle aussi a sa petite histoire de micro, de malveillance et de hasard ! Ce fameux « Vive le Québec libre » était plus ou moins spontané, plus ou moins improvisé. Lacouture en donne une explication assez convaincante, « Vive le Québec libre » était le slogan d'un mouvement québécois indépendantiste le (RIN) et le général avait eu ce slogan sous les yeux quasiment toute la journée, lors de son périple, des banderoles géantes étaient visibles tout le long du cortège.
De Gaulle c'était charnellement la France, il ne faisait pas seulement corps avec elle, il portait en lui la responsabilité des monarques passés, de leurs erreurs, prenant sur lui les fautes de ses « ancêtres ».
Peyrefitte laisse dire à quatre visiteurs acadiens qu'il reçoit à Québec le sens caché de cette fameuse phrase :

« *Le Président de Gaulle a voulu effacer l'oubli que Louis XV avait fait au Traité de Paris de 1763. Mais nous, nous avons été oubliés cinquante ans plus tôt par Louis XIV au Traité d'Utrecht de 1713...* » p.468

Sur les événements de Mai 1968, nous sommes en direct avec le gouvernement. Réunions, conseils restreints, entretiens se succèdent à un rythme effréné. Peyrefitte, alors Ministre de l'Éducation, est

un des mieux placés pour analyser le début du chahut.
On en apprend certainement plus dans les pages que consacre Peyrefitte à cette période que dans les biographies attitrées des *acteurs* de l'histoire, ceux qui ne rapportent jamais que ce qui sert leur gloire passée. Car bien évidemment seront toujours cachées dans les écrits des *agitateurs* les « sommes rondelettes » qu'offraient les radios périphériques à certains leaders pour s'assurer leur concours (p.614).
Tout comme leurs *écrits* ne reviendront pas sur les déclarations de Pompidou à la tribune de l'Assemblée déclarant que des sommes venant de l'étranger étaient versées au « mouvement » :

« *A-P : Vous croyez vraiment à une organisation internationale qui fomenterait des troubles à Paris ?*

Pompidou : Si je l'ai dit du haut de la Tribune, c'est que j'ai des sources sûres. » p.679

Et Peyrefitte de rajouter au bas de la page :

« *Quelques jours plus tard, j'apprends qu'on a la certitude de versements faits aux groupuscules révolutionnaires de Paris par l'ambassade de Chine à Berne, par la CIA et par Cuba ; sans compter quelques soupçons motivés du côté d'Israël et de la Bulgarie.* » p.679

L'ennui c'est que Peyrefitte ne cite pas ses sources…
Toujours concernant mai 1968, en conseil restreint, le 8 mai, à deux reprises de Gaulle a parlé de tirer :

« *...Vous faites les sommations, vous tirez en l'air, une fois, deux fois et, si ça ne suffit pas, vous tirez dans les jambes.* »
Nous ressortons en silence. » p.628

L'ouvrage se termine par la mort du général de Gaulle et par l'ajout de quelques annexes bien utiles.
Une grande contribution à l'Histoire moderne de la France que ces espèces de « *mémoires* témoignées » de l'académicien, historien et ministre que fut Alain Peyrefitte.

M.M.

Jean Lacouture : "De Gaulle"

Michel Mogniat
Auteur et Observateur critique

Tome I - Le rebelle

Pas moins de 870 pages d'une écriture petite et serrée, pour ce premier tome de la célèbre biographie de **Jean Lacouture, « De Gaull », éd. du Seuil, collection Point.** Ce premier opus couvre la période allant de la naissance (1890) du futur Connétable de France, jusqu'à la glorieuse et célèbre descente des Champs Elysées (1944). Ce surnom de *Connétable* lui fut donné à Saint-Cyr, par ses camarades et lui allait très bien. Sitôt qu'il eut connaissance de ce sobriquet Churchill l'appela ainsi. Ce surnom lui colla à la peau toute sa vie.

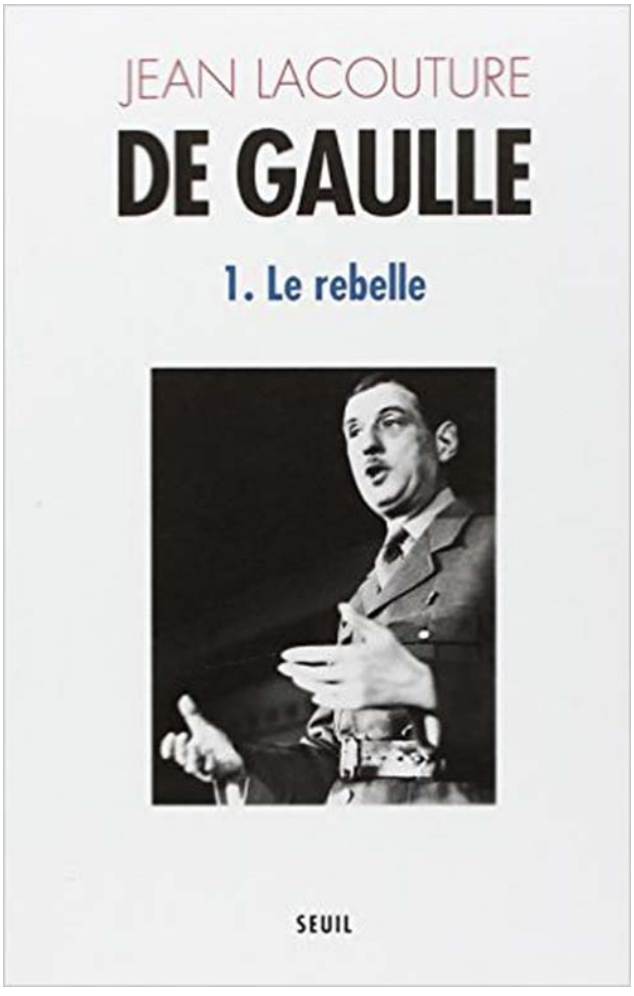
Un travail de recherche généalogique commence la biographie. C'est ainsi que l'on trouve dans l'ascendance du général un certain Jean de Gaulle organisant la résistance contre les anglais en 1418 …

« Si populaire parmi les gens du bocage que lorsque s'organise contre les anglais la résistance, on voit les maquisards de l'époque prendre son nom comme ralliement et s'intituler « Compagnons de Gaulle » p.11

Peu de choses sur l'enfance et l'adolescence, sur le parcours scolaire du futur général. Lacouture ne cite pas le séjour chez les jésuites en Belgique, séjour dû aux lois de 1901 et 1905 qui interdisaient aux congrégations relieuses d'enseigner. Silence d'autant plus curieux que ce fut là le premier *exil* de Charles de Gaulle et pour une pareille destinée, l'exil est important. Ce premier exil est dû aux lois républicaines.

Dès son adolescence, à 15 ans, le jeune de Gaulle écrivit un texte dans lequel il était le Général de Gaulle, sauveur de la France !

Si elles ont beaucoup d'importance, l'enfance et l'adolescence ne sont pas toujours ce qui intéresse le plus le lecteur d'un personnage qui marqua l'histoire de son empreinte. C'est peut être un tort pour le biographe et un regret pour le lecteur. Sans donner dans le voyeurisme l'auteur aurait pu être plus disert sur ces périodes cruciales de cette destinée exceptionnelle.



Sur la vie de famille et intime du grand homme peu de choses, le *service minimum*. Le général est issu de la bourgeoisie industrielle, il épousa en 1921 Yvonne Vendroux, issue de la grande bourgeoisie industrielle. Les journalistes donneront à Yvonne de Gaulle le surnom de « *Tante Yvonne*. »

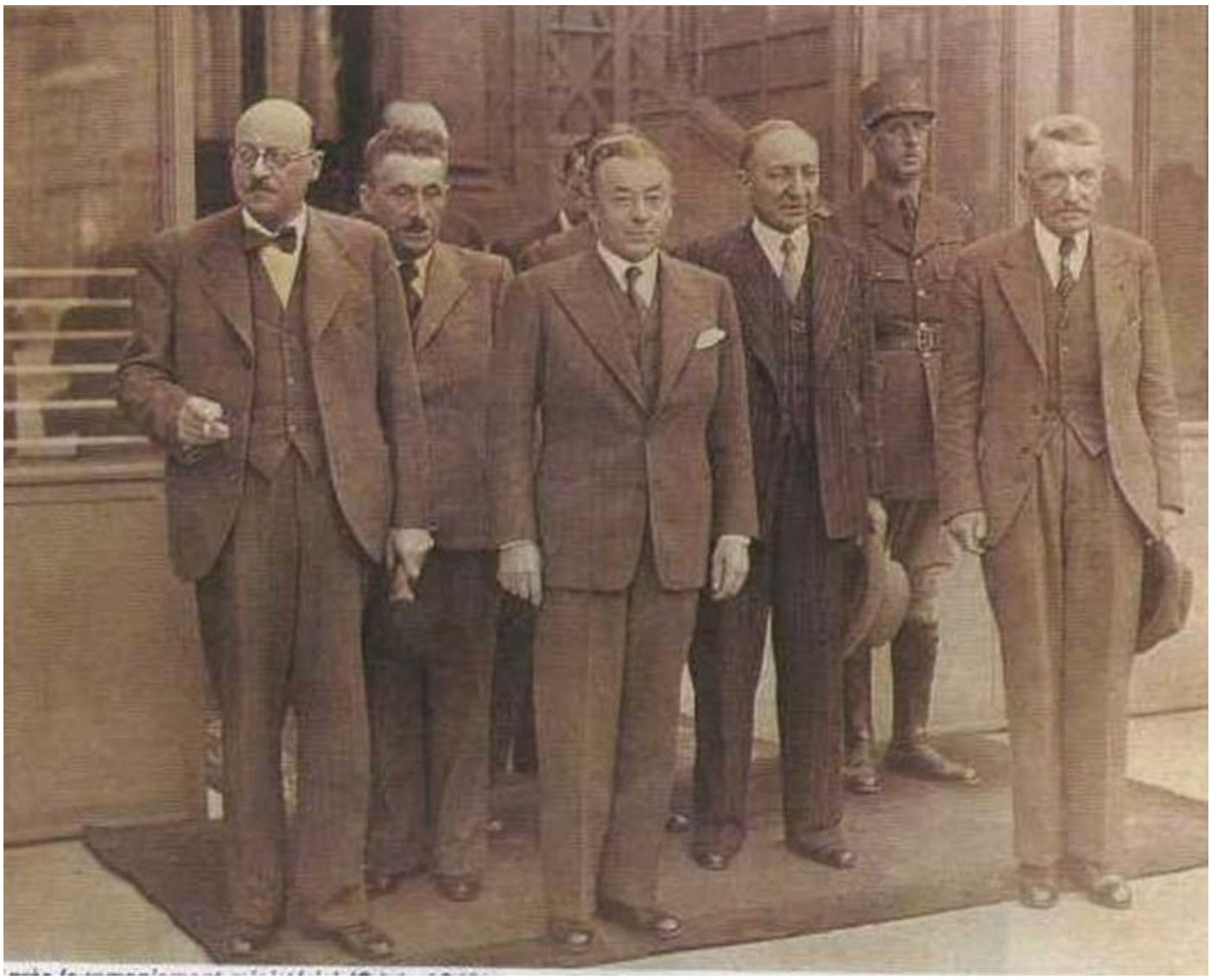
Elle sera une épouse discrète, mais pas absente. Ils auront trois enfants. Lacouture nous fait savoir que personne, aussi bien à

l'armée qu'en camp de prisonniers, n'a jamais vu de Gaulle à poil : même en captivité, où les douches étaient mesurées et restreintes.
Le « Roi » n'a jamais été vu nu. Son épouse, élevée chez les sœurs, dans sa jeunesse, prenait sa douche en chemise. La nudité n'était pas la panacée des de Gaulle, mais c'était monnaie courante en ce milieu, à cette époque, qu'avoir de pareilles mœurs. Madame de Gaulle, catholique rigoureuse refusait de recevoir des divorcés.
Dans son « C'était de Gaulle » Peyrefitte cite une anecdote amusante : revenant du marché à Colombey, (sans gardes du corps, bien évidemment) Yvonne aurait une fois interpellé le général en lui disant : « - *Charles, les prix montent !* » Le mercredi suivant, de Gaulle s'en ouvrit à son Ministre de l'Économie.
Avant de lire une biographie écrite par Jean Lacouture, il convient de connaître sa vision du travail de biographe :

« *Jean Lacouture revendique, lors d'un débat en 2001 avec Philippe Bertrand sur France Inter [...] sa subjectivité et son emphase pour les personnages dont il écrit la biographie. Ainsi, dit-il, s'il ne peut faire de biographie de personnages qu'il n'apprécie pas, il reconnait écrire des biographies d'admiration et pour lesquelles il n'hésite pas à s'écarter de la règle de l'objectivité. Partant ainsi du constat que « le biographe est dominé par son personnage », il ne croit pas à cette règle (défendue par Pierre Milza) et reconnaît traiter le sujet de manière engagée et personnelle. Pour Jean Lacouture, l'art du biographe consiste à laisser des zones d'ombre pour permettre au lecteur de se faire une idée.* »
(Article Wikipédia)

On verra que les zones d'ombre ne manquent pas à cette biographie du général de Gaulle. Ce qui ne signifie pas pour autant que le travail de Lacouture soit bon à mettre au panier. On découvrira à la lecture de ce « De Gaulle » des sommes d'informations importantes venant de sources sûres. Si l'auteur joue parfois avec l'Histoire par de pesants silences, le portrait du général ambitieux, pédant et doté d'un orgueil démesuré sonne juste en regard des portraits croisés tracés par d'autres auteurs. Cet orgueil, cette haute estime de lui-même le conduisirent souvent au mépris des autres humains et de leurs vies. Mais qu'attendre d'un soldat, sinon qu'il soit dans sa fonction ? Il fut d'ailleurs et de bonne heure plus qu'un soldat : un guerrier, un conférencier, un politique visionnaire.
Prisonnier en Allemagne, lors de la première guerre mondiale, il passait son temps à donner des conférences aux autres prisonniers qui étaient séduits par son charisme aussi démesuré que sa taille et sa profonde culture. Il tenta maintes fois de s'évader, seul ou en groupe, mais toutes ses tentatives se soldèrent par des échecs. Curieusement, en Algérie (en 1942) il se débarrassa du général Giraud, son rival placé par les américains qui, lui, avait réussi une évasion spectaculaire d'une forteresse pendant la deuxième guerre mondiale.
S'il ne sauva pas la France, il lui rendit son prestige et sa grandeur. Ce qui n'est pas rien. De Gaulle autoritariste abject ? À plusieurs reprises le biographe revient sur le sujet sans épargner le héros :

« *Rude portrait, qui sonne juste et impose ce simple*



rappel : aucun des officiers que Charles de Gaulle eut sous ses ordres au cours de ces combats à bien des égards exaltants ne crut bon de le rejoindre à Londres. » p.318

Bien qu'ayant lu à plusieurs reprises par différents auteurs les circonstances tragiques de la constitution du Cabinet Pétain, je n'avais jamais lu que de Gaulle, qui fut « l'officier de plume » du Maréchal avait retenu l'attention de Pétain au point que ce dernier voulut le prendre dans son premier cabinet, même après leur *brouille littéraire*. De Gaulle dans le gouvernement Pétain ?
Laissons la parole à Lacouture :

« *selon Paul Baudouin, acteur des délibérations :*
« ...précisant que le nom de Charles de Gaulle figurait sur la fameuse liste sortie de la poche de Philippe Pétain, vers 22 h 30, à la stupéfaction d'Albert Lebrun et des quelques témoins de la scène. Selon Baudouin, c'est Weygand qui, comme pour celui de Laval, fit rayer de la liste le nom de de Gaulle. Et il s'est trouvé des auteurs pour affirmer que c'est en apprenant cette exclusion que le général de Gaulle, ulcéré, aurait choisi de partir pour Londres... » p.348

Je n'ai pas lu l'ouvrage de Paul Baudoin (*Neuf mois au gouvernement, avril à décembre 1940* Éditions La Table Ronde, 1948) je suppose que Lacouture tire son propos de ce livre. L'Histoire tient décidément à peu de choses... Après tout, Karl Marx, après avoir fini la rédaction du Capital aurait déclaré : « *La bourgeoisie se souviendra longtemps de mes furoncles.* » Il souffrait effectivement de furonculose à l'anus et était de ce fait, obligé de rester assis très longtemps à rédiger le Capital !
Selon Lacouture, Noguès (responsable des troupes en Afrique du Nord), aurait télégraphié à Pétain le

17 juin 1940, en lui disant que l'Afrique du Nord avait des réserves de forces considérables et intactes :

« L'Afrique du Nord toute entière est consternée [...] Les troupes demandent à continuer la lutte [...] Je suis prêt si le gouvernement n'y voit pas d'inconvénient [...] à prendre [...] La responsabilité de cette attitude avec tous les risques qu'elle comporte » p.375

Mais selon Bertrand Destremau, dans sa biographie de Weygan, lorsque ce dernier arriva en Afrique après l'armistice, l'ex généralissime voyant des soldats se désaltérer dans des brocs totalement ébréchés mesura d'un autre œil que celui de Noguès les *forces intactes* de l'Armée d'Afrique...
L'armistice fut signé le 22 juin, le lendemain, 23 juin, Churchill faisait la déclaration suivante :

« dans la première déclaration, qui est un camouflet sans précédent au gouvernement du maréchal Pétain, le cabinet de Wilson Churchill proclame que : « l'armistice qui vient d'être signé, en violation des accords solennellement conclus entre les gouvernements alliés, place le gouvernement de Bordeaux dans un état d'assujettissement complet à l'ennemi et le prive de toute liberté, de tout droit de représenter de libres citoyens français. En conséquence, le gouvernement de Sa Majesté cesse de considérer le gouvernement de Bordeaux comme celui d'un pays indépendant. » p.386

Lacouture ne nous dit pas comment le Premier Ministre britannique a eu connaissance des conditions de cet armistice, ni comment il aurait eu le texte en main dès le lendemain. Il s'agit plus là d'un fait de la propagande de guerre anglaise que d'un fait historique réel, tel qu'il devrait être décrit. D'autant que les accords « *solennellement conclus* » n'ont jamais été couchés sur le papier, il s'agissait d'une promesse orale faite par Raynaud à Churchill. Lacouture ne le dit pas non plus. Histoire bourrée de trous que celle de Lacouture, qui se réfère très souvent aux Mémoires de guerre du Général de Gaulle et qui parvient tout de même à passer sous silence les 1100 tonnes d'or qui se trouvaient à Dakar lors de l'attaque anglo-gaulliste. De Gaulle en parle dans ses mémoires, il revendique cet or comme étant la propriété de la France Libre. De Gaulle et Churchill connaissaient tous deux la présence de cet or à Dakar, Lacouture pourtant, bien qu'il fournisse nombre de détails militaires sur l'attaque, ne dit pas un mot sur cet or ! Tout comme il fait silence sur l'exode : 10 millions de personnes jetées sur les routes de France. La grande utopie gaulliste du *réduit breton*, elle, n'est pas passée sous silence, mais totalement minimisée, à peine abordée, en s'abstenant bien sûr de dire ce que cette « théorie » avait de ridicule.
En ce qui concerne l'assassinat de Darlan et l'exécution de son assassin, un jeune homme d'une vingtaine d'années, si Lacouture parle de la somme d'argent trouvée sur l'assassin, (2000 dollars qui ont transité par l'Intelligence Service), il balaie rapidement d'un geste la possibilité de la commande par les cercles gaullistes. Cette preuve du salaire du jeune homme, selon lui, ne « *sonne pas très juste* » (sic !) p.624

L'humour froid et cynique du Général n'est pas oublié dans cet immense travail. Par exemple, lors des nombreux ralliements des membres de Vichy après 42, (que de Gaulle n'appréciait pas forcément) parlant de Darquier de Pellepoix (le responsable des affaires juives à Vichy) il eut ce bon mot :

« Alors si Darquier de Pellepoix se fait circoncire, je devrais l'accueillir ? »

Excellent ouvrage que ce premier volume de la biographie du personnage français né au XIXème siècle et qui fut sans conteste le plus important du XXème. À lire précautionneusement après avoir pris, justement, quelques précautions...

M.M.

L'idéologie humaniste comme religion mondiale

Anna GICHKINA
Docteur ès Lettres
Enseignante et Traductrice

« Même si tu vis encore un quart de siècle tout sera pareil », – écrira Blok en 1912 dans son poème *Pharmacie, réverbère, vent*. Aujourd'hui, nous sommes témoins de la situation inverse. Nous vivons le moment de transition. « Le fondement sur lequel reposait la famille humaine depuis ses plus anciens essais d'organisation[1] » est en train de s'effondrer. Les paradigmes habituels laissent place aux nouvelles valeurs « Nous cherchons notre idéal devant nous, tandis qu'il est derrière nous[2] », – écrira E.-M. de Vogüé. Le phénomène de la déchristianisation se rapproche aujourd'hui à une vitesse effrayante de son point final – le remplacement du christianisme par la religion de l'humanisme.

Aujourd'hui, nous observons une étape cruciale de l'Histoire de la civilisation européenne – la mort de Dieu. Nietzsche a commencé à en sonner les cloches encore au XIXe siècle. Les humeurs antichrétiennes prônant l'élévation de l'Homme au-dessus de tout prennent leurs sources à l'époque de la Renaissance. C'est à cette période de retour du paganisme que commence le combat acharné avec le christianisme. Plus tard, le siècle des Lumières prend le relais. Au XIXe siècle c'est le Darwinisme qui continue le combat engagé par ses prédécesseurs. « A la place de la religion chrétienne vient la religion de la science », - constataient les intellectuels de l'époque. Après la Seconde Guerre mondiale surgit le phénomène des Droits de l'homme faisant de nous des êtres libres de toute religion.

Pour mieux comprendre la nouvelle idéologie, arrêtons-nous de près sur le concept des Droits de l'homme. Nés de la conception chrétienne d'une personnalité libre et responsable, les Droits de l'Hommes ne contiennent paradoxalement pas aujourd'hui la morale chrétienne. Selon Chesterton, leur morale est artificielle car elle provient de la réciprocité commune des intérêts. « La morale n'est pas née, – écrira Chesterton, – lorsqu'un homme a dit à un autre : « Je ne te frapperai pas si tu ne me frappes pas » – il n'y a aucune trace d'une telle transaction. Mais il est *avéré* que deux hommes ont dit : « Nous ne devons pas nous frapper dans ce lieu sacré. » Ils ont conquis leur morale en défendant leur religion. Ils n'ont pas cultivé le courage. Ils ont combattu pour l'autel et découvert qu'ils étaient devenus courageux[3] ». On trouve la même idée sur la morale dans *Le Déclin de l'Occident* d'Oswald Spengler où l'auteur oppose la morale naturelle instinctive innée chez l'homme à la morale imposée, celle du *Contrat Social*, morale qui n'est pas donnée

mais qu'il faut aller chercher pour réglementer la vie qui n'est plus capable de se réglementer elle-même. La première est comparée par le philosophe avec la vue d'un oiseau, l'autre – avec celle d'une grenouille[4]. Les Droits de l'homme sortent aujourd'hui des cadres d'un simple concept prenant la forme d'une nouvelle religion, religion de l'Homme nouveau, religion sans Eternité où le pouvoir ne vient pas de Dieu mais de l'Homme. Le remplacement des religions par la nouvelle idéologie procurerait l'égalité totale de tous les êtres humains sans différences culturelles. Parlant de l'Europe en particulier, il s'agit non seulement de l'effacement des frontières économico-politiques et culturelles entre les nations, mais aussi de l'éradication de la pierre angulaire de la civilisation européenne – le christianisme. « Le christianisme fut le début de l'Europe de la même façon que la fin du christianisme désignera la fin de l'Europe[5] », – écrira **Merežkovskij** dans son *Règne de l'Antéchrist*.

La religion des Droits de l'homme qui se cache sous « l'humanisme » signifie paradoxalement la déshumanisation de l'être humain. « On oublie aujourd'hui les vérités aussi durables que l'homme[6] », – écrira Vogüé. L'humanisme a toujours eu une double nature, estime le professeur au MGIMO Olga Tchetverikova. D'un côté, il s'agit d'un humanisme civilisateur orienté sur le grand public et existant sous un emballage scientifique, de l'autre côté, il s'agit des sciences occultes des loges secrètes qui ne sont accessibles qu'aux élus. C'est cette deuxième nature, selon Tchetverikova, qui est à la base du projet idéologique mondial[7].

Aujourd'hui, certains savants parlent du transhumanisme comme du dernier stade de l'humanisme. Les Droits de l'homme s'étant placés au-dessus de tout encouragent l'Homme à se donner le droit d'apporter des modifications à sa nature humaine, à dépasser ses pouvoirs physiques et mentaux. Dans ce contexte, nous pouvons parler de la fabrication du Post-Homme, asexué et immortel. « Prends de la vie tout ce que tu peux prendre », - voici le crédo de l'homme contemporain. Cette vision du monde crée aussi inévitablement

le chaos dans le système des idées comme dans celui des mœurs ce qui facilite le contrôle de la société. « Divide et impera », - disaient les Romains.

A propos des Droits de l'homme et de l'idéologie humaniste il importe d'aborder le sujet de la norme. Qu'est-ce qui est considéré comme norme aujourd'hui ? Il est d'usage de définir la norme comme tout postulat proclamé dans les Droits de l'homme. Dans la déclaration de l'UNESCO de 1995 appelée *Déclaration de la tolérance* il est écrit que la morale absolue n'existe pas. Ce rejet de l'Absolu a comme conséquence la liberté sémantique de la notion « Droits de l'homme » dotant cette dernière de contenus de toutes sortes. La défaillance d'une telle liberté se fait remarquer par exemple entre 2008 et 2011 quand l'ONU accepte la résolution sur l'identité homosexuelle en tant qu'un des principes des Droits de l'homme.

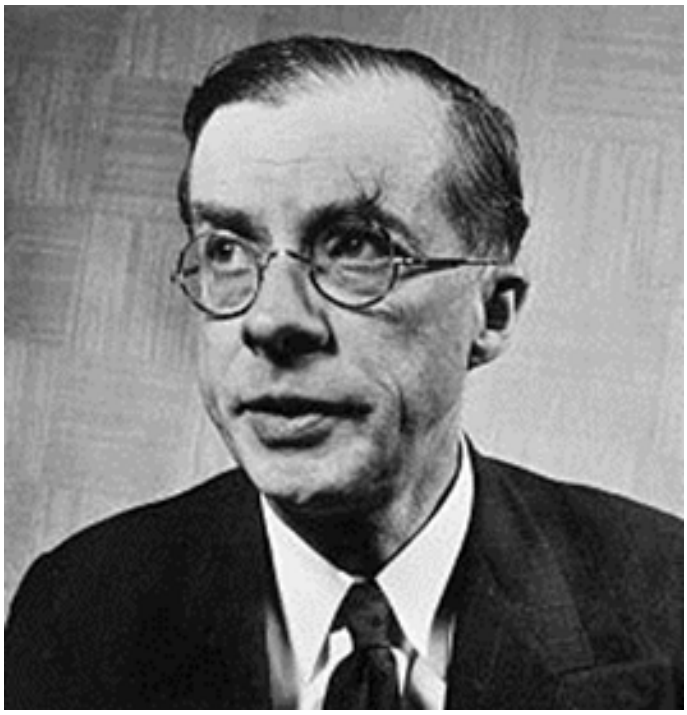
Autrement dit, l'homosexualité a été inscrite dans les Droits de l'homme comme une nouvelle norme. L'identité homosexuelle représente ainsi un des droits que l'Homme possède. Toute critique des homosexuels est désormais vue comme la violation de leurs droits et la morale n'est pas capable d'en prendre dessus car elle n'est plus considérée. Dans cette situation, le Bien pourrait rapidement passer du domaine de l'absolu dans le domaine du relatif. « Fear is foul and foul is fear », - dit Macbeth au tout début de la pièce. Le Mal devient le Bien et le Bien devient le Mal. Chez Maïakovski il y a un poème que chaque Russe connaît par cœur - *Что такое хорошо, и что такое плохо.* Il y s'agit d'un petit garçon qui vient voir son père et lui demande de lui expliquer ce qui est bien et ce qui est mal. La question du Bien et du Mal est non seulement la question du domaine de l'Idéal mais aussi de celui du Matériel. Les études de la nature humaine (par exemple l'Ecole de Tikhomirov) montrent que le comportement de l'Homme se divise en deux grands groupes : Approcher et Eviter. Ce sont deux éléments puissants de notre expérience qui sont étroitement liés aux émotions positives et négatives.

Ainsi, selon **Daniel Kahneman**, psychologue américain et lauréat du Prix Nobel 2002, tous nos états contrôlés par notre conscience nous sont donnés dans la relation Bien/Mal. Tout vient

de l'étape d'avant, de l'inconscient qui se manifeste dans les émotions représentant la base des systèmes génétiques archaïques des humains. Selon l'école de Tikhomirov, toute résolution du problème commence par une pré-résolution émotionnelle. Ce qui signifie que notre inconscient a déjà fait le choix bien avant notre choix conscient. Ces choix, selon Tikhomirov, se basent toujours sur la mesure Bien/Mal.
Aujourd'hui, le sujet de la substitution du Bien par le Mal et vice versa est traité par de nombreux théologiens, historiens, sociologues, philosophes, universitaires. La liste est très longue. On peut nommer, par exemple, Peter Berger pour qui la sécularisation de l'Europe représente le non-sens où encore Gilles Lipovetsky :

> […] l'hédonisme individualiste, en minant les instances traditionnelles de contrôle social et en évacuant du champ social toute transcendance, prive un certain nombre d'individus de repères et favorise un relativisme effréné qui semble laisser libre cours à toutes les élucubrations possibles[8].

Quelle est exactement cette nouvelle idéologie mondiale et pourquoi est-elle dangereuse ? Pour répondre à cette question il importe de parler du *Manifeste humaniste*, traité idéologique prônant l'instauration d'une nouvelle éthique mondiale. Ce document nous aide à comprendre la nature antireligieuse du projet mondial que l'on nous fait accepter en douceur, étape par étape, depuis les années 30.
Commençons par le premier « Manifeste humaniste » datant de 1933. Le sujet de l'inutilité de la religion y est porté d'une manière encore très voilé. Il s'agit de la nécessité de l'adaptation des religions à la modernité. Les cultes religieux et la foi de nos pères y sont présentés comme archaïques et inadéquates à la société contemporaine.
En 1973, suit le deuxième manifeste signé entres autres par **Julian Huxley**, jadis président de l'UNESCO. Le document évoque cette fois-ci le caractère nocif de la religion traditionnelle dogmatique et autoritaire qui place, selon les auteurs du manifeste, les cultes et la foi en Dieu au-dessus des besoins et des envies de l'Homme. Les idéologies religieuses sont ainsi considérées comme



une étape historique passée.
Le troisième manifeste, sorti en 2000, est encore plus révélateur. Les propos concernant le christianisme y sont poussés à l'extrême : « La religion est une approche mensongère à la vie. Elle trouble les esprits par la vision mystique des problèmes sociaux. Elle met en question la vérité absolue de la science. L'Homme doit enfin réaliser sa maturité et rejeter cette mythologie primitive qui lui empêche d'évoluer et de comprendre le monde ». Dans ce dernier manifeste, il s'agit ouvertement de l'humanisme planétaire présenté comme dogme.
Ces humanistes, que mettent-ils alors à la place de Dieu, inexistant d'après eux ? La réponse est simple – la science et le progrès. Ils veulent refaire le monde d'une telle manière que les Hommes puissent y vivre confortablement et sereinement. Ils veulent que la justice sociale règne, que les hommes ne soient pas divisés par les frontières, par les religions, par les cultures nationales, que le monde soit géré par un Etat mondial comme seul centre de pouvoir et que la « nouvelle éthique universelle[9] » soit un règlement universel de l'humanité.
Les humanistes estiment que se sont eux seuls qui répondent aux exigences de la réalité nouvelle et au défit des temps modernes. Les trois documents du manifeste représentent chacun un programme concret d'actions à effectuer pour former une nouvelle réalité. Il est à noter qu'au moment de la parution du

deuxième document les avortements qu'il voulait autoriser étaient interdits non seulement dans les pays en voie de développement mais aussi dans la majorité des pays occidentaux. Dans certains pays de l'Europe du Sud, il y avait même encore l'interdiction des divorces. La liberté sexuelle qui préoccupait tant les humanistes n'existait pas encore non plus. Idem pour la question de l'euthanasie. Les « ouvertures » que la société européenne a connues au courant des dernières décennies nous prouvent bien le succès de la propagande humaniste. La création de la nouvelle réalité se passait lentement mais surement. Il a fallu vingt ans pour préparer la société à la conférence du Caire qui a eu lieu en 1994 et lors de laquelle la plupart des pays ont accepté, sous pression des humanistes, de contrôler les naissances et autoriser les avortements appelés « défense de la santé reproductive de la femme »[10].

Quel sont les mécanismes d'installation de l'éthique humaniste ? L'introduction de la nouvelle idéologie suit le même schéma que n'importe quelle réforme - préparation du terrain. Les mécanismes sociaux de la réception sont bien démontrés par un philosophe et sociologue allemand Hans Jauss dans son traité *Esthétique de la réception*. Il y parle de « l'horizon d'attente ». La société doit être prête à la réception de quelque chose de nouveau. Le terrain doit être rendu favorable afin de réussir cette réception.

Pour donner à la société une nouvelle direction il suffit de stopper la transmission des valeurs et des traditions. Aujourd'hui, nous voyons que la mentalité européenne est suffisamment prête à accepter ce genre de changement. La philosophie humaniste basée sur l'uniformisation et la suppression de la complexité du monde mène à la disparition de la diversité des cultures nationales et des diversités économiques. L'Homme se permet aujourd'hui de repenser l'ancien fonctionnement du monde comme si ce dernier avait été jusque là erroné. « Observez dans toutes ses applications le travail de l'esprit humain ; on dirait d'une légion d'ouvriers, occupée à retourner, pour la replacer sur sa base, une énorme pyramide qui portait sur sa pointe[11] ». Encore un peu et nous nous retrouverons dans « le meilleur des mondes » d'Aldous Huxley. Belle perspective !

A.G.

1. Eugène-Melchior de Vogüé, *Le Roman russe* [1886], Éd. critique par Jean-Louis Backès, Paris, Editions Classiques Garnier, 2010, p. 81.
2. *Ibid*., p. 391.
3. Gilbert Keith Chesterton, *Orthodoxie* [1908], trad. de l'anglais par L. d'Azay, Paris, Climats, p. 108-109.
4. Oswald Spengler, Der Untergang des Abendlandes – Umrisse einer Morphologie der Weltgeschichte, München, Verlag C. H. Beck, t. 1, 1918-1923.
5. Dmitrij Merežkovskij, Carstvo Antixrista [Règne de l'Antéchrist], München, Drei masken verlag, 1921.
6. Eugène-Melchior de Vogüé, op. cit., p. 102.
7. Olga Tchetverikova, Izmena v Vatikane, Moskva, Eksmo, 2011.
8. Gilles Lipovetsky (A.), Sébastien Charles (A.), *Les Temps hypermodernes*, Paris, Grasset, coll. « Nouveau collège de philosophie », 2004, p. 51.
9. *Déclaration de la dépendance mutuelle*, document rédigé par l'Académie Internationale de l'humanisme et paru en 1988.
10. Irina Medvedeva, Tatiana Chichova, « Xristianskie cennosti ili « gumanizm » Sodoma » [Les valeurs chrétiennes ou « l'humanisme » de Sodom], voir http://www.pravoslavie.ru/jurnal/070726171635.htm. Consulté le 2 juin 2016.
11. Eugène-Melchior de Vogüé, *op. cit.,* p. 85.

LE RASSEMBLEMENT EN CLAN : UNE EXPÉRIENCE AVANT-GARDISTE

Antoine Duvivier
Reporter - Secrétaire des Brigandes

Après notre voyage au Donbass en octobre 2016, la directrice de la rédaction de ce journal, Elena Sydorova, nous a proposé de présenter notre mode de vie communautaire en plusieurs articles. Nous pensons avec elle qu'il est intéressant de présenter aux russes l'alternative de vie que nous développons en France car les Slaves sont mieux disposés à accueillir positivement ce qui relève d'un mode de vie communautaire que les gens de l'Ouest.
Nous présenterons donc sur plusieurs numéros notre vie en clan, les raisons qui nous poussent à développer ce mode de vie et les perspectives qui peuvent s'offrir à ceux qui s'organisent de cette manière.

QU'EST-CE QU'UN CLAN ?

Un clan est une communauté humaine réunie dans une même zone géographique, et partageant une culture et un ordre social fraternel. Le clan, dans le sens communautaire où nous l'entendons, est indissociable des notions fraternelles de solidarité, de partage, d'*esprit de corps*. On peut dire qu'au niveau de l'organisation, un clan est semblable à une caserne de civils ou un monastère laïc qui comprendraient des familles, car ses membres sont soudés autour d'un même idéal de vie.

C'est cela un clan : un collectif animé par un esprit de corps qui choisit de vivre autrement, de dire non à l'isolement et à la faiblesse individuelle.

LE RASSEMBLEMENT EN CLAN

Le rassemblement clanique est basé sur un rejet de l'individualisme de l'homme moderne qui est la pierre d'angle de notre civilisation. Nous rejetons les valeurs négatives, égocentriques et matérialistes de notre société car l'être humain est fait pour vivre en collectivité fraternelle. Nous ne voulons pas devenir des robots sans conscience, consuméristes et standardisés sous le rouleau compresseur mondialiste ! Nous aspirons au contraire à une vie digne partagée avec nos semblables dans un esprit communautaire.
Notre démarche est simple : « La société actuelle ne nous plaît pas ? Nous n'avons qu'à en recréer une autre ! » C'est le message que nous voulons faire passer : si vous voulez vivre en cohérence avec vos principes, rassemblez-vous entre personnes partageant les mêmes valeurs.
Notre groupe expérimente la possibilité d'un mode de vie différent du mode de vie individualiste. Nous pensons que cette initiative avant-gardiste pourra servir de modèle pour ceux qui aspirent à un autre modèle social et culturel !

NOTRE CLAN

Notre clan est un regroupement de familles comportant une vingtaine de personnes et une dizaine d'enfants. Nous sommes rassemblés sur la même commune dans six maisons différentes au cœur de la Montagne Noire en France.

Trois familles vivent ensemble dans notre demeure principale, où se trouvent aussi nos bureaux et lieux de travail, et les autres familles ont leur maison à proximité du village, à 10 minutes du « centre communautaire ».

Notre clan s'est formé en 2004, sous l'impulsion de Joël Labruyère, écrivain, auteur-compositeur des chansons des Brigandes et concepteur de l'idée de « communautés du futur ». La civilisation a atteint un tel point de dégénérescence, tout en évoluant vers une tyrannie technocratique, que les êtres qui refusent ce modèle aliénant, n'auront bientôt plus d'autre choix que de se rassembler par petites unités de plusieurs familles pour recréer une société véritablement humaine. Notre clan s'est formé sur cette idée, aussi bien pour anticiper le futur que pour *trouver* une solution à la crise de la civilisation du matérialisme effréné et du profit. Nous nous basons en outre sur certaines prophéties alarmistes en ce qui concerne le futur de la Terre. Au rythme où se développe la technologie du contrôle mental, le pire est à craindre.

Après un travail de formation et de consolidation de plusieurs années, notre noyau clanique fonctionne autour de plusieurs perspectives concrètes : micro-ferme, école hors-contrat pour nos enfants, création artistique, le groupe musical des Brigandes, etc. – toutes ces activités mobilisant les adultes selon leurs compétences. Chacun fait ce qu'il aime faire.

S'ORGANISER ÉCONOMIQUEMENT : UN SOCIALISME FRATERNEL

« Comment survivons-nous ? » est la question que l'on peut se poser. Certains membres du groupe apportent de l'argent grâce à leurs capacités professionnelles : traducteurs, architecte des monuments historiques, musiciens… et d'autres se consacrent uniquement au travail du clan, de la communication et de la musique. Chacun est pris en charge économiquement. C'est un véritable socialisme, pas celui de l'assistanat ni d'un État s'imposant à tous par la force. L'idée communiste s'applique aux biens matériels : maisons, appareils, voitures, etc, qui sont à la disposition de tous, mais chacun dispose librement de ce dont il a besoin personnellement. Chacun a son propre compte bancaire d'où il prélève sa participation au clan. Celui qui ne possède rien en propre dispose de tout ce qui nécessaire comme les autres.

La condition pour vivre dans notre clan est d'être mobilisé par un idéal de construction sociale novatrice : il n'y a pas de sans-emploi dans un tel clan ! Le socialisme et la solidarité prennent leur sens dans un cadre convivial où tout le monde œuvre pour le collectif.
La liberté de conscience soutient l'ensemble : chacun est libre de choisir ce mode de vie. C'est pourquoi, nous ne faisons pas de prosélytisme.
L'adhésion est volontaire et libre. Ceux qui sont intéressés peuvent nous rencontrer pour faire éventuellement l'expérience de notre mode de vie. Mais nous sommes devenus rigoureux quant à l'intégration de nouveaux membres. L'individualisme qui est au départ une chance pour devenir un être libre, s'est cristallisé en un égo coupé des autres qui doit se battre en solitaire pour survivre. Cette phase de l'évolution humaine est en train d'évoluer mais elle en est actuellement à son paroxysme.
C'est pourquoi, en ce qui concerne la vocation de vie communautaire, il y a peu d'appelés et encore moins d'élus. Mais nous devons anticiper les défis à venir qui pousseront les gens à changer leur mode vie individualiste. Beaucoup seront poussés à se rassembler au sein de petites unités pour échapper à de nouveaux dangers dont les plus clairvoyants d'entre nous ont conscience. Parmi ces dangers, nous citons le mondialisme qui veut tout écraser dans une fausse unité avec un gouvernement unique planétaire auquel il n'y aura pas d'alternative.
En cas de catastrophe naturelle, de crise, de conflit social ou de guerre, il est recommandé de s'organiser en clan pour survivre et se défendre.
À propos de l'organisation économique, rappelons que la vie est moins chère quand on met nos moyens en commun, qu'on achète les provisions et fournitures en gros et qu'on partage toutes les ressources. Le proverbe *« L'union fait la force »* se vérifie.
On dit qu'une communauté équivaut à un homme riche. Un groupe uni libère une puissance morale et matérielle par démultiplication de la force de chacun. Les résultats sont stupéfiants et l'on peut même parler de l'apparition d'une énergie spirituelle transpersonnelle.

LA MISE EN COMMUN DE LA FORCE

Dans un entretien accordé à la revue Synthèse Nationale en février 2016, nous parlions en ces

termes de notre démarche de vie :

« Notre regroupement sous forme de collectif artistique est une réponse à l'individualisme. Nous voulons démontrer que la mise en commun de moyens matériels et intellectuels est une alternative pour l'avenir. L'individualisme est la forme principale de l'aliénation moderne car le système veut nous transformer en consommateur nomade isolé dont la règle de vie est de jouir sans entrave.
Il faut que les esprits conscients sortent de leur isolement pour s'organiser de manière clanique, quelle qu'en soit la forme, afin de récupérer de la force. Pour cela, il faut, il est vrai, renoncer à la fausse liberté débridée qui nous est imposée comme une religion laïque. En fait, le leurre d'une liberté de conscience déconnectée de tout ordre est entretenu depuis la révolution et, hélas, la vraie droite est piégée par le mythe du penseur autonome, sans dieu ni maître, de type nietzschéen, fasciné par les productions de son intellect.
Pour sortir de l'enfermement individualiste, il faut recréer des cadres sociaux nous permettant de redevenir collectivement maîtres de nos existences. Cela implique de renouer avec une solidarité opérationnelle, en dehors du système ou tout au moins en marge des circuits ordinaires. Philippe de Villiers a le mérite d'indiquer cette voie à travers son entreprise. Nous témoignons que le regroupement des forces est le début de la Puissance.

ordinaire. Nous sommes donc révolutionnaires et nous passons à l'acte.
Ce que le système combat ce sont les minorités indépendantes qui ne sont pas solubles dans le mondialisme. C'est pourquoi il s'acharne sur les groupes dissidents, qu'ils soient religieux ou politiques. Toutefois, il ne pourra pas tout contrôler, et il faut optimiser la faible marge d'action qui demeure. Car l'avenir qui se profile pourrait être une tyrannie absolue. Donc, que vivent les nouveaux clans de France pour que la France continue à vivre ! »

Nous sommes conscients que ce message peut paraître utopique alors qu'il est prophétique. L'ordre mondial est un fait impérieux qu'il faut confronter et dépasser en se projetant dans le futur. Sans complexe, nous disons qu'il faut reformer des clans sous nos propres bannières. Que cela s'entende à la manière féodale ou autrement. L'individu ne peut rien accomplir de grand sans s'inscrire dans un ensemble. C'est l'essentiel de notre message : il faut se mettre en faisceaux autour des nobles principes qui sont ceux du véritable Christianisme.
« Aimer son prochain » c'est soutenir celui lutte à nos côtés pour le même idéal. Le « prochain » est le frère d'âme et le frère d'arme, c'est notre semblable.
Le groupe des Brigandes est une expérience qui ne pourrait fonctionner sans l'idéal de renouer avec une vie fraternelle de type communautaire. Notre règle n'est pas de l'ordre de celle des Bénédictins, mais finalement elle est comparable dans l'esprit à une règle de chevalerie, d'où notre démarche combative.
Ce n'est pas une idée de « gaucho-alterno », mais une riposte à la face du système qui nous lave le cerveau depuis les bancs de l'école. Les gens ne réalisent pas à quel point l'Education nationale est un viol psychique de masse. Le problème crucial sera de recréer des écoles véritablement libres car la république totalitaire prétend être la propriétaire de nos enfants.
En tant que groupe, notre efficacité est fondée sur un choix de vie en rupture avec la société

FORMER DES CLANS : SUBVERSION OU APPORT CULTUREL ?

Former des clans en France pour que la France continue à vivre ! Nous pourrions aussi dire « former des clans en Europe pour que la civilisation européenne continue à vivre ! » Mais cela est ô combien difficile non seulement à cause du conditionnement petit-bourgeois dans lequel nous avons grandi, mais aussi à cause de la répression en Europe et particulièrement en France contre toute initiative « dissidente » du système en place.
Dans ce contexte répressif, former des clans est considéré comme nuisible par le système dominant (nous y reviendrons dans le prochain article). Mais, dans un système accordant plus d'importance à la liberté, à la spiritualité et à la diversité (comme l'est probablement le système russe ?), des clans apparaîtront alors comme une possibilité d'enrichissement culturel, social et éducatif.
On reconnait la force et la noblesse d'un État non pas à sa capacité d'uniformiser et de centraliser son pays, mais à sa capacité de maintenir dans l'unité et dans le respect de la patrie des communautés humaines ayant des modes de vie différents les uns des autres...
Nous approfondirons cet aspect dans notre prochain article, qui traitera de la répression des minorités politiques et spirituelles en France et de l'urgence de développer d'autres modèles d'organisation sociale.

A.D.

Les Brigandes : Laissez vivre la Russie

Laissez vivre la Russie
Laissez-la vivre sa vie
La féérique magie
Du dieu qui la bénit
Son heure de gloire est à venir
Son jardin doit encore fleurir
Dans la force et la beauté
La grâce lui est accordée

Quel est cet homme qui se dresse
Contre le puissant qui l'agresse
C'est pas un héros romanesque
Car des millions sont avec lui
Laissez vivre la Russie
Laissez-la vivre sa vie
Qu'elle chante enfin selon sa foi
Et marche selon son droit
Souvent brisée par un sort fatal
Elle se relève contre le mal
Napoléon, l'Ordre Mondial
Elle échappe à ses ennemis
Quel est cet homme qui ne rit guère
Car à sa porte on veut la guerre
Mais pour la défense de sa terre
Des millions sont avec lui

Quel est cet homme sorti de l'hiver
Chargé du destin d'un peuple fier
De la France recevez notre estime
Cher Vladimir Poutine
Laissons vivre la Russie
Laissons-la vivre sa vie
Loin du jaloux au-delà des mers
Qui veut régenter l'Univers
Laissez vivre la Russie
Laissez-la vivre sa vie
Qu'elle chante enfin selon sa foi
Et marche selon son droit

Salutations et courtoisie en Russie

Tiffany Buton
Conseillère touristique

Salut cher voyageur, chère voyageuse. C'est Tiffany. J'espère que vous allez bien. Je suis très heureuse de vous retrouver dans ce nouvel article.

À l'heure où vous lirez ces lignes, les fêtes de fin d'année seront passées, d'ailleurs je vous présente mes meilleurs vœux. Pour les fêtes, je suis rentrée en France. Lorsque j'étais la tête dans mes valises, j'en ai profité pour faire le point sur toute cette année passée en Russie, à Moscou. J'ai analysé, j'ai comparé... Je me suis dit : Je pars pour 3 semaines. Qu'est-ce que je vais retrouver en France qui me manquait (à part ma famille et mes amis évidemment) et qu'est-ce qui va me manquer de la Russie pendant ces 3 semaines ?

Voulez-vous connaitre mes pensées ? Allez, c'est parti, cher voyageur. Je vous partage deux différences qui pour moi existent entre la France et la Russie et qui font que, forcément l'un de ses pays me manquera.

Différence numéro 1 : La façon de se dire bonjour

Je pense notamment à la bise française ! Il y a quelque temps j'ai vu une vidéo très fameuse sur internet. Un anglais se « moque » des Français et le rituel de la bise. Il trouve cela insensé et que c'est une perte de temps... Le tout est expliqué sur le ton de l'humour. Un vrai petit bijou, je vous conseille de regarder cette vidéo.

C'est LA chose qui me manque le plus quand je suis en Russie. Vraiment ! La bise pour moi, c'est important. J'aime ce contact. C'est comme célébrer la rencontre entre deux personnes, même si elles ne se connaissent pas. C'est une marque de confiance. Selon moi, bien sûr.

Alors, peut être que vous vous demandez mais pourquoi ça me manque ? En Russie, en général, les hommes au travail se serrent la main. Et les hommes et les femmes, toujours au travail, agitent leur main de loin et se disent salut ! Ou tout simplement : bonjour avec un signe de tête.

Donc, il y a peu voire pas du tout de contact entre l'homme et la femme au travail.

Vous savez quoi ? Je trouve ça dommage. Au début, je voulais m'exclamer : Mais elle est où ma bise ?! sur un ton chagrin.

Ensuite, quand par exemple vous allez voir un match de foot ou quand vous faites une activité dans le cadre du travail mais que vous mélangez les conjoints et les enfants, c'est un peu plus « cool » mais... toujours pas de bise ! Non, non !

Histoire vécue : Le premier mois en Russie, je suis allée à un match de hockey avec les collègues de mon mari et j'ai « forcé » un homme russe à me faire la bise. Je dis « forcé » car il n'avait pas un visage qui respirait la sérénité quand je me suis approchée. Mais sur le coup, je n'ai pas réfléchi. Je me souviens, je me suis élancée vers lui et donc il a bien été obligé. Ah ah ! Le pauvre.

Donc maintenant, vous le savez tout comme moi :
les Russes ne font pas la bise. Même les femmes russes entre elles !

Et là vous vous dites surement : « Mais jamais, jamais ? »

Quand des russes sont amis, ils se serrent dans les

bras. Par exemple, avec ma prof de russe, que j'adore !!! Et bien quand on se voit, on se prend dans les bras. Mais... pas de bise ! N'empêche les câlins, c'est mieux non ?

Différence numéro 2 - La relation homme - femme

Et sur ce point, c'est la Russie qui va me manquer. En Russie, le modèle familial est encore très présent : l'homme travaille pour subvenir aux besoins de la famille et la femme s'occupe des enfants. C'est un modèle qui n'est pas forcément suivi mais il est présent.

Et comme tout modèle présent dans l'esprit des gens et bien, ça a des impacts sur la société.

L'homme russe est en général galant. Si, si ! Dans le métro, les hommes me tiennent presque toujours les portes, et s'effacent pour me laisser entrer.

Histoire vécue : Cette galanterie implique que moi en tant que française, je fais des bourdes. Parce que je ne sais pas si vous l'avez remarqué mais je suis plutôt gentille. Et je n'aime pas bousculer les gens, je préfère m'effacer, tenir les portes, laisser passer, sourire... Et pour moi que ce soit un homme, une femme, ça m'est égal. Sauf que vous verriez la tête des hommes russes quand je leur tiens la porte !!! Ah ah ! À chaque fois, ils font une pirouette pour ME laisser passer. Ça m'amuse beaucoup.

Et donc ça, le modèle, la galanterie font que je trouve que la relation homme - femme en Russie est plus « saine ».

Par exemple, quand un homme et une femme russe vont au restaurant, c'est l'homme qui paie. POINT ! C'est comme ça. Et entre nous, c'est beaucoup plus clair. En France, c'est un peu flou… Ah ah !

Histoire vécue : J'ai d'ailleurs mis un de mes collègues russes une fois très mal à l'aise. Nous avions bu un café à Moscou et j'avais décidé de le lui offrir. Je voulais le remercier d'avoir pris du temps pour moi et de m'avoir aidé dans mon travail. C'est un Russe qui parle très très bien français, d'ailleurs il est professeur de français. Et il connait bien la culture française. N'empêche, il a fini par accepter mon café mais pas très à l'aise.

La relation homme - femme est plus saine aussi dans le sens où, bien que les femmes russes s'habillent (hyper) sexy parfois (souvent), hé bien je n'ai jamais vu un homme s'approcher pour faire des « compliments » et demander un numéro de téléphone avec insistance. Il n'y a pas d'insultes, pas de rires « dégoutants », ni de coups de coudes entre garçons, ni de regards insistants. Et ça, ça va vraiment me manquer !

Voilà, cher voyageur, chère voyageuse, votre voyage entre la France et la Russie se termine ici. J'espère que ça vous a plu et que vous avez voyagé de chez vous.

Je vous remercie de m'avoir lue.

Je vous dis à bientôt et en attendant, cher voyageur, je vous encourage à rester curieux du monde qui vous entoure.

Tiffany

LA THÉRAPIE COGNITIVO COMPORTEMENTALE

Dr. Christophe BAGOT
Médecin psychiatre
Président fondateur du groupe de professionnels de santé russophone en France

Qu'est-ce que la Thérapie Cognitivo Comportementale (TCC) ?

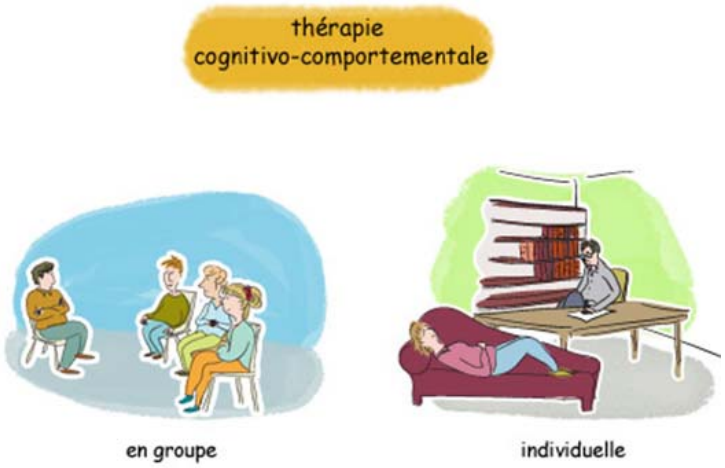
La thérapie cognitivo comportementale (TCC) est un courant de psychothérapies qui s'est développé depuis plusieurs décennies. Ces TCC (thérapie cognitivo comportementale) impliquent des séances interactives pendant lesquelles le thérapeute repère les « cognitions », c'est-à-dire les croyances à un niveau conscient et inconscient du patient, et les « comportements » en rapport.

Par exemple des personnes perfectionnistes auront fréquemment des « cognitions » du type « Tu es nul ! » qu'ils essaient de compenser par des « comportements » qui évitent à tout prix des échecs. Ces « cognitions » sont des croyances très profondes, à un niveau émotionnel que les patients ont du mal à changer, même si elles les font souffrir.

Le but d'une thérapie cognitivo comportementale (TCC) est donc de soulager le patient en l'aidant à rendre ses cognitions, et ses comportements plus en phase avec son environnement. Comment ? Un des moyens utilisé par la thérapie cognitivo comportementale (TCC) est la « tâche thérapeutique », où on propose au patient d'effectuer une tâche qui remette en cause ses schémas. Par exemple chez le perfectionniste cela pourrait être rendre un document qui comporterait une faute de frappe !

Cette « tâche thérapeutique » est généralement située en dehors de la « zone de confort » du patient : c'est donc attendu qu'il ait des appréhensions, des résistances pour l'effectuer. Mais on choisit des « tâches » qui sont faisables et l'étude des « résistances » fait partie de la thérapie.

La thérapie cognitivo comportementale (TCC) utilise aussi la « restructuration cognitive » qui a pour but de remettre en cause certaines cognitions pendant les entretiens, mais aussi par l'EMDR.



Comment j'utilise la Thérapie Cognitivo Comportementale (TCC) ?

Je suis formé depuis bientôt 20 ans à thérapie cognitivo comportementale (TCC) à l'AFTCC (Association Française de Thérapie Comportementale et Cognitive).

C'est la base de mon approche, mais toutefois j'ai été très influencé par mes formations aux USA qui m'ont éloigné sur certains aspects de la pratique enseignée en France.

J'utilise la thérapie cognitivo comportementale (TCC) dans les Troubles Anxieux, la dépression, les troubles des comportements alimentaires etc... mais dans une vision éclectique, c'est-à-dire que l'approche TCC (thérapie cognitivo comportementale) est complétée par mes autres formations : approche ericksonienne, thérapies brèves et stratégiques (systémique), EMDR. Contrairement à une idée répandue, je ne considère pas que ces thérapies font un travail « en surface » quand approches analytiques feraient un travail « en profondeur » !

C.B.

Sur le génie cosaque et sur l'enfance du lard…

Tetyana Popova-Bonnal
Auteure et traductrice

Le lard, ce produit ancien et étonnant, de nos jours est méprisé par les consommateurs et par les chefs ; il est chassé de la cuisine diététique et même les militants de l'alimentation saine ont oublié l'enfance du lard !

En traversant en bus les contrées vertes de l'Extremadura Espagnole et en contemplant là-bas las aldeas couvertes de yeuses et de cochons de belle race ibérique, je ne pouvais me retenir de comparer ce pur royaume du sanglier avec mon pays natal, où le cochon et surtout son lard sont les piliers de la cuisine nationale. Les produits espagnols à base de porc sont tellement proches des produits ukrainiens que l'idée de l'union gastronomique et donc spirituelle de nos terres s'impose de soi-même.

Depuis des temps immémoriaux les ukrainiens étaient appelés par les peuples-voisins « les mangeurs du lard » - saloyidy, où salo signifie le lard. Cette caractéristique est même passée en proverbe. A l'époque on disait : si j'étais un grand seigneur je ne mangerais que du lard comme entrée et comme plat principal !

LA CUISINE DES COSAQUES.

Un grand poète, l'homme savant et le mécène de l'Ukraine à la fin du siècle des Lumières, Ivan Kotlarevsky, dans sa splendide version de « L'Eneide », déguisée en cosaque et pleine d'humour et de sagesse populaire, a fait l'éloge de la cuisine nationale en célébrant les plats des cosaques et les festins interminables de nos zaporogues. Le lard et le porc par préférence accompagnent toutes les ribotes d'Enée et de ses compagnons :

Et comme son frère Aceste montrait
A Enée toute sa sympathie.
Il l'invita dans sa chaumière
Et lui offrit de l'eau-de-vie.
On a sorti beaucoup de lard,
Des saucissons si bons, si grands
Et un tamis bien plein de pain.

Ces cosaques Troyens en se préparant pour les campagnes, remplissaient leurs sacs de lard et de millet !
Dans le dernier chant le roi Latinus pense à amadouer Enée avec ces cadeaux et parmi les choses précieuses il y a :

La confiture, l'esturgeon et le lard !

Les repas quotidiens de nos ancêtres étaient accompagnés par du lard sous toutes ses formes. Le lard frais salé se mangeait avec du pain, de l'ail et l'oignon entre les repas, le lard écrasé servant comme assaisonnement pour les borchtchs et les bouillons, le lard sauté avec des oignons accompagnant tous les raviolis ukrainiens - *vareniki, galouchki, kliotski* etc ; les omelettes, les viandes rôties et les saucisses rustiques se préparaient toujours avec du lard.

On a oublié ce bon produit, le considérant trop calorique et peu amène pour la santé. Mais nos ancêtres étaient plus sages que nous - sans savoir tout ce qu'on découvre maintenant dans notre lard précieux. La digestibilité du lard est plus élevée que celle du lait ou de l'huile de foie de morue ; son activité biologique est supérieure à toute autre graisse animale, et d'un certain point de vue il est meilleur que le beurre ; il ne contient presque pas de cholestérol mais il contient tous les amino-acides, les acides gras essentiels et beaucoup de vitamines. Ces qualités du lard préviennent l'athérosclérose et d'autres maladies plus graves.

En ce moment quand l'hiver arrive et amène les refroidissements et les rhumes, il est très bon de manger tous les jours en peu de lard pour se protéger des virus, car notre cher lard contient un acide miraculeux – *l'acide arachidonique*. Si vous chauffez vos plats à la poêle il vaut mieux utiliser le lard parce qu'il ne dégage pas d'éléments toxiques, comme les huiles végétales.

Jadis le lard était irremplaçable pour les voyageurs, puisque, accompagné par de petites quantités de pain, il nourrissait très bien les gens pendant leurs longs voyages.

J'évoquerai aussi un livre renommé dans mon pays, un livre de médecine populaire basée sur les plantes officinales, qui fut composé au début du XX siècle par un prêtre ukrainien Michel Nossal, et terminé par son fils à l'époque soviétique. L'auteur utilise très souvent le lard comme base pour préparer les liniments et les onguents différents, en plus le lard frais est le premier produit indiqué dans la diète pour les enfants faibles et malade de rachitisme !

C'est un produit si simple à préparer et à conserver : il suffit de le saler et de le mettre au frais dans la vaisselle céramique ou en bois, ou dans un sac de toile, ainsi il sera bon deux ans durant pour vous guérir et pour accompagner vos festins zaporogues !

Les galouchkis on avalait
Ici avec du lard salé,
La lemichka on absorbait
Avec koulish et on buvait
La braga dans les pots à lait,
Et l'eau-de-vie on a pinté,
A peine la table on a quitté
Et tous ensemble on s'est couché !
(I. Kotliarevsky L'Eneide)

T. P.-B.

La recette du Chef David Bret :

Ile flottante revisitée Pistache - Framboîses

Très différente du dessert d'Auguste Escoffier datant de la fin du XIXe siècle, la recette de l'île flottante est aujourd'hui assimilée à celle des œufs à la neige. Certains chefs les distinguent toutefois par leurs modes de cuisson.

À l'origine, l'île flottante était réalisée à partir de tranches de génoise, de biscuit de Savoie ou de brioche, imbibées de liqueur. Selon la recette du célèbre chef Auguste Escoffier qui date de la fin du XIXe siècle, les tranches de gâteau étaient séparées par de la marmelade d'abricot, à laquelle on ajoutait des amandes hachées et des raisins secs. L'ensemble était servi avec de la crème anglaise ou une purée de fruits rouges.

Recette

Préparation

⇒ faire chauffer le lait avec la gousse de vanille,
⇒ ajouter la pâte de pistache et bien mélanger,
⇒ blanchir les jaunes avec le sucre,
⇒ verser le premier mélange sur les jaunes blanchis en cellule et stocker au froid à +3°C.

Pour le coulis

⇒ mélanger les framboises avec le sucre et le jus de citron et mixer, puis passer à l'étamine,
⇒ réserver au froid.

Pour les blancs

⇒ monter les blancs au batteur avec une pincée de sel fin (150 gr de sucre pour les dix blancs),
⇒ ajouter la moitié du sucre à mi-montage puis meringuer les blancs avec le reste du sucre pour obtenir des blancs fermes.

Pour le montage et la cuisson

⇒ pocher les blancs à la poche à douille dans du film alimentaire et tourner pour former une sphère,
⇒ mettre en bac gastro perforé,
⇒ cuire au four à 80°C en vapeur 7 minutes,
⇒ refroidir en cellule et stocker au froid à +3°C.

Ingrédients

Crème anglaise

⇒ Lait (1 L.)
⇒ Sucre (200 gr. + 150 gr pour les blancs)
⇒ Jaunes d'œufs (10 pc.)
⇒ Pâte de pistache (50 gr.)
⇒ Vanille gousse (1 pc.)
⇒ Blancs d'œufs (10 pc.)

Coulis de framboises

⇒ Framboises fraîches (500 gr.)
⇒ Sucre (300 gr.)
⇒ Citron (1pc. pour jus)

Divers

⇒ Menthe fraîche
⇒ Pistaches mondées
⇒ Mikados chocolat noir

Conseil du chef

Le décor peut être agrémenté d'amandes grillées, de pralin, de pralines écrasées ou d'un zeste de citron, en fonction de l'imagination de chacun. Dans la version régionale, intitulée Dame blanche du Poitou, les œufs battus en neige sont cuits directement au four dans un grand moule à soufflé, puis démoulés et déposés sur une crème anglaise. Aujourd'hui je vous la propose à ma façon revisitée et modernisée, avec un parfum original et différent de la classique à la vanille. Pour accompagner ce dessert, je propose un champagne rosé ou plus simplement un bon crémant de Loire ou de St Emilion. Bonne dégustation.

SANS FRONTIÈRES
Certificat d'enregistrement No 212 du 14.04.2015
Édition en ligne depuis 2015
ISSN 2519-2639

EQUIPE EDITORIALE :
Directrice de la Rédaction : Elena SYDOROVA
Rédacteur en chef : François MAURICE
Rédacteurs : Alexandre ARTAMONOV – Christophe BAGOT – Karine BECHET-GOLVKO – Guillaume BERNARD – Nicolas BONNAL – Jean-Charles BRADLEY – David BRET – Bertrand BRISSET – Tiffany BUTON – Stanislav BYSHOK – Erwan CASTEL – Alexandra CERDAN – Françoise COMPOINT – Slobodan DESPOT – Antoine DUVIVIER – Sylvain FERREIRA – Philippe GAUCHER – Anna GICHKINA – Bruno GUIGUE – Alexandre LATSA – Emmanuel LEROY – Pascal K. MAS – François MAULD d'AYMÉE – Olivier MENUT – Nikola MIRKOVIC – Michel MOGNIAT – Xavier MOREAU – Roland PIETRINI – Tetyana POPOVA-BONNAL – Vladimir TCHERNINE – Pascal TRAN-HUU – Jean-Cyril VADI – Christian VANNESTE – Alexandre WATTIN

NOS CONTACTS :
Rédaction « Sans Frontières »,
58, rue Artiom, 283001 Donetsk, République Populaire de Donetsk
tél. : + 38 062 305 24 69
courriel : revuesf@gmail.com
http://sf.donntu.org

RÉSEAUX SOCIAUX :
https://www.facebook.com/sf.dfst.untd
https://vk.com/sf.dfst.untd
https://twitter.com/revuesf